

ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LES VOILIERS DU RAIL

La Compagnie des Glaces – 10



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 10

LES VOILIERS DU RAIL

(1982)



CHAPITRE I

On leur avait dit que Jdrui avait perdu une main lorsqu'il travaillait sur le dôme d'une ville des Hommes du Chaud. Une plaque de verre avait cédé sous son poids et pour éviter de tomber de près de cinquante mètres de hauteur il avait dû s'accrocher aux brisures, s'entaillant très profondément. Au point qu'un de ses compagnons avait dû achever de sectionner sa main d'un coup de pelle à glace.

Jdrui s'était enfui ensuite avec quelques membres de sa tribu et depuis ils erraient le long des voies ferrées, ramassant les détritiques, ou piégeant les corbeaux, les rats et les loups qui venaient également fouiller dans ces ordures.

La tribu qui recherchait Jdrui appartenait elle aussi à l'Ethnie du Sel mais n'avait jamais vécu dans l'environnement des Hommes du Chaud, méprisant même ces mendiants qui vivaient le long des réseaux, agitant les bras au passage des convois dans l'espoir de recevoir quelque nourriture.

La tribu venait de loin, de très loin, de l'autre bout du monde. Elle avait marché des mois, peut-être quatre ou cinq puisque l'une des femmes, enceinte au départ, avait accouché dernièrement et portait l'enfant dans ses bras.

Jdrui dépouillait un vieux loup maigre lorsque la tribu venue d'ailleurs le retrouva. Un vieux loup malade qu'il avait assommé avec une boule de glace. Pour l'écorcher, il se servait d'un tesson de bouteille ramassé dans un tas de déchets et conservé depuis comme le bien le plus précieux.

Les cinq autres compagnons de Jdrui regardèrent approcher ces géants velus venus d'ailleurs avec curiosité mais sans inquiétude

puisqu'ils portaient tous une boule de sel gemme autour du cou. Par sons et par gestes l'un d'eux demanda qui était Jdrui et se nomma :

— Je suis Ram-Ou, fils de Ram. Mon père se trouve à des mois d'ici. Il dépouille des baleines énormes et nous ne souffrons jamais de la faim. Lorsque nous aurons trouvé ce que nous cherchons, nous retournerons là-bas sur la grande Banquise et vous pourrez nous suivre si vous le désirez.

— Que cherchez-vous, du sel ? demanda Jdrui.

En général c'était la grande préoccupation des Nomades qu'ils croisaient et il ne pouvait que donner la direction du nord, vers cette ville des Hommes du Chaud qui se nommait Salt Station.

— Nous avons du sel en quantité, dit Ram-Ou. Du sel de la glace et du sel de la mer. Les femmes en portent dans les sacs. Nous pouvons vous en donner. Tu es Jdrui et tu as vécu dans une plus grande tribu encore.

Jdrui expliqua qu'ils avaient eu de terribles malheurs à cause des Hommes du Chaud qui les avaient chassés comme des loups pour les contraindre à gratter la glace sur le toit transparent de leurs villes.

— Ils nous nourrissaient de moins en moins et nous avons fui plusieurs fois. On nous rattrapait et chaque fois plusieurs d'entre nous mouraient.

— Oui, dit Ram-Ou... Une femme nommée Jdrou est morte il y a longtemps, peut-être le temps de trois naissances ?

— Oui, au moins, dit Jdrui. Un Chasseur du Chaud l'a tuée avec une arme à feu... Juste comme nous venions d'être repris. Nous avons décidé de ne pas nous laisser faire cette fois-là.

— Où était-ce ?

— Plus vers le pays de la Grande Nuit. Il faudrait marcher des jours. Peut-être comme le nombre des doigts de tes mains.

— Peux-tu nous y conduire ? Qu'a-t-on fait de son cadavre ?

— Il était sur le ballast... Avec d'autres. Nous avons pu les enterrer selon la Loi. La glace a été fondue avec du sel et puis nous les avons couchés dans le trou, recouverts de glace.

— Te souviens-tu de l'endroit exact ?

— Je pense. Il y avait une courbe, puis un croisement de rails un

peu plus loin. Mais que voulez-vous faire du cadavre de Jdrou ?

— Nous sommes venus le chercher pour le ramener là-bas dans le sud, sur la Banquise, auprès de son fils Jdrien qui est notre nouveau Dieu vivant.

Alors Jdrui se souvint de ce qui s'était si profondément enfoui dans son oubli. L'enfant né d'un Homme du Chaud et de Jdrou, cet homme qui n'était pas mauvais comme les autres et qui avait même accepté de vivre sur le toit d'une ville avec eux pour rester près de son enfant. Il sourit et expliqua pourquoi à Ram-Ou :

— Il s'occupait de l'enfant comme une femme, le nettoyait, le nourrissait.

— Le nourrissait, s'exclama Ram-Ou, il avait des mamelles ?

— Non, des nourritures du Chaud et l'enfant a prospéré. Moins vite que les nôtres mais sans Lien il serait mort. Jdrou ne comprenait pas, avait même honte de l'enfant et de son compagnon et elle a fini par les abandonner un jour pour s'enfuir avec nous. C'est ainsi que par la suite elle fut tuée.

— Nous avons des vivres, du sel, suis-nous. Il faudra marcher le jour et la nuit.

— Je ne suis plus capable de le faire, dit Jdrui. Vous dites que Jdrien est un demi-dieu ?

— Là-bas, sur la Grande Banquise, nous sommes nombreux à vivre autour de lui. Bien qu'il soit enfermé avec les Hommes du Chaud et surveillé par son père adoptif, il réussit à parler dans nos têtes et dans nos cœurs et c'est déjà un prodige, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai entendu parler de cette chose quand il se trouvait dans le pays de la Grande Nuit avec son véritable père. Je ne savais pas que c'était un Dieu.

— Nous allons ramener le cadavre de sa mère rousse pour l'exposer à Kamenepolis. Il faut que l'on sache qui il est et lui, quand il saura que sa mère est là, si près de lui, il nous rejoindra en dépit des Hommes du Chaud.

Jdrui contempla la dépouille du vieux loup maigre avec regret. Il aurait pu en tirer de quoi manger une semaine. Ram-Ou fit alors un signe et une femme lui apporta un gros morceau de viande congelée.

— C'est de la baleine. Nous avons des montagnes de baleines désormais. Nous pourrions nourrir toutes les tribus du Sel si elles nous rejoignaient là-bas et déjà nous sommes une multitude. Si nombreux que les uns derrière les autres nous formerions une ligne à perte de vue.

— Vraiment, dit Jdrui impressionné. Et vous avez des montagnes de baleines ?

Il regarda ses pauvres compagnons d'errance, vit leurs yeux briller d'espérance.

— C'est bien, dit-il, nous allons vous suivre. Nous trouverons le cadavre de Jdrou. Je ne pense pas que les loups aient pu l'atteindre mais il y a les rats et eux peuvent atteindre n'importe quoi sous la glace pour le dévorer.

— Nous la retrouverons intacte, dit Ram-Ou avec force.

Jdrui fut peu surpris par cette affirmation. Ram-Ou venait de lui parler de plusieurs prodiges dont le moindre n'était pas la montagne de baleines. Désormais il savait que sa vie venait de changer puisqu'elle appartenait au monde de la magie où rien ne doit surprendre.

— Nous allons attendre la nuit, décréta Ram-Ou. Nous avons beaucoup marché pour arriver jusqu'ici. Et pour te retrouver nous avons erré dans des endroits dangereux pour nous. Les Hommes du Chaud essayaient de nous capturer pour nous envoyer sur le toit de leur ville mais nous avons pu leur échapper.

Ram-Ou s'assit en face de Jdrui, lui désigna son morceau de viande de baleine, le conviant à manger. Le manchot mordit dans le bloc de glace et bientôt sentit le goût huileux de la bonne nourriture. Il ferma les yeux de plaisir tandis qu'on le regardait avec amusement et envie. Il fit signe qu'on donne aussi de cette viande succulente à ses amis et les femmes obéirent. Elles en portaient de gros sacs remplis. Sauf celle dont l'enfant était né en route.

Un train passa et son souffle les surprit. Il provoquait d'abord un grand déplacement d'air glacé puis, pendant quelques instants, régnait une chaleur qui indisposa les nouveaux venus qui s'écartèrent du ballast pour creuser des alvéoles dans la glace où ils se lovèrent.

Gavé de viande, Jdrui ne parvenait pas à s'endormir. Il était émerveillé par cette accumulation de faits surnaturels et merveilleux. Un nouveau Dieu venait donc de naître et avait choisi sa tribu pour le faire. Il en était excessivement flatté et ne mettait nullement en doute le caractère divin de ce Jdrien.

CHAPITRE II

Le professeur Bouliev, de l'Université libre de Kamenepolis, avait installé une grande carte sur la cloison faisant face au bureau du Kid. Une carte qui représentait le Pacifique tel qu'il était trois siècles auparavant, lorsque les glaces ne recouvraient pas la Terre et que le grand océan n'était pas encore une banquise.

— Notre cité se situe dans cette zone entre les îles Fidji et la Nouvelle-Zélande, expliquait-il. C'est déjà un premier travail auquel s'est livré le service de relevés géographiques. Et c'est à partir de cette découverte que nous avons acquis la quasi-certitude qu'il existait un réseau ancien, datant de deux cents ans environ, qui se dirigerait vers le nord-est, c'est-à-dire vers l'ancien Alaska. Un réseau de quelques voies, deux, ou trois, abandonné depuis des dizaines d'années pour des raisons inconnues. Mais nous espérons avoir d'autres renseignements prochainement. J'ai envoyé un collaborateur en Australasie pour photographier des archives, retrouver d'anciens manuels d'instructions ferroviaires.

— Un réseau construit sur la banquise, comme celui qui devient l'épine dorsale de notre nouvelle compagnie ? demanda le Kid.

Bouliev regarda le gnome. Lorsqu'il était assis derrière sa table de travail on ne se doutait pas de sa petite taille, de ses jambes courtes. Son visage seul trahissait son nanisme. Prématurément vieilli, il paraissait tourmenté.

— C'est une bonne nouvelle, dit le Kid. Mais qu'en restera-t-il après tant d'années d'abandon ? Où peut-il bien se raccorder ?

— C'est ce que nous apprendrons prochainement.

— Pouvez-vous me laisser cette carte ? demanda le Kid.

— J'en ai fait faire plusieurs duplicatas. Elle est très rare, très

précieuse.

Une fois seul, le Kid sauta de son fauteuil au siège amovible qui lui mettait les pieds à trente centimètres du sol et vint se planter devant la carte.

— Mon empire, murmura-t-il. La Compagnie de la Banquise, la Banquise du Pacifique. Cent millions de kilomètres carrés environ puisque d'autres compagnies mordent dessus. Mais c'est fantastique. Quand on songe que la Sibérienne si puissante, si vaste, ne représente que quinze millions de kilomètres carrés. Et je suis en train de bâtir une nouvelle civilisation, une société plus libre, plus épanouie.

Il retourna à son bureau et se fit apporter les cours des monnaies. Petit à petit, la Calorie, nouvelle monnaie de la Compagnie, regagnait du terrain. Il avait souhaité qu'elle soit échangée à cinq cents pour un dollar panaméricain mais dès la mise en circulation elle avait chuté jusqu'à huit cents. Petit à petit, elle remontait et on en était à six cent soixante. Un bon signe que les exportations de lave, de soufre, d'huile et de chair de baleine favorisaient. Dans deux mois il pensait que la parité serait atteinte.

— Le directeur Gola demande à vous voir.

C'était le responsable de la police des Roux. Il sortit un rapport de sa serviette :

— La population rousse s'accroît, près de cinquante-trois individus rien que pour la journée d'hier. Nous approchons des dix mille et c'est énorme. La tribu de Ram ne peut plus vendre d'huile de récupération ni de résidus carnés. La population de la ville s'inquiète de cette immigration sauvage et des bruits divers circulent... On raconte n'importe quoi dans les bars, les magasins, mais les gens sont surexcités.

— Quels bruits ? demanda sèchement le Kid.

Gola soupira et mordit sa bouche épaisse. Il regarda son patron avec embarras.

— On dit que les Roux sont rassemblés là-bas au Dépotoir pour une raison bien précise... Qu'ils continueront d'affluer et qu'il faudrait faire quelque chose.

— C'est-à-dire ?

— Les Roux pensent qu'un prophète, un dieu, un messie, enfin je ne sais plus, moi, leur est né depuis trois ans environ et que l'enfant-Dieu n'est autre... que votre fils, Jdrien. Oui, voilà ce que l'on se répète dans les bouges comme dans les bars les plus élégants et personne ne s'en cache. On dit que si vous éloigniez cet enfant les Roux partiraient. Ils inquiètent les gens.

— Il n'y a pas eu de violence de leur part.

— Non, mais on ne les aime pas. On ne les a jamais aimés où que ce soit. C'est une utopie que de penser que vous pourriez créer une nouvelle compagnie en les assimilant. Je suis obligé de vous le dire.

Le Kid regardait par la fenêtre de son bureau. Il pouvait voir une partie de la ville depuis ses nouvelles installations. Ce train-bureau occupait une sorte de viaduc élevé d'où il dominait le quartier des affaires et la station ferroviaire proprement dite.

— Que dit-on encore ?

— Que vous ne réussirez jamais à créer Titanpolis là-bas près de ce gros volcan. Que la Panaméricaine refuse de vous fournir une centrale électrique de grande puissance.

Gola marqua un temps d'arrêt. C'était un homme droit et honnête mais dont la franchise faisait mal très souvent. Le Kid lui en voulait parfois de ne rien lui cacher.

— Les gens ont peur de la Banquise, les gens ont peur des Roux. Ils veulent vivre ici sans la présence de ces primitifs. Voilà en résumé ce que je crois savoir, dit le policier.

— Vous préconisez que j'éloigne mon fils pour que les Roux s'en aillent ? Mais que recommandez-vous pour créer Titanpolis ?

— Que l'énergie y soit gratuite, qu'il y existe des voitures d'habitations confortables, que chacun trouve le moyen d'y gagner sa vie avec facilité.

— Beau programme, ricana le Kid, mais c'est précisément le mien, figurez-vous.

Quelques jours plus tard il rendit visite au professeur Ikar qui à l'Université étudiait et enseignait l'Histoire des Roux, leur vie quotidienne et leurs mœurs.

— Je suis perplexe au sujet de leur arrivée en grand nombre. Je

suis certain que cette histoire de messie leur a été suggérée par quelqu'un de malveillant à notre égard, qu'en pensez-vous ?

— Leur religiosité est très importante, occupe une très grande place dans leur vie. Je m'intéresse à ce phénomène, dit le jeune professeur, et j'ai même plusieurs élèves qui enquêtent sur le tas.

— Au Dépotoir ?

— Oui, et au sein d'autres tribus. Nous n'avons pas trouvé de preuves concernant l'ancienneté réelle de cette prophétie mais d'autre part aucune non plus sur l'intervention d'une volonté malveillante. C'est une légende qui est née quelque part et qui s'est répandue lentement avec la migration des tribus nomades. Le mouvement ne cessera de s'enfler.

— Il est irréversible ?

— Je le crains, murmura le professeur Ikar.

Dans l'après-midi le Kid fit une inspection incognito du Dépotoir avec le chef de la police des Roux. Le Dépotoir recevait les déchets de baleines, les vertèbres géantes découpées dans les fonderies et auxquelles adhéraient de la viande, de la graisse. Une tribu de Roux récupérait cette graisse, cette viande, broyait les os. Mais désormais ils étaient trop nombreux. Dix mille. Le Dépotoir était desservi par des lignes en spirale, des viaducs de différentes hauteurs. Les Roux utilisaient les squelettes de cétacés comme lieu d'habitation. Non qu'ils aient besoin de se protéger du froid mais ils aimaient vivre sous les gigantesques ossements, se bâtissaient une ville étrange faite de cathédrales dont ne seraient restés que les contreforts, les arcs-boutants, des piliers et des arcatures. Les Roux évoluaient très à l'aise dans ces demi-prisons.

— Dix mille, murmura le Kid effaré.

— Demain nous en compterons beaucoup plus. On signale une tribu qui marche le long des réseaux. Il en vient de Titanpolis également.

— Vous avez vu Ram ?

— Il refuse tout contact, ne veut parler qu'à vous.

Le Kid se demandait s'il avait eu raison de garder cet enfant auprès de lui, illégalement puisqu'il n'en était pas le père. Mais Lien Rag venait de disparaître quelque part en Patagonie sous une coulée

de glace.

Ce doute nouveau sur son rôle dans cette affaire d'enfant détourné ne le surprenait plus. Un temps, il n'aurait jamais envisagé de se séparer de Jdrien mais la Compagnie de la Banquise devenait en réalité sa seule préoccupation, son seul amour. Le but irrésistible de sa vie. Il créerait un empire ou il en mourrait. Mais pour le créer il sacrifierait tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Jusqu'ici il n'avait jamais songé que Jdrien pourrait faire partie de ses renoncements.

— Nous repartons à Titanpolis, annonça-t-il le soir à Miele, son épouse, au cours du repas.

La jeune femme le regarda comme s'il venait de prononcer une obscénité, puis Jdrien assis entre eux :

— Je ne veux pas quitter Kamenepolis en ce moment. Il va y avoir une saison merveilleuse. On annonce des concerts, du théâtre, des expositions. Titanpolis n'existe pas, n'existera jamais et tu le sais bien.

— Je pars demain matin à huit heures, dit-il.

— Je ne viendrai pas... Là-bas c'est l'enfer. C'est la banquise dans son horreur. D'ailleurs depuis des siècles jamais personne n'a osé aller au-delà. Moi je ne veux pas m'enterrer vivante auprès de ton cher volcan. Jamais.

Il quitta la table, se rendit dans le petit bureau de son train particulier. C'était là qu'il concevait chaque soir la vie de la Compagnie nouvelle. Il inventait une administration, une loi, il écrivait à des savants, à des ingénieurs, à des artistes pour leur annoncer que Titanpolis serait la ville la plus merveilleuse de la Planète des glaces.

Vers minuit Miele pénétra dans le bureau en vêtements de soirée :

— Je rentre du théâtre, dit-elle. Mais tu ne t'intéresses plus à ce genre de spectacles. Es-tu décidé à partir demain ?

— Je n'ai pas l'habitude de me dédire.

— Quand reviendras-tu ?

— Je l'ignore. Jdrien vient avec moi.

Miele le fixa avec stupeur puis secoua la tête :

— C'est tout ce que tu as trouvé ? Une sorte de chantage ? Pour m'obliger à t'accompagner dans cet endroit maudit ? On dit ici que seul le diable oserait s'installer là-bas dans l'odeur du soufre et les flammes de l'enfer.

Depuis un temps elle avait de curieuses réflexions et il se demandait si elle ne fréquentait pas des Néo-Catholiques qu'il avait, dans un esprit de tolérance, laissés s'installer dans la cité. Il y avait des missionnaires, des religieuses. Deux douzaines en tout mais c'était plus que suffisant pour tourner l'esprit de Miele. Et ces gens-là, calculateurs et astucieux, devaient penser que la femme du président-directeur de la Compagnie constituait un objectif très intéressant.

— Je ne t'oblige pas à me suivre. Au contraire, je préfère que tu restes ici. Je compte même sur toi pour me tenir au courant de ce qui se dit dans cette ville, des ragots, des petits complots même.

— Mais sans moi Jdrien ne peut...

— Oh, je crois qu'il ne s'ennuiera pas avec moi. Il n'y a qu'à le lui demander demain matin.

— Il veut surtout aller au Dépotoir rejoindre ses frères de race, voilà ce qu'il désire par-dessus tout.

— Ses demi-frères seulement, rectifia le Kid agacé. Il n'en est pas question. Il va m'accompagner là-bas. Ça lui changera les idées.

— Je ne veux pas le laisser partir. C'est trop dangereux sur la banquise.

— Et ici, ce n'est pas la banquise peut-être ? Parce qu'il y a de l'agitation, des commerces, des voleurs, des profiteurs, de faux intellectuels, des snobinardes et des Néo-Catholiques ce n'est pas la banquise ? Mais cette ville peut soudain s'abîmer dans l'océan une nuit en quelques heures, alors que là-bas nous établissons des bases solides pour la future cité. Nous congelons la mer sous la banquise actuelle à de grandes profondeurs pour plus de sécurité. Là-bas nous travaillons à des choses saines, exaltantes...

— Tu veux dire que tu ne fais rien pour consolider aussi la banquise sous cette ville ? demanda-t-elle horrifiée.

— Je n'ai pas d'énergie à gaspiller.

— Mais il y a désormais des centaines de milliers de gens qui

vivent dans Kamenepolis.

— Je ne les ai pas invités. Mon but c'est Titanpolis, pas cette sorte de ville pourrie et nocive qui est en train de naître. Une ville qui s'est bâtie sur la violence, le trafic, le vice et la corruption et qui continue à se nourrir de ces saletés-là.

— Tu n'arriveras jamais à créer Titanpolis, cette ville que tu veux comme du cristal, comme de la glace la plus translucide. La vie elle est ici, pas là-bas au bout de la banquise.

Il retourna à son bureau et, penché sur la carte du réseau qui reliait les deux villes, il réfléchit aux paroles de Miele. Elle avait raison, il le craignait, mais il cherchait une solution. Pour jalonner cette banquise qui effrayait tant les gens il fallait de l'énergie, beaucoup d'énergie et seul Titan le volcan lointain pouvait la fournir.

— Kamenepolis est une monstruosité, s'entendit-il murmurer. Je souhaiterais presque qu'elle disparaisse à jamais. Comment ai-je pu commettre cette erreur effroyable ?

CHAPITRE III

La chaudière de la Pacific Compound avait rendu l'âme en pleine banquise de l'Atlantique alors qu'ils roulaient sur un réseau perdu, désert depuis des jours et des nuits, essayant en vain de retrouver la direction de l'Africana. La chaudière avait commencé par suinter, de la vapeur s'était formée dans le foyer qui finalement avait explosé. La porte de chargement avait été arrachée de ses gonds et Lien Rag brûlé aux jambes. Mais ils avaient roulé encore quelques heures, jusqu'à ce que l'eau de la chaudière tubulaire noie le foyer, et l'anachronique locomotive était tombée en panne dans le désert blanc, sur un réseau de deux voies seulement qui n'était même pas régulé électroniquement.

Malgré ses brûlures, Lien Rag parvint à vidanger la chaudière et à rallumer le feu pour obtenir la température nécessaire à leur survie. Du moins à la sienne puisque Leouan, la jeune métisse de Roux et d'Homme du Chaud qui l'accompagnait, pouvait supporter sans mal le zéro Celsius quoique sur la banquise du sud Atlantique la température puisse descendre à moins quatre-vingts quand le vent s'en mêlait.

Pendant trois jours ils attendirent un secours hypothétique. Ils pouvaient se chauffer durant des semaines.

Les vivres étaient abondants et non loin une colonie de phoques avait creusé une excavation dans la glace pour rejoindre le niveau de la mer, trente mètres en dessous.

— Robinsons de la banquise, dit Lien un matin, celui du troisième jour, mais Leouan ne savait pas ce que cela voulait dire.

Ce fut elle qui hurla lorsqu'elle vit le monstre qui déployait ses ailes à plus de dix mètres au-dessus de la glace. Lien qui alimentait

le feu se précipita aux hublots et découvrit la chose avec terreur. Il pensa à un poisson énorme dont les nageoires auraient été faites d'une matière blanche tendue entre des vergues.

— Non, finit-il par dire, secoué par un rire soudain. C'est un train-voilier. Regarde bien.

L'engin roulait sur les rails à petite vitesse mais utilisait la force du vent. L'ensemble était comme un grand wagon de marchandises bas sur roues, avec deux mâts, cent cinquante mètres de voilures. Quatre hommes manœuvraient ce voilier du rail qui arrivait droit sur eux.

— Nous allons être emboutis, dit Leouan.

— La Pacific ne bronchera pas mais eux seront mis en morceaux.

Et puis soudain les voiles faséyèrent dans le vent et le train à voiles ralentit considérablement son allure. Il y eut une détonation et un lance-harpon fixé à l'arrière expédia une ancre et un filin qui se tendit jusqu'à ce que le voilier des rails s'immobilise à moins de vingt mètres de la vieille machine.

— On va voir ? demanda Leouan.

— Du calme, dit Lien qui ferma la cagoule de sa combinaison et plaça son pistolet-laser bien en évidence.

Deux hommes descendaient du voilier par une échelle de corde et s'approchaient. Ils portaient des fourrures de bébés phoques, mais une cagoule transparente sur leur visage. Il faisait moins soixante degrés.

— Vous gênez notre route, dit l'homme de gauche, un Noir de haute taille. Votre loco est en panne ? C'est ennuyeux car le vent est à l'arrière et nous ne pouvons pas remonter. Nous devons continuer tout droit. Le dernier aiguillage est à un kilomètre en arrière et nous ne pourrons jamais le rejoindre.

— Si nous pouvions seulement vous basculer à côté, dit l'autre, sinon il faudra placer une bretelle et ça demandera six heures de travail.

— Notre chaudière est percée, dit Lien, et je ne pense pas que vous puissiez basculer la Pacific. Nous sommes ici depuis trois jours.

— Nous ne venons que tous les ans, répondit le grand Noir, pour chasser les bébés phoques. C'est l'époque.

— D'où venez-vous ?

— De Saint-Helen Station. C'est à mille kilomètres environ et à la voile nous mettons entre huit et dix jours pour rentrer chez nous. Vous avez vu des phoques ?

— Oui, dit Lien, il y a une colonie dans l'excavation là-bas.

— C'est eux qui la creusent, l'entretiennent, sinon ils mourraient. Ils sont des milliers. Nous allons remplir nos cales, pourvu qu'on puisse déplacer cette dondon sur roues. Où l'avez-vous dégottée celle-là ? Elle date d'avant les glaces, non ?

— C'est exact. Elle devait se trouver dans un musée ferroviaire, dit Lien. Saint-Helen appartient à qui ? À l'Africana ?

— À qui voulez-vous qu'elle appartienne ? Mais nous avons là-bas un réseau important qui relie les deux compagnies à hauteur du quinzième parallèle. C'est d'ailleurs son nom. Vous êtes Panaméricains ? Et votre copain ?

— C'est ma femme, dit Lien Rag en regardant l'homme dans les yeux.

— Votre femme ? Vous amenez une femme dans une région pareille ? Vous faites peut-être de la croisière de plaisance avec cette vieille Pacific Compound ?

— Peut-être, fit Lien en souriant. Est-ce que vous pouvez nous conduire à Saint-Helen Station ? Si oui, je connais un moyen de vous débarrasser de cette vieille loco.

— Nous avons une petite cabine mais elle ne sera pas aussi confortable que cette vieille loco. Nous chauffons avec de l'huile de phoque, des poêles surtout et l'odeur... Surtout quand nous aurons fait le plein. Mon nom est Bilen et voici mon associé Verda. Les autres sont de simples matelots. Vous savez vraiment comment nous débarrasser de ce mastodonte ?

— Oui. Je vais rallumer la chaudière en colmatant provisoirement la fuite. Je pense que ma réparation tiendra jusqu'au prochain aiguillage.

— Dans le nord il est à quinze kilomètres. Vous pensez y parvenir ?

— Si la pression arrive à monter on atteindra ces quinze kilomètres.

Il dut éteindre le feu, pénétrer dans le foyer quand celui-ci fut froid, colmater la fuite avec du mastic réfractaire, de l'amiante et du fil de fer. Lorsqu'il eut rempli la chaudière et allumé le feu ils attendirent avec inquiétude que la pression monte.

— Tu leur fais confiance ? demanda Leouan faisant allusion aux chasseurs de phoques.

— Bien obligé.

— Ce sont des forbans. Ils louchaient sur ton arme à laser. C'est très rare d'en voir une.

— Je sais, mais justement : ils se méfieront.

La nuit approchait lorsque la loco consentit à démarrer après que Lien eut dégelé les roues des rails à coups de barre à mine. Elle avançait très lentement et il fallut près d'une heure pour dépasser le fameux aiguillage. Le voilier des rails suivait à la traîne. Plus tard Bilen expliqua qu'ils avaient un Diesel de secours fonctionnant à l'huile de phoque mais que ce dernier était en panne depuis deux mois.

Ils abandonnèrent la vieille Pacific avec émotion. La cabine à bord du Myrtos, c'était le nom de l'étrange véhicule, était très exiguë. Un couloir avec deux couchettes superposées, un minuscule poêle à huile de phoque qui empestait. Comme tout le « bateau » d'ailleurs.

Mais le voilier des rails glissa silencieusement vers l'excavation aux phoques et ce fut une sensation surprenante. Ils oublièrent l'odeur, les mines patibulaires pour grimper sur le pont écouter le craquement de la mâture, le sifflement du vent dans les voiles et les filins. L'étrange « bateau » pouvait naviguer dans les deux sens. Ce qui simplifiait les manœuvres en cas de vent debout mais Bilen expliqua qu'il y avait sur la banquise un réseau assez développé pour ne jamais avoir à faire face au vent.

— Si l'on accepte des détours de deux jours on arrive toujours à bon port.

La banquise possédait plusieurs voies secondaires abandonnées depuis des années. Bilen les connaissait toutes. Il affirmait être le

seul à connaître ce « trou aux phoques » comme il disait.

— Chaque année on vient se remplir les cales et les poches. De quoi rester six mois sans travailler.

Dès le petit matin le massacre des bébés phoques commença et Leouan préféra s'enfermer dans sa cabine que de supporter le spectacle. Lien resta sur le pont à suivre la folie sanguinaire des quatre hommes. Il n'aida qu'à transporter les corps encore chauds dans la cale qui s'ouvrait à fleur de glace. Pour sa part il transporta deux cent trente-huit bébés phoques et ses compagnons encore plus.

Ils continuèrent encore trois jours puis comme le vent était favorable on hissa les immenses voiles et Lien voulut participer à la manœuvre. Brusquement il se prenait à rêver d'un voilier des Rails semblable. Il y avait toujours du vent désormais en n'importe quel point de la planète et on pouvait espérer franchir jusqu'à deux cents kilomètres par vingt-quatre heures.

— Certaines goélettes en abattent trois cents, affirmait Verda l'associé.

Lien n'en avait vu jamais ailleurs que sur la banquise de l'Atlantique.

— C'est stupide, disait Leouan. Sans les accords contraignants de NY Station on pourrait naviguer sans les rails, aller n'importe où.

Les accords de NY Station l'interdisaient et tout contrevenant pouvait être condamné à mort. Lien imagina de grands voiliers sans roues, libres d'aller où ils voulaient... Mais c'était le genre de pensée trop subversive pour oser la cultiver et il se hâta de l'oublier. Même Bilen, même Verda qui paraissaient des êtres sans scrupule n'auraient jamais essayé d'enfreindre les accords qui réglementaient la vie sur la planète glacée.

La navigation fut assez confortable mais la tempête se leva le quatrième jour et il fallut réduire la voilure et même mettre complètement en panne sous les rafales fantastiques qui soulevaient des plaques de glace et les fracassaient contre la coque ventrue.

Dans la cabine, le poêle cessa de fonctionner et Lien et la jeune femme essayèrent de dormir dans la même couchette. Le lendemain matin il alla chercher du thé et un peu de nourriture mais de la

coursive le spectacle lui parut désolant. Le grand mât avait été cassé par le vent et la grande voile achevait de partir en lambeaux. Dans la minuscule cambuse les quatre hommes se consolaient en buvant de l'alcool de bière et ils accueillirent Lien avec des hurlements.

— Va chercher ta femme, dit soudain Verda tandis qu'il tentait de préparer du thé. On va lui dire deux mots.

— C'est ça, dit un des matelots. J'ai un truc qui sait causer aux dames.

Stupidement il s'était fait coincer dans l'angle du fourneau et chacun avait son couteau à dépecer les phoques à la main. Un des matelots se leva et déclara qu'il allait chercher la jeune dame.

— Un instant, dit Lien.

Il dégaina son laser mais les autres ne parurent pas impressionnés.

— C'est un faux, dit Bilén.

— Désolé, dit Lien en tirant au-dessus de la tête du matelot qui prétendait sortir de la cambuse.

Il y eut soudain un trou dans la coque par où le vent s'engouffra comme dans un pipeau. Le sifflement les effraya plus que le coup de laser.

— Restons bon copains, dit Lien. Vous nous avez sauvé la vie et c'est très bien. Je vais vous laisser à vos réjouissances.

Il emporta le thé, de la viande et du pain. D'emblée il avait jugé que Leouan ne désirait pas rejoindre ces types-là. Peut-être, après tout, était-elle d'un avis contraire.

CHAPITRE IV

Tandis qu'il roulait vers la future Titanpolis, le Kid, alors qu'il regardait la batterie de pipelines qui amenait de l'eau chaude à Kamenepolis, se sentait pris d'étranges pensées. Il aurait suffi d'un important sabotage pour priver cette ville de chaleur et de lumière. Avec l'eau chaude acheminée depuis le volcan Titan on réchauffait l'air sous les coupes, on fabriquait du courant électrique. Pourquoi avait-il investi autant d'argent dans l'opération, deux mille kilomètres de tubes, trois tubes par mesure de précaution et pour répondre à la demande ? Des sommes considérables. Ces tuyauteries étaient calorifugées pour que la banquise ne fonde pas. Il y avait tout un système de surveillance électronique pour donner l'alarme à la moindre fuite. Et tout cela pour rendre plus confortable une ville qu'il commençait à haïr. Une ville insouciance, trop occupée à ses plaisirs faciles pour inciter ses habitants à travailler dur. On y gagnait trop d'argent avec n'importe quoi mais c'était l'huile de baleine qui était à la base de la prospérité. Un million de tonnes exportées en un an, des prévisions doubles pour l'année en cours. On finirait par détruire un million de baleines par an rien que dans cette zone. Le troupeau mondial était estimé à cent millions mais on les chassait un peu partout. Durant trois cents ans ces animaux énormes avaient été oubliés et s'étaient multipliés, adaptés aux nouvelles conditions climatiques avec une intelligence stupéfiante, arrivant à se déplacer sur la banquise sur de longues distances. Et la folie des hommes allait à nouveau mettre cette espèce en péril. Alors que sous l'océan gisaient des fortunes. L'eau de mer elle-même contenait des métaux mais il y avait les nodules au fond, des masses de polymétaux ferreux et non-ferreux. Il fallait trouver une technique pour les récolter mais c'était faisable. Titan

devait produire de l'électricité à gogo mais pour l'instant ce n'était pas encore le cas.

Jdrien frappa, entra. Il ne paraissait pas tellement éprouvé par sa séparation avec Miele. D'ailleurs l'épouse du Kid, de plus en plus préoccupée par ses obligations mondaines, le négligeait depuis quelque temps.

— Il y avait des Roux le long de la voie.

Ce fut la première chose qu'il dit et le Kid en éprouva de l'irritation.

— Il y a toujours des Roux le long des voies ferrées. Elles leur servent de chemins pour se déplacer. Ils y trouvent aussi de la nourriture dans les déchets que l'on jette, les cadavres d'animaux que les convois écrasent.

— *Ils ne vivent pas tous des ordures*, protesta Jdrien. Il n'exprima pas cela vocalement mais mentalement et avec une telle force que le Kid ressentit une douleur fulgurante sous son crâne, comme si l'enfant transformait ses pensées en autant de poignards acérés.

— Je veux que tu t'exprimes à haute voix, dit-il. Tu ne dois pas faire étalage de ta supériorité de télépathe. Combien de fois te l'ai-je dit ?

Il s'en voulut aussitôt de ce réflexe de colère. Il ne fallait pas que l'enfant regrette de l'avoir accompagné jusqu'au volcan Titan.

— Excuse-moi, dit Jdrien, mais mon peuple n'est pas fait que de mendiants et d'êtres faibles. Il y a des chasseurs, des pêcheurs qui n'ont pas besoin des Hommes du Chaud pour survivre. C'est au contraire les Hommes du Chaud qui les ont mis en esclavage, les forçant à des tâches rebutantes contre un peu de nourriture et rien d'autre. On leur a fait gratter la glace sur les dômes des stations et les verrières. On leur a jeté les ordures pour qu'ils en débarrassent les cités.

— D'accord, dit le Kid, d'accord. Mais es-tu certain de n'avoir que trois ans pour parler de la sorte ? D'où te vient tout ce que tu sais ?

— Toutes ces pensées qui m'arrivent par vagues confuses... Je ne peux pas toutes les trier mais celles que les gens du Chaud

laissent échapper en présence de mes frères de Race me déchirent et je ne peux les oublier.

Le Kid essaya de faire semblant de consulter quelques documents mais il se sentait vraiment gêné par la présence de l'enfant, même si celui-ci regardait défiler la banquise par le grand hublot. Il n'y avait que des rails à voir, la batterie des pipelines d'eau chaude et puis la banquise à perte de vue. Parfois un troupeau de phoques, plus loin des baleines. On devait maintenir à distances régulières de grands trous par lesquels les cétacés pouvaient plonger sous le viaduc qui soutenait les voies. Mais parfois elles prenaient la fantaisie d'escalader le remblai et provoquaient des dégâts énormes. Il aurait fallu construire un système de protection. Un mur de glace ou des dispositifs dissuasifs, avec d'énormes harpons fichés dans la glace par exemple.

— Nous allons encore voir des Roux, annonça l'enfant.

Le Kid le rejoignit près de l'épaisse fenêtre, mais au bout de deux minutes sourit :

— Tu t'es trompé.

— Non, dit Jdrien, tu vas les voir. Ils dépècent une grosse bête qui a été tuée par un train.

Deux kilomètres plus loin il put les voir, une vingtaine en train de s'affairer autour d'un léopard de mer qu'ils avaient découpé avec des outils très rudimentaires, en général des tessons de verre qu'ils trouvaient le long des voies ou des bouts de fer. Ils les aiguisaient sur les rails même avec une patience infinie.

Les Roux se dressèrent tous ensemble d'un coup comme si on venait de les héler. L'enfant avait dû leur adresser un salut affectueux car ils regardèrent le Train Blanc griffé d'or avec des yeux extasiés, et le Kid eut bien l'impression que trois ou quatre se prosternaient même sur la banquise mais n'en fut pas certain.

— Va jouer.

— Je pourrai revenir ?

— Plus tard.

À Titanpolis la situation n'avait guère évolué depuis sa dernière visite et son homme de confiance s'occupant du personnel, Jubez,

ne cacha pas ses inquiétudes.

— Même les Roux s'en vont pour Kamenopolis. Ils sont attirés là-bas comme par des aimants et les autres travailleurs ne sont pas emballés.

— Trente mille Calories c'est tout de même une somme.

— Je me demande jusqu'où il faudra aller pour trouver vraiment du personnel. Une chance que vos ingénieurs et vos techniciens soient eux intéressés par leur travail, sinon où irions-nous ?

Techniciens et ingénieurs venaient des compagnies actuellement en guerre, la Sibérienne et la Transeuropéenne. Ils avaient préféré fuir des obligations militaires inhumaines, même pour vivre sans trop de confort dans cette zone inhospitalière de la Banquise. Leurs familles, quand ils en avaient une, séjournaient à Kamenopolis et le Kid aurait souhaité qu'elles rejoignent leur chef mais il n'y avait rien de prévu pour elles.

— Vous serez obligé de payer cinquante mille Calories pour attirer les gens.

— Cent dollars, soupira le Kid, c'est hors de question pour le moment.

— Le soufre, la lave, ça marche pourtant. Maintenant il y a les scories... Vous devriez voir l'ingénieur sibérien Olgarev. Il désire vous parler.

Le Kid le rencontra vers la fin de la journée et eut du mal à comprendre ses explications, car Olgarev parlait très mal le panaméricain, langue devenue quasi universelle depuis le début de l'ère glaciaire. Par chance le Kid avait longuement séjourné en Sibérienne et connaissait quelques mots de cette langue.

Olgarev affirmait que le volcan produisait énormément de silice et qu'après transformation on pouvait en tirer du verre à peu de frais.

— C'est un verre qui résiste aux grandes variations de température, qui a des propriétés isolantes, qui est très transparent aux ultraviolets. Ensuite on peut fabriquer des sels de silice qui se prêtent à beaucoup d'utilisations dans l'industrie pétrolière par exemple. Enfin on produira du silicium pour l'électronique. Je veux fonder une usine qui aura cette exclusivité de la silice rejetée par le

volcan.

Le Kid examina ses rapports, le mémoire très compréhensible qu'il avait rédigé dans un esprit de vulgarisation scientifique.

— Vous pouvez faire une première estimation ?

— Nous pouvons commencer par le silicium. Avec un million de dollars l'usine sera prête à fonctionner dans six mois et en deux ans nous pourrons fournir n'importe quelle demande.

— Mais le verre de silice... Ce serait vraiment extraordinaire de fournir un verre possédant des propriétés isolantes. Pour les dômes par exemple.

— On ne pourra construire que des verrières pour l'instant et les bactéries qui sont capables de filer une coupole transparente en un temps record seront préférées... Mais pour des verrières, des serres, et aussi la verrerie industrielle... Seulement là ce sera plus cher... Dans les cinq millions de dollars pour une fonderie, des moules... L'usine doit être ultramoderne, posséder une grande autonomie énergétique.

— C'est-à-dire ?

— Le quart de la production énergétique du volcan.

— Ce sera la principale industrie de Titanpolis. Et il ne faudrait plus exporter le soufre. Nous pouvons créer un combinat fantastique avec ce que produit le volcan.

— Pour l'instant nous avons besoin de devises, c'est-à-dire de dollars.

— Vous gaspillez vos ressources naturelles, les seules de la banquise. Le reste, il faudra aller le chercher au fond de la mer et cela vous coûtera au moins un milliard de dollars.

Le Kid, amer, se demandait quand donc les gens compteraient en monnaie locale, en Calories. Combien de temps faudrait-il pour que cette unité pénètre dans le langage courant ?

— Un milliard de dollars, répéta-t-il. Cinq cents milliards de Calories ?

Olgarev parut surpris puis se souvint de quoi il était question et hocha la tête.

— Mais déjà un million de dollars pour le silicium. Dès que mon usine fonctionnera les devises afflueront. Elle sera amortie en deux

ans et ensuite ne cessera de produire.

— Mais vous êtes sûr que pour les nodules... ?

— Ça ne m'intéresse pas, répondit sèchement l'ingénieur sibérien. Je veux bien vous construire une usine fabriquant du silicium mais c'est tout.

— Un million de dollars et l'énergie gratuite, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça.

— Je n'ai même pas cette somme d'avance, dit le Kid. Il faudra donc trouver ailleurs des actionnaires. Mais je ne veux pas que les autres compagnies fournissent le capital. Je vais y réfléchir.

— Souvenez-vous, le soufre, la lave... Il ne faut plus les exporter...

— Pour l'instant nous avons des contrats. Pour le soufre il doit encore durer un an.

— Augmentez les tarifs. Il est très difficile actuellement de s'en procurer.

— J'y songerai, dit le Kid.

Avant la nuit il voulait encore visiter les travaux qui étiraient vers l'est le viaduc de la banquise. Pour l'instant il n'était pas très large, ne comportait que quatre voies et ne progressait que d'un kilomètre par jour, peut-être moins. On installait un système réfrigérant pour consolider la banquise en profondeur. Mais parfois il y avait un véritable viaduc pour que les troupes de baleines ne trouvent pas d'obstacles sur leur habituel trajet de migration terrestre.

— Nous manquons de matériel et la cadence va encore tomber, lui laissa entendre le chef de chantier. Dans le mois qui viendra nous ne construirons que vingt kilomètres et encore, et il en reste dans les sept à huit mille. On ne calcule pas exactement dans ces conditions.

Le Kid le trouvait insolent mais c'était un excellent spécialiste de la réfrigération.

— J'attends du matériel, dit-il vaguement.

— Il nous faudrait aussi plus de courant électrique. Les travaux de la Grande Centrale sont interrompus ? Le générateur arrive quand ?

— Je l'ignore, dit le Kid en rejoignant sa draisine de chantier.

Et si tout cela n'était qu'un rêve de mégalomane ? S'il avait vu trop grand, trop large ? Mais il lui fallait créer cette ville, attirer des habitants. Pour l'instant, l'endroit ne donnait que des idées moroses aux gens. Installer cette unité de production de silicium était peut-être la meilleure solution. Il faudrait des spécialistes, des hauts salaires et cette création drainerait au moins un millier d'autres personnes, des commerçants, des manœuvres.

— Un million de dollars... On dit qu'à Kamenepolis cette somme s'échange en une seule journée dans les commerces locaux, les restaurants, les bars. Il suffirait que les gens achètent chacun une action de dix dollars...

Lorsqu'il arriva en vue de son train particulier il sut qu'un événement grave s'était produit, étant donné l'agitation qui régnait autour. Son chef de train se précipita :

— Votre fils, Jdrien, a disparu depuis deux heures.

CHAPITRE V

À Saint-Helen Station régnait une très grande effervescence. Les relations diplomatiques étaient très tendues entre la Panaméricaine et l'Africana : tous les passeports étaient contrôlés et les Panaméricains conduits dans des trains-hôtels d'où ils ne pouvaient sortir librement.

Lien Rag et Leouan l'apprirent à leurs dépens lorsqu'ils débarquèrent du voilier des rails à la fin d'une journée exténuante. Ils avaient navigué très lentement à cause d'un vent très faible et de la lourde cargaison. Et pour finir, la milice africainienne les attendait au débarcadère du port de pêche sous la verrière graisseuse qui le protégeait. Saint-Helen Station se décomposait en plusieurs îlots citadins, chacun abrité sous verrière. Seule la gare de transit possédait une coupole moderne de protection.

— Regarde, dit Leouan qui levait les yeux vers la verrière.

Lien vit des Roux qui grattaient la glace. Du moins il devina leur présence. Il aurait fallu aussi gratter de l'intérieur la suie grasse qui tapissait les vitres. Port-Helen Station abritait des dizaines de petites fabriques d'huile de phoque et de poisson qui possédaient des chaudières vétustes. Même l'air était chargé de particules grasses et les miliciens ne quittaient pas leur cagoule, pour protéger leurs poumons.

Le blindé de la Milice les conduisit jusqu'à la station principale où un gradé les interrogea.

— Je suis un rescapé de la Commission d'enquête de Patagonie, déclara alors Lien. J'ai vu périr les autres membres de la commission dans un complot. Votre délégué, Kapul, était également rescapé comme nous mais à Magellan Station il a cru que les

autorités panaméricaines accepteraient de lui délivrer un sauf-conduit pour rejoindre NY Station. Depuis il a disparu. Nous avons fui à bord d'une vieille loco et nous sommes tombés en panne sur la banquise. C'est le phoquier Myrtos qui nous a retrouvés.

On les fouilla et on lui confisqua son pistolet laser.

— Vous avez voulu vous emparer du voilier des rails, lui dit alors l'officier. Le capitaine Bilen l'affirme.

— C'est faux. Ils voulaient nous agresser et j'ai brandi mon pistolet au laser. Si je l'avais voulu je me serais emparé du bateau et de la cargaison.

— Vous espériez rejoindre la VI^e flotte qui croise au large avec un cuirassé énorme, deux contre-torpilleurs et des patrouilleurs. Il y a aussi un train blindé rempli de deux mille hommes de troupe. La circulation est interdite sur le réseau du quinzième parallèle.

— Je demande l'asile politique, dit Lien.

— Votre compagne n'est pas Panaméricaine mais nous devons la garder sous surveillance également.

On les conduisit dans un train-hôtel où de nombreux Panaméricains se trouvaient consignés. Dans les salons et le bar c'étaient des discussions à n'en plus finir et l'assurance arrogante que la Panaméricaine répondrait comme il le fallait à cette insulte faite à ses représentants.

— On va tâcher de ne pas se mêler à ces crétins, dit Lien une fois dans leur chambre-cabine. D'abord un bain et ensuite nous verrons.

— Les Africaniens finiront par découvrir que tu es le bras droit de Lady Diana, la principale actionnaire de la Panaméricaine.

— Certainement, mais je n'ai pas envie de m'en faire à l'avance.

Ils prirent leur bain ensemble et Lien aimait caresser de sa main savonneuse la fourrure fauve de Leouan qui la gainait d'un écrin luxuriant depuis le haut des cuisses jusqu'aux épaules. Mais celles-ci étaient dénudées. Il faillit se noyer parce qu'il s'obstinait à plonger sa tête sous l'eau pour la fourrer entre les longues jambes.

— J'ai l'impression qu'on sent toujours le phoque, lui avoua-t-elle lorsqu'ils s'étendirent sur le lit pour faire une seconde fois l'amour. Mais je ne regrette pas d'avoir vécu à bord de ce voilier des rails. C'était extraordinaire. Mon peuple de la Zone Occidentale

devrait apprendre cette technique.

On refusa de les servir dans leur chambre et ils durent descendre dans l'une des salles à manger. Lien Rag laissait pousser sa barbe mais plusieurs personnes vinrent se présenter à eux et il finit par dire son nom.

— Vous êtes Lien Rag le glaciologue qui travaillez avec Lady Diana ?

— Pas du tout. Simple homonymie.

Mais visiblement on ne le croyait pas, on pensait qu'il recherchait l'incognito vis-à-vis des Africaniens. Du coup on se fit complice et il soupira de soulagement.

— S'ils savaient qu'une fois de plus je suis devenu un déserteur, ils ne me le pardonneraient pas et nous mettraient en quarantaine.

Mais le lendemain la milice vint chercher Lien Rag pour l'interroger. Ce fut un officier supérieur et deux autres personnages en civil qui lui firent répéter son histoire. Il ne varia pas d'un iota dans sa déclaration et il eut l'impression que, si ses vis-à-vis étaient indignés, ils montraient également une certaine crainte.

— Vous mesurez toute l'importance de vos accusations ? lui demanda le colonel.

— Absolument.

Durant toute la nuit la banquise avait vibré sans arrêt et il y avait eu des bruits sourds, inquiétants. Lien Rag avait déjà assisté à ce genre de phénomène. C'étaient les puissantes unités de la flotte panaméricaine qui provoquaient ces vibrations. Un cuirassé par exemple ne se déplaçait que sur une dizaine de voies au minimum. Son poids pouvait atteindre cinquante à cent mille tonnes.

— Pourquoi avez-vous choisi cette voie périlleuse ?... Je veux dire, vous auriez pu ne pas vous mêler de cette affaire ?

— La Panaméricaine a fait mourir des milliers de gens, un million d'après les chiffres les plus timides, peut-être deux ou trois fois plus. Tout cela pour les réduire en poudre et les utiliser comme combustible dans une nouvelle centrale électrique. Vous accepteriez, vous, d'être le complice d'un tel génocide ?

— Pourquoi cette jeune femme d'origine rousse vous accompagne-t-elle ?

— Elle est ma compagne et d'autre part elle enquêtait sur le génocide de sa propre ethnie. Elle est déléguée de la Zone Occidentale.

Il savait que l'Africana entretenait d'assez bons rapports avec le territoire peuplé de Roux évolués. Malgré les mises en garde de la Panaméricaine et de la Transeuropéenne.

— Croyez-vous que la situation va empirer ? lui demanda un civil. Que Lady Diana ordonnera à la VI^e flotte d'ouvrir la circulation sur le réseau du 15^e parallèle ?

— Non, je ne le crois pas. Elle a besoin de conserver de bonnes relations avec vous. Vous lui fournissez du pétrole puisé dans les anciennes installations préglaciaires et elle a énormément besoin d'énergie pour réaliser son fameux tunnel Nord-Sud.

— Mais vous aviez une situation extraordinaire... Vous étiez son second ?

— C'est vrai mais il fallait en payer le prix et je n'étais plus disposé à le faire.

— Vous êtes spécialiste des glaces, des énormes nodules que l'on rencontre dans la masse et qui naviguent à travers la glace plus tendre ? demanda l'un des civils.

Lien Rag le regarda avec une légère surprise car l'homme paraissait au courant de ses travaux. Bien peu auraient pu poser cette question.

— Y a-t-il eu aussi génocide de Roux en Patagonie ? demanda le militaire. Votre amie a-t-elle pu en relever des preuves ?

— Nous n'avons pas rencontré un seul Roux au cours de notre voyage d'enquête, dit Lien Rag. C'est très curieux mais cela ne constitue pas une preuve.

— Quels sont vos projets ? demanda le civil, toujours le même, avec un sourire bienveillant.

— Une chose reste sûre, je ne retournerai pas en Panaméricaine. Le projet de Lady Diana est insensé et vise à détourner la moitié, peut-être les trois quarts de l'énergie mondiale, aux seules fins de creuser un immense tunnel Nord-Sud destiné à retrouver les richesses enfouies, surtout richesses économiques, les mines, les puits de pétrole, les forêts, les stocks de matières premières. Je ne

participerai pas à cette folie. Ce détournement d'énergie peut provoquer la mort de la moitié de l'humanité actuelle, peut-être des deux tiers. Je ne dis pas que sans moi les travaux ne se poursuivront pas mais ils subiront un grand retard. En vous demandant l'asile politique je peux épargner la vie d'une dizaine de millions d'hommes, le temps que Lady Diana me trouve un remplaçant.

— Lien Rag, puis-je vous inviter à déjeuner à bord de mon train spécial ? demanda le civil.

Il se nommait Eloise et appartenait au personnel ferroviaire de la Banquise Atlantique sud.

— En fait je suis le patron des réseaux pour l'Atlantique sud. Et en ce moment nous avons de gros problèmes... Une fracture de la banquise à proximité des anciennes côtes du Gabon qui empêche une exploitation normale de nos réseaux. C'est très préoccupant.

Dans son train spécial on leur servit un repas très raffiné et ce fut à la fin de ce déjeuner que Lien Rag entendit la question qu'il attendait.

— Voulez-vous travailler pour nous ?

CHAPITRE VI

Jdrui commençait à s'inquiéter car c'était la troisième fois qu'il se trompait au sujet de la tombe de Jdrou. Il perdait la face vis-à-vis de ses frères venus de si loin mais son esprit n'était plus aussi agile que jadis. À trente ans, usé par la vie difficile et les dépenses extraordinaires de son organisme, il commençait d'être un vieillard. De plus son amputation l'avait encore amoindri et il souffrait souvent de son moignon. Mais il ne désespérait pas de trouver la tombe de la mère du nouveau Dieu.

Il savait qu'il y avait une courbe des rails puis un croisement, mais depuis qu'ils marchaient ils avaient trouvé des dizaines d'endroits ainsi constitués et il marchait de plus en plus difficilement.

La tribu venue de la Grande Banquise respectait sa fatigue et son manque de mémoire. Ils ne s'impatientsaient jamais et même, le soir, racontaient de merveilleuses histoires à propos de la Grande Banquise. Jdrui n'avait jamais connu que la banquise du nord qui n'était jamais très large et que l'on pouvait franchir rapidement avant de trouver une glace ancrée sur le sol ancien. Ram-Ou affirmait que la Grande Banquise était telle que pour retrouver l'inlandsis il fallait marcher des mois sans jamais beaucoup s'arrêter.

— Des mois, répétait Jdrui ébloui en regardant ses propres compagnons, les seuls survivants d'une tribu autrefois très prospère.

— C'est une banquise fantastique avec des baleines, des phoques, des chiens de mer, des léopards de mer. On peut toujours trouver à manger.

— Et il n’y a pas autant de chemins durs placés par les Hommes du Chaud.

Jdrui à force d’être ébloui se sentit presque humilié et après avoir cherché deux nuits ce qu’il pourrait bien raconter, lui, de passionnant, trouva enfin. Il leur parla de la Zone Occidentale où vivaient des Hommes Roux qui se comportaient exactement comme des Hommes du Chaud, mais sans craindre le froid comme eux.

— Nous en avons entendu parler, dit Ram-Ou, mais nous ne les envions pas. Ils sont aussi esclaves que les Hommes du Chaud et on dit même qu’ils s’habillent pour cacher leur sexe. Ce n’est pas être libre, cela.

Jdrui dut le reconnaître à contrecœur et il regretta d’avoir parlé de la Zone Occidentale. Pourtant il réfléchit et trouva d’autres arguments dans la nuit. Sans les Roux de la Zone Occidentale, ils n’auraient jamais osé se révolter et se défendre contre les Hommes du Chaud qui les pourchassaient.

— Jdrou est morte en se défendant, dit-il avec orgueil. Vas-tu aussi le lui reprocher ?

Ram-Ou resta surpris et baissa la tête comme s’il regrettait ses paroles de la veille :

— Non, elle s’est conduite comme une femme courageuse et nous ne pouvons le lui reprocher. Nous regrettons sa mort : elle n’a pas voulu vivre comme une esclave et son fils pourra être fier d’elle.

— Nous allons la retrouver, promit Jdrui. Je suis certain que nous la retrouverons bientôt.

Toute la journée du lendemain ils marchèrent et Jdrui, désormais méfiant vis-à-vis de lui-même, s’efforça de ne pas trahir ses sentiments mais souvent il croyait trouver la véritable tombe de Jdrou, tâchait de se souvenir d’autres points de repère.

À la fin de la journée il eut soudain une illumination et s’immobilisa tandis que les autres continuaient de marcher. Quand ils s’en rendirent compte ils retournèrent sur leurs pas et il leur apprit qu’ils étaient allés trop loin.

— Maintenant je sais où elle se trouve. Nous n’étions pas très loin d’une station du Chaud. Ensuite les Chasseurs nous ont séparés pour nous mettre dans des cages. Comment ai-je pu oublier un

moment aussi tragique ?

— Peut-on marcher la nuit ? demanda Ram-Ou.

— Je pense que oui, si nous marquons des haltes fréquentes. Nous serons là-bas avant le lever du jour.

Ram-Ou le retint par le bras :

— C'est une fatigue supplémentaire pour toi. Es-tu absolument certain ?

— Je le suis.

Ils marchèrent une partie de la nuit le long des voies où les convois se succédaient sans arrêt, si bien qu'ils ne souffraient jamais d'une très grande obscurité. Les lumières des wagons ou des locomotives leur permettaient de se repérer et de progresser aussi vite qu'en plein jour. Ils dépassèrent la petite station presque abandonnée où Jdruï et les siens avaient été encagés.

— Il y faisait très chaud et nous ne pouvions le supporter. Un vieux est mort sur place et une femme s'est évanouie. Nous ne sommes plus très loin de la tombe de Jdrou. Même pas une heure de marche. Pourvu que les rats ne l'aient pas découverte avant nous.

CHAPITRE VII

Pour l'instant, il n'y avait qu'un embryon de police auprès du chantier multiple de Titan, une poignée d'hommes qui surveillaient surtout les entrepôts de marchandises. Dès qu'on apprit la disparition de Jdrien, chacun fut volontaire pour le rechercher.

Le Kid se rendit immédiatement auprès des tribus de Roux qui travaillaient à la récupération du soufre. En même temps, il lançait deux draisines sur le réseau dans l'hypothèse où une autre tribu se serait enfuie avec l'enfant.

Les Roux étaient déjà installés pour la nuit dans ces sortes d'alvéoles qu'ils creusaient dans la glace, beaucoup plus par souci de confort que pour s'isoler du froid. Lorsque les projecteurs de la draisine se braquèrent sur leur groupe ils se redressèrent dans un silence impressionnant.

Le Kid qui faisait un effort pour maîtriser son anxiété et sa colère leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu son fils, insistant bien sur le possessif. Il n'obtint qu'un silence total pour toute réponse et les deux hommes qui l'accompagnaient, deux techniciens, soupirèrent :

— Ils ne sont certainement pas concernés. Depuis deux heures quatre convois ont quitté cet endroit pour Kamenepolis. Trois trains de marchandises et un petit train de voyageurs. Malgré un trafic de voyageurs réduit à presque rien, le Kid exigeait qu'il y ait quatre trains chaque jour, deux dans chaque sens. Ils roulaient à vide mais Titan était relié régulièrement à Kamenepolis.

— Vous êtes certains de ne pas avoir vu mon fils ? répéta le Kid sans trop d'espoir.

Alors une vieille femme, sa fourrure était d'un gris terne, se

détacha du reste des Roux et vint vers lui. Elle se mit à parler et le Kid tressaillit.

— Que dit cette femelle ? demanda un des techniciens. On ne comprend rien à leurs grognements.

Le Kid ne répondit pas. La vieille venait simplement de lui répondre que Jdrien n'était pas son fils mais qu'il appartenait à leur race et qu'il était le nouveau Dieu qu'ils attendaient depuis longtemps.

— Tu sais bien que c'est faux, dit le Kid avec rage. Jdrien est mon fils. Si vous l'avez volé vous serez punis. On vous privera de nourriture, on vous chassera des Réseaux.

— Nous ne l'avons pas volé. Et ce n'est pas ton fils et tu sais peut-être ce qu'il est devenu, mais tu nous accuses de l'avoir caché.

— Qu'est-ce qui lui prend à cette vieille ? s'indigna le technicien. Elle nous menace ?

— Ce n'est rien, dit le Kid. Ils ne savent pas où est l'enfant.

Il se dirigea vers la draisine, retourna auprès de son train privé. Le chef de station lui annonça que les deux draisines envoyées sur le réseau avaient retrouvé une tribu de Roux et fouillé la banquise autour de leur campement. En vain.

— Merci, dit le Kid. Il faut alerter Kamenepolis. Quatre convois doivent y parvenir dès demain matin. Il faudra les fouiller de fond en comble.

— Je préviens la station de Kamenepolis.

Il avait d'abord pensé que l'enfant avait rejoint les Roux qui travaillaient au soufre pour leur parler, parce que Jdrien était perpétuellement attiré par ceux de sa race et les dévorait du regard. Curieusement les Roux le considéraient comme un Dieu et pour l'enfant c'étaient eux les Dieux, eux qu'il adorait. Déjà tout petit il battait des mains lorsqu'il en apercevait une tribu.

— Je suis dans mon bureau, dit-il.

Il voulait rester seul, faire le point. L'enfant était sorti avec des vêtements de fourrure. Il pouvait supporter un certain temps des températures très basses, durant plusieurs heures sans en souffrir mais au-delà sa vie serait en danger. Les Roux ignoraient cette particularité et dans leur esprit primitif un Dieu même enfant ne

pouvait être qu'à leur image, c'est-à-dire nu. Pourvu qu'ils n'aillent pas le dépouiller de ses fourrures si jamais il se trouvait parmi eux. Mais Jdrien avait une intelligence très supérieure à celle d'un enfant de son âge et saurait faire admettre à ses frères de race sa différence.

— Kamenepolis se tient prêt, lui dit le chef de station, mais j'ai apporté une carte du vieux réseau. Il y a plusieurs embranchements anciens.

— Je sais, dit le Kid, abandonnés depuis des lustres. Les voies sont en très mauvais état.

— Pour un convoi normal oui, mais une draisine légère passerait en direction de l'Antarctique.

Son ongle traçait une rainure sur la vieille carte ferroviaire :

— Ici c'est un *no man's land* qui n'est réclamé par personne, puis c'est la zone panaméricaine et son puissant réseau de l'Antarctique. En fait quelqu'un d'assez audacieux pourrait se risquer dans ces zones désertées depuis un siècle... En roulant avec précaution au bout de vingt-quatre heures il pourrait rejoindre le réseau panaméricain.

— Il y a certainement des ruptures dans les rails. Une draisine n'a pas de grosses réserves d'énergie...

— Mais si le rapt de votre fils avait été soigneusement préparé... Je m'excuse, dit le chef de station, mais j'ai appris qu'il y avait déjà eu une tentative de la part d'un agent secret panaméricain. À cette époque je me trouvais à Kamenepolis lorsque votre chef de police a essayé de prendre le pouvoir. Mais il a échoué.

Le Kid fut intrigué par ce jeune homme blond qui osait faire allusion à des événements que chacun connaissait mais dont on ne parlait jamais. Le Kid se rendait compte que les gens n'évoquaient jamais ses échecs comme s'ils le craignaient, comme s'il se comportait en dictateur.

Et ce garçon un peu pâlichon, timide, qui s'appelait Garson lui parlait comme à un être normal, sans crainte mais sans insolence non plus.

— Vous croyez qu'ils auraient tout préparé depuis l'Antarctique ? Il est vrai que pour eux c'est la route la plus courte, la plus sûre...

— Je peux prendre deux employés et me rendre jusqu'à Junction Station. Sur notre réseau. Il n'y a là-bas qu'un contrôle électronique avec fourniture d'eau et de combustible pour les machines à vapeur.

— Nous allons partir tous les deux, Garson. Préparez la plus puissante machine disponible... Un remorqueur par exemple. Nous devons emporter un maximum.

— Tout de suite.

Ils ne partirent que deux heures plus tard. Le jeune chef de station expliquait qu'ils auraient vite une confirmation de son hypothèse.

— Les rails seront dégagés de la glace. Même si au début ils ont pu les camoufler ils n'ont pu poursuivre durant des kilomètres cette opération.

— Si Jdrien a été enlevé par les Panaméricains, ces derniers penseront que j'accuserai les Roux, que je perdrai au moins deux à trois heures avant de songer à eux. C'est exactement ce qui s'est passé. Ils ont eu juste le temps d'atteindre Junction Station. Avec l'un des quatre convois, certainement un de marchandises... les wagons qui transportent le soufre quittent la concession, voyagent très loin, jusqu'en Transeuropéenne. Rien de plus facile que d'en détourner un pour le remplacer par un autre truqué, pouvant recevoir dans une cache bien isolée un adulte et un enfant.

Le remorqueur à vapeur était capable de rouler à très grande vitesse et le Kid donna toute la vapeur sur la voie libérée jusqu'à Junction Station qu'ils atteignirent en moins d'une heure et demie.

En un quart d'heure à peine ils firent un certain nombre de constatations. L'aiguillage donnant accès à la très antique voie du sud avait été huilé, manœuvré récemment. Il y avait des traces de soufre sur la glace.

Les unes très grandes, les autres plus petites.

De l'autre côté des congères, une draisine avait dû stationner des heures car sa chaleur avait fait fondre la glace et, de plus, il y avait des traînées d'huile. Huile de vidange et huile de diesel. Garson la goûta :

— De l'huile de phoque. Les Panaméricains de l'Antarctique en

utilisent couramment.

Le remorqueur roula à vitesse peut-être excessive sur cette voie qui s'enfonçait tout droit au sud à travers une banquise hostile. À tout moment ce pouvait être la catastrophe, la rupture d'un rail, d'une traverse. Ils auraient dû prendre une draine légère mais aucune ne pouvait leur assurer une autonomie de route.

Au bout d'une heure ils trouvèrent une ruine de station sans verrière. Juste des débris de wagons, une douzaine de voies et surtout un dépôt d'huile de phoque. Les fuyards qui enlevaient son fils avaient même abandonné deux futs pleins.

— Ils n'ont peut-être pas une avance aussi considérable que nous le pensions, dit le Kid.

Garson lui dit qu'ils pouvaient encore rouler au moins cinq cents kilomètres avant d'être obligés de faire demi-tour.

— Mais ce sera le point limite.

Le Kid ne répondit pas. Il choisit de rouler moins longtemps mais encore plus vite. Il se demandait s'il avait le droit de mettre en péril la vie de ce garçon dévoué et lui fit part de ses scrupules une heure plus tard, alors qu'ils fonçaient dans la nuit à plus de cent kilomètres à l'heure. Ils ne possédaient qu'un petit radar pour signaler les obstacles éventuels, un vérificateur de continuité des rails auquel ils ne pouvaient se fier. Cette continuité se vérifiait grâce à un train d'ondes injecté d'une part, recueilli de l'autre et la moindre différence donnait l'alerte. Mais cette vieille voie n'était pas prévue pour un matériel aussi sophistiqué et le vérificateur ne cessait de le mettre en garde avec sa sonnerie qui brisait les nerfs. Le radar, lui, surtout dans les lignes droites, était beaucoup plus fiable.

Garson répondit qu'il acceptait le risque d'un déraillement mais qu'il n'y croyait pas. Les rails avaient été soigneusement vérifiés par les kidnappeurs.

— Normalement ils auraient dû les faire sauter derrière eux depuis longtemps. S'ils ne l'ont pas fait plus tôt ils ne le feront pas maintenant. Ils sont pressés de se retrouver dans la zone de l'Antarctique, là où la glace est solidement agrippée au Continent. Neuf personnes sur dix ne peuvent supporter de rouler sur la banquise.

— Ce qui expliquerait les difficultés de Titanpolis, lança le Kid.

— Certainement. Il faudra peut-être encore une génération pour que l'état d'esprit des gens change. La catastrophe glaciaire a brisé à jamais l'esprit d'aventure chez la plupart des hommes.

— Vous croyez qu'après trois siècles ils sont encore traumatisés ?

— Je le pense. Acceptez-vous de vivre comme nous vivons dans des villes protégées du froid avec d'éternels problèmes de chauffage, de nourriture ? Moi je ne m'y suis jamais habitué et c'est pourquoi j'ai consenti à venir à Titanpolis. Je préfère affronter directement la glace, le danger, l'épouvante que de vivre comme un sous-homme avec quinze cents calories et quinze degrés. Dans le temps j'étais en Panaméricaine dans une entreprise de travailleurs intérimaires. D'ailleurs là-bas il n'y a que ça pour les gens sans formation spécialisée.

Ils approchaient d'une ancienne station comme le signalait l'écran radar. Et puis d'un seul coup le Kid inversa la vapeur et la lourde machine patina sur les rails verglacés. Il y avait une rupture à moins de deux cents mètres, juste avant la station. On avait fait sauter plusieurs portées de rails.

CHAPITRE VIII

Depuis la tour de contrôle de la station on pouvait apercevoir la VI^e flotte au lointain à l'aide de fortes jumelles, juste à la limite des deux concessions, mais on affirmait que dans la nuit deux canonnières avaient pénétré en Africana pendant quelques heures.

Lien Rag reconnut les superstructures impressionnantes du Rockefeller et celles moins importantes des contre-torpilleurs. Leouan, elle, se moquait de la flotte panaméricaine. Depuis ce poste élevé elle pouvait voir les Roux en train de gratter la glace.

— Combien touchent-ils ? demanda-t-elle au chef de station.

— De quoi se nourrir, répondit l'autre.

— Mais combien exactement ?

— Quinze cents calories mais ils ont accès aux détritiques que nous rejetons par le sas. De plus il y a tous les déchets de la station phoquière et grâce à eux nous évitons que les rats et les loups ne pullulent. Ainsi que les albatros, mais il y en a quand même. Les Roux ne sont pas malheureux ici. La preuve, ils y restent.

Quelqu'un lui chuchota à l'oreille. Il dut apprendre que Leouan avait un statut de fonctionnaire en Zone Occidentale et il essaya de rattraper sa désinvolture.

— En fait, nous leur donnons bien plus et les déchets des pêcheries sont de bonne qualité.

Lien Rag s'amusait de l'embarras de l'Africain mais la présence de la VI^e flotte commençait de l'inquiéter. On était en train de négocier l'échange des Panaméricains retenus à Saint-Helen Station contre des voyageurs africains emprisonnés dans un convoi sur la banquise. Les transactions s'effectuaient à la frontière à bord d'un aviso africain. Lorsqu'ils redescendirent, Eloise les

invita à venir chez lui mais Leouan préféra rentrer à l'hôtel. Elle seule pouvait aller et venir sans limites. Lien, lui, bénéficiait de la protection d'Eloise qui répondait de lui.

— Regardez ces photographies de la cassure. Impressionnantes, non ?

On y voyait des rails tordus, des congères fantastiques et des crevasses énormes au fond desquelles brillait l'eau glauque de l'océan.

— Nous pensons qu'une masse importante est en train de se déplacer dans la banquise mais nous n'en avons pas encore trouvé trace. Nous ne possédons pas d'appareils appropriés.

— Vous avez une carte de l'inlandsis ?

— Bien entendu.

— Et aussi une carte de l'Afrique ancienne, du Gabon plus spécialement ?

— Ce sera plus difficile. Je n'ai qu'une très vieille carte du continent africain.

— Je vais essayer de m'en contenter. Mais ne vous réjouissez pas trop vite. En général c'est sur le terrain que l'on trouve ces énormes nodules. Lorsque nous creusions le métro est-ouest en Panaméricaine nous avons eu affaire à un pétrolier. Un ancien pétrolier...

Visiblement Eloise ignorait de quoi il s'agissait et Lien dut lui faire un croquis.

— Un bateau chargé de pétrole ?

— Énorme. Nous avons dû l'évacuer vers l'Atlantique et le couler sous la banquise. C'était assez effrayant. Mais dans votre cas je pressens déjà que la masse doit être fantastique, peut-être cent fois plus que mon pétrolier.

— Mais qu'est-ce donc ? fit l'ingénieur, effaré... Comment une telle masse peut-elle se promener dans la glace ?

— Il y a des endroits où la couche atteint un kilomètre. Il s'effectue des pressions considérables qui compriment une partie de cette glace qui se met ensuite à voyager, comme nous disons, dans l'autre glace plus molle. Façon de parler bien sûr. Pour vous la glace a partout la même dureté mais de tels nodules sont très lourds,

compressés. Mais dans votre cas il peut aussi s'agir d'un objet... Enfin d'une matière construite par l'homme autrefois.

— Quelque chose construit par l'homme... À part un pétrolier ou un ancien bateau de guerre, je ne vois pas...

— Moi non plus. Il faudrait étudier l'implantation humaine de jadis pour vraiment savoir mais c'est une étude très longue. Sur le terrain ce serait préférable.

Tandis qu'il examinait les cartes, Eloise lui parlait des banquises, des problèmes que les compagnies éprouvaient pour conserver des réseaux viables.

— Il faut une vigilance constante et c'est un gouffre. L'an dernier en une nuit nous avons perdu trois mille kilomètres de rails et trois convois de marchandises, engloutis à jamais. Quand je pense qu'un fou est en train de constituer une nouvelle compagnie sur l'ancien Pacifique... Vous vous rendez compte ? L'ancien Pacifique avec ses courants chauds imprévisibles, ses volcans sous-marins.

— J'ai entendu parler de cette compagnie..., dit Lien en continuant son examen.

— Moi j'ai des précisions. Ils ont envoyé une ambassadrice pour signer les accords de NY Station. Une femme, vous vous rendez compte ! Une très jolie femme. J'ai la photographie quelque part, je vous la montrerai. Ces gens-là ne doutent de rien. Ils ont capté l'énergie d'un volcan pour produire leur chaleur, leur électricité. Ils consolident leur réseau avec des régulateurs frigorifiques qui épaississent la banquise. Mais il suffit de l'explosion d'un volcan au fond des eaux... En attendant ils sont en passe de devenir les premiers exportateurs de soufre de la planète.

— Il faudrait que j'emporte ces documents, dit Lien, pour les étudier.

— Prenez-les. Je vous procurerai une carte du Gabon.

Il retrouva Leouan dans leur chambre en train de lire le journal local.

— Ça ne va pas, constata-t-il en voyant la gravité de son visage.

— Non. La pensée qu'une tribu de Roux vit au-dessus de nos têtes dans des conditions misérables avec quinze cents calories par jour et en complétant avec des entrailles de phoques, tu crois que

c'est réjouissant ? Moi ça m'obsède.

— Je sais, dit-il en s'asseyant en face d'elle. J'ai vécu sur le toit d'une ville avec la tribu de la femme que j'aimais pour prendre soin du fils qu'elle m'avait donné, et ce fut horrible. Ils ne sont pas faits pour ça. Mais je ne pense pas qu'ils soient faits non plus pour la Zone Occidentale, pour porter des caleçons et des kilts ridicules.

— Tu n'acceptes pas notre évolution ? Il fait trop chaud dans cet hôtel. Je peux ouvrir la fenêtre un instant ?

Il s'enveloppa dans une couverture et elle ouvrit. La station avait elle aussi des problèmes d'énergie et maintenait la température sous cloche à deux ou trois degrés pour empêcher l'eau de geler dans les conduites. Il alluma un cigare et regarda Leouan qui ouvrait sa robe sur ses seins. La fourrure fauve qui s'échappait de son corsage ne le choquait pas, au contraire elle le rendait fou de désir mais il comprenait que ce n'était pas le moment de se montrer tendre. Leouan était bouleversée par la condition des siens.

— Tu crois que la Zone Occidentale est une bonne chose ? Tu aimerais vraiment y finir ta vie ?

— Je ne sais pas. Mais sur les toits des villes c'est encore pire, non ?

— Les tribus nomades qui vivent libres chassent, pêchent, produisent des êtres splendides. Ils sont les seuls dans ce monde glacé. Nous, nous devenons rachitiques, à chaque génération nous perdons quelques centimètres. Sur les dômes et les verrières les Roux perdent leur beauté et leur liberté. Ceux des grands espaces sont heureux.

— Ils meurent à trente ans. Je n'aurais que sept ans à vivre dans ce cas.

Le même soir ils apprirent que dix Panaméricains avaient été échangés contre quinze Africaniens, des femmes et des enfants du fameux train bloqué sur la banquise.

— Lady Diana va apprendre que je suis ici, dit Lien, et son chantage va devenir encore plus dur. Pour me récupérer elle n'hésiterait pas à faire tirer la flotte et les Africaniens sont en position de faiblesse devant cette folle.

— Si tu acceptais de partir pour l'est tout de suite ? Eloise te

protégerait ?

CHAPITRE IX

Lorsque Yeuse trouva la convocation de la Commission d'application des accords de NY Station, elle n'en crut pas ses yeux puis se remplit de méfiance. Avec ces bruits horribles qui couraient sur la liquidation de la commission d'enquête envoyée en Patagonie elle flairait un piège.

L'énorme palais de la Commission, il se déplaçait sur vingt-quatre voies, l'impressionna encore plus que les autres fois, mais le vice-président Ominh, d'origine australasienne, l'accueillit avec beaucoup de chaleur et elle commença de se détendre.

— La Panaméricaine est prête à lever son veto. Vous allez pouvoir signer les accords.

— Mais, Lady Diana...

— Je vous assure que j'ai reçu toute assurance de son secrétariat.

— Mais la raison de ce revirement ?

L'Asiate sourit avec indulgence :

— Vous êtes jeune dans le métier de la diplomatie et vous apprendrez qu'il y a parfois des volte-face...

À voix basse il lui parla du conflit avec l'Africana, de la VI^e flotte qui menaçait le réseau du 15^e parallèle et des ennuis de Lady Diana.

— Mais soyez discrète.

— Quand aura lieu la signature ?

— Hé, attendez... Ce sera plus long que vous ne pensez mais c'est en bonne voie. Il faut constituer une commission qui ira vérifier sur place que les Accords sont bien appliqués et que le rail

est scrupuleusement utilisé pour la circulation des êtres, des biens et de l'énergie. Mais d'ores et déjà je suis à même de vous accréditer auprès de nous pour une période transitoire et de vous fournir un document attestant de votre qualité d'ambassadeur extraordinaire.

— Croyez-vous que ce document me permettrait d'aller dans une banque pour emprunter de l'argent au nom de ma Compagnie ?

— Ne vous inquiétez pas. Dès que l'affaire se saura ils assiègeront votre hôtel pour vous supplier de prendre leur argent.

— J'espère que l'image n'est pas trop forte.

— Il circule des bruits favorables dans le milieu des affaires internationales. On dit que vous exportez de grosses quantités de soufre, de lave, de silice également. C'est très intéressant, vous savez. Jusqu'à présent personne n'avait songé à ranimer ce réseau abandonné depuis des siècles. Il faut dire que la Banquise effraye. Vous n'avez jamais peur dans cette nouvelle ville, Kamenepolis ? Et y a-t-il vraiment autant de baleines qu'on le dit ?

— Des millions, répondit joyeusement Yeuse.

L'Asiate la contempla avec un plaisir évident et même plus. Elle était très belle, très désirable et ne faisait rien pour dissimuler son corps. On disait de cette Yeuse qu'elle avait été strip-teaseuse et même prostituée. Que son patron actuel jouait autrefois les aboyeurs dans une boîte sur rails, un cabaret minable où ils s'étaient rencontrés.

— Dites-moi comment est ce Kid, ce personnage légendaire qui a fondé la Compagnie de la Banquise ?

— Il n'est pas tout seul. Il y a aussi un autre personnage aussi fabuleux.

— Le Mikado, celui qui vit dans un temple hindou sur rails ? C'est pittoresque. Votre Kid, est-il vrai qu'il est tout petit ?

Yeuse dut faire un effort pour conserver son sang-froid et ne pas répondre de façon cinglante à l'Asiate qui n'était pas très grand lui non plus et bedonnait un peu trop sous sa tunique brodée.

— C'est exact mais c'est un génie pour l'organisation et la création. Vous savez qu'il a inventé une nouvelle monnaie, la Calorie, et que c'est une trouvaille géniale puisque ce mot est compréhensible dans toutes les langues et représente quelque

chose ? On sait qu'avec moins de quinze cents calories dans ce climat rigoureux on dépérit rapidement. On sait que trois mille calories c'est déjà une bonne paye, que dix mille c'est beaucoup et que cinquante mille vous dirigent vers la fortune.

L'Asiate qui avait d'abord souri fronçait les sourcils. C'était en effet une idée géniale.

— Quelle est la parité ?

— Cinq cents pour un dollar. Tenez, je viens d'en recevoir. Voici un billet de mille qui représente un volcan et une baleine, nos deux principales richesses. Vous pouvez le garder.

— Une nouvelle monnaie, murmura Ominh, voilà de quoi intéresser toutes les banques. Mais elles n'accepteront pas la parité au début. Vous devrez compter sur mille pour un dollar.

— Rapidement nous descendrons jusqu'à cinq cents, dit Yeuse avec force. Nous sommes bien décidés à réussir dans notre entreprise et le Kid est une véritable pile d'énergie.

— J'envie votre fougue. Nous appartenons tous à des compagnies où il ne se passe plus jamais grand-chose. Mais c'est égal, je vous abandonne votre banquise sur le Pacifique.

CHAPITRE X

On avait répandu le sel à l'endroit présumé de la sépulture de Jdrou et maintenant on faisait les incantations. Jdrui, épuisé, ne voulait pas dormir et il avait tenu à semer le sel sur la glace. Le sel faisait fondre la glace mais les incantations étaient justement là pour qu'il agisse encore plus fortement.

De temps en temps, avec la main, Ram-Ou ôtait la glace fondue et peu à peu la fosse se creusait. On avait déjà ôté deux pans de glace mais il restait du sel et on avait tout le temps. Jdrui ne se souvenait pas exactement mais pensait que d'ici trois pans encore on apercevrait le corps à travers la glace qui était assez transparente à cet endroit, et non opacifiée par des déchets impurs.

On sema à nouveau le sel et les incantations reprirent encore plus fortement. Le jour se levait et des convois passaient nombreux. Des visages fantomatiques regardaient à travers la buée et le givre ces Roux assis en rond autour d'un creux dans la glace, et les Hommes du Chaud ne se doutaient pas de l'importance de la cérémonie.

Pour la première fois, Jdrui sentait en bordure de ses paupières des larmes qui ne devaient rien à la douleur physique ou au vent. Il avait envie de pleurer comme les femmes en face de lui qui ne se gênaient pas et Ram-Ou aussi semblait retenir son émotion.

On sema encore du sel et on attendit, tout en psalmodiant, que l'on puisse enlever la couche pâteuse. On la disposait soigneusement en petits tas réguliers tout autour de la sépulture de Jdrou.

— La voilà, dit Jdrui.

Tout simplement la glace perdait de sa pureté, de sa

transparence. On n'apercevait même pas une ombre mais juste une différence de nuance : c'était bien là et le cœur du manchot commençait à battre plus fort. Il était plein de regret, Jdrui, à cause du passé, à cause de cette fille morte, à cause de Jdrien, à cause de l'Homme du Chaud qui était un être sans haine contre les Roux. Il regrettait que sa tribu ne soit plus que ce petit groupe réduit, ces êtres affamés et épuisés, plus près de la mort que de la vie. Il aurait aimé que Jdrou soit vivante au sein d'une tribu florissante. Il aurait aimé qu'ils vivent libres dans une immensité où les Hommes du Chaud n'auraient jamais eu l'idée de les rejoindre.

— Oui, la voilà.

Un peu de sel, des incantations et l'ombre floue prenait des contours plus définis. Bientôt on verrait son visage épilé. L'ethnie du Sel épilait toujours le visage de ses morts et on disait que c'était à cause du Dieu des Hommes du Chaud, pour qu'il ne les traite pas d'animaux.

— Jdrou, sanglota une des femmes qui l'avait connue, et c'était bien elle.

Jdrui eut un choc en découvrant son visage nu. Il ne l'avait pas vue quand on lui avait ôté les poils. Il avait fallu faire patienter les chasseurs qui ne voulaient pas s'attarder.

— Jdrou, mère du petit Dieu, nous te saluons, disait Ram-Ou en se prosternant sur la glace et tous les autres en firent autant.

Puis on répandit un peu de sel et doucement, délicatement on commença par dégager le visage, puis les cheveux raidis. Ce fut long, bouleversant pour tous. Ils pleuraient mais poursuivaient leur tâche et ce soir-là on raconta dans un wagon-bar d'un grand express qu'on avait aperçu des Roux en train de pleurer et de prier auprès du cadavre d'une femelle, mais personne ne voulut croire ces voyageurs lorsqu'ils racontèrent l'histoire une fois parvenus à destination. Tout le monde savait que ces animaux-là n'éprouvaient jamais d'émotions similaires à celles des hommes.

— Voilà, dit Ram-Ou une fois qu'elle fut dégagée de sa tombe, cette fois elle est bien revenue parmi nous et c'est la première fois que nous reprenons un mort à la glace.

— C'est vrai, chuchota Jdrui en regardant autour de lui la nuit qui allait les envelopper, cela ne s'est jamais fait et ne se fera jamais

plus, mais la mère d'un petit Dieu ne pouvait pas être laissée là.

— Nous allons la ramener chez nous, dit Ram-Ou.

Il étendit une peau de loup sur la glace et on y déposa le cadavre avec mille précautions.

— Il faudra vingt peaux de loups avant d'arriver à notre but. Elles vont s'user tandis que nous nous remplacerons pour tirer la jeune mère du petit Dieu.

— Je voudrais venir avec vous, dit Jdrui. Mais vous irez devant car je marcherai à mon pas. Mais dites-moi simplement quel est cet endroit et j'y parviendrai, même s'il me faut passer le reste de ma vie pour vous y rejoindre.

— Je vais te dire, dit Ram-Ou. Ensuite tu n'auras qu'à suivre la piste des baleines.

CHAPITRE XI

— Une tribu de Keols arrive du sud et ils disent qu'ils ont aperçu l'image de l'Enfant-Dieu au moment où passait une voiture sur rails, affirmait Kam.

— Quand sont-ils arrivés au Dépotoir ?

— Deux jours... Il leur en a fallu dix pour parvenir ici après que l'Enfant eut pénétré dans leur tête.

Le Kid resta silencieux. Ces indications recoupaient ses propres recherches. Jdrien avait été enlevé par des inconnus, probablement des Panaméricains qui avaient emprunté une voie abandonnée depuis un siècle pour rejoindre le Réseau Antarctique, mais le Kid malgré certaines traces n'avait jamais été tout à fait certain du fait.

L'attitude des Roux fortifiait cette hypothèse. Ils se rassemblaient de plus en plus nombreux aux abords de Kamenepolis et Ram réclamait l'enfant avec de plus en plus d'insistance.

— C'est une tribu de Keols ?

Les Keols se distinguaient des autres Roux par une coutume étrange, les femmes s'épilaient une bande large de cinq centimètres en haut des cuisses et une de même largeur autour de la taille ce qui donnait l'impression qu'elles portaient une culotte ou un short. De plus les Keols chantaient des mélodies à quatre notes alors que la majorité des Roux n'en connaissait deux, le *ré* et le *mi*.

— Ram, il faut arrêter l'arrivée des Roux sinon je ne pourrai pas retenir les gens du Chaud. Ils viendront ici d'abord par groupes pour vous frapper puis ce sera encore plus terrible et ils finiront par vous tirer dessus.

— Rends-nous l'enfant.

— Tu sais bien qu'il n'est pas en mon pouvoir. Puisque les Keols ont communiqué avec lui plus loin dans le sud.

— Tu l'as vendu à ces gens pour construire tes machines, dit Ram.

Le Kid fut plus surpris de la formulation de cette accusation que de son contenu exact. Ram parvenait à exprimer des idées autres que celles concernant la nourriture et le travail. Il avait deviné que le Kid avait des difficultés matérielles et supposait que la vente de l'Enfant pouvait rapporter gros.

— On me l'a pris, Ram, on me l'a pris, je ne l'ai pas vendu.

— Nous ne te croyons plus. L'Enfant était ici et tu l'as emmené là-bas près de la montagne de feu. Et maintenant tu viens nous dire que tu ne l'as plus ? Nous ne te croyons plus et les Roux continueront d'arriver de partout. Un jour nous serons aussi nombreux que vous.

Le Kid perçut une menace diffuse :

— Et alors ?

— Nous serons aussi nombreux, répondit Ram. Il doit se produire un grand événement d'ici quelques mois.

— Quel genre d'événement ?

— Je ne peux rien dire.

Le Kid retourna chez lui dans son Train Blanc. Miele son épouse ne desserrait plus les dents, lui en voulait terriblement de la disparition de Jdrien mais elle continuait sa vie mondaine comme auparavant, sortait beaucoup.

Dans cet afflux de mauvaises nouvelles il y avait quelques lueurs. Yeuse annonçait que la Commission des Accords de NY envisageait d'admettre la Compagnie de la Banquise comme membre stagiaire. Déjà elle avait reçu une lettre d'accréditation et de ce fait un consortium de banques lui proposait un prêt de plusieurs millions de dollars garantis sur les exportations de soufre et d'huile de baleine. De plus la Compagnie de la Banquise devrait remettre en gage cent millions de Calories, la nouvelle monnaie.

— Ils prennent leurs précautions, dit le Kid à ses conseillers. C'est un bon signe. Dès que l'affaire sera conclue et même avant, vous verrez que la Calorie va se rapprocher de la valeur paritaire que

nous avions fixée.

Dans son temple hindou, le Mikado venait vérifier la bonne marche de l'entreprise tous les mois. Pour lui la Compagnie n'était pas autre chose qu'une opération commerciale et il se méfiait des idées orgueilleuses du Kid qui, lui, voulait en faire un empire. Le Mikado était toujours dans la salle centrale de son faux temple sur tant de rails à la fois qu'il ne pouvait qu'emprunter les réseaux principaux. Ainsi le Mikado n'avait jamais vu Titan et d'ailleurs n'avait pas du tout envie d'aller aussi loin sur la banquise. Le Mikado étant également un métis de Roux et d'Homme ou de Femme du Chaud, restait très mystérieux sur ses origines. On le disait fabuleusement riche en or et pierres précieuses mais il ne gaspillait jamais son argent.

Il était très satisfait des nouvelles récentes et pour la première fois accepta de recevoir ses royalties en monnaie nouvelle au cours de six cents. Il n'y perdait pas puisque le cours le plus récent était en dessous, cinq cent quatre-vingts exactement.

— Je pense que, dès que nous frôlerons la parité, je pourrai obtenir un prêt important pour la Centrale. Nous pourrions trouver des entreprises en Africa. Elles pourraient se regrouper pour exécuter la commande. Ils sont très attirés par la technique et fournissent de l'excellent travail.

Le Kid expédia l'ingénieur Olgarev en Panaméricaine à bord d'un petit train spécial pour faire plus vite. Le Sibérien désirait créer une usine de fabrication de verre, de silicium et de composants électroniques.

— Vous signerez l'acceptation des prêts que vous transformerez sur-le-champ en matériel. Yeuse notre ambassadrice vous simplifiera le travail.

— Et si les Panaméricains me livraient aux Sibériens ? s'effraya l'ingénieur.

— Vous avez un passeport de notre compagnie.

— Vous êtes sûr qu'il me protégera ?

— Absolument sûr, répondit le Kid avec une assurance qu'il était loin de ressentir.

Mais les Roux continuaient d'affluer au Dépotoir et le chef de la

police spéciale chargé de les surveiller ne cachait pas ses craintes.

— Les Harponneurs rôdent de plus en plus souvent autour du Dépotoir et vous connaissez leur brutalité. Il y a des frictions de plus en plus nombreuses.

Il convoqua les chefs de la Guilde et ils vinrent à cinq. Leur porte-parole, leur chef, était un grand diable à la longue chevelure nouée comme une queue de cheval. Le Kid avait vu de ces animaux en Sibérienne du temps où il y était prisonnier avec la troupe du cabaret *Miki*. Les Sibériens utilisaient des chevaux mangeurs de chair pour attaquer les Transeuropéens et ceci en contradiction avec les accords de NY Station.

— Nous savons d'où vient le mal, dit brutalement cet homme qui se nommait Yal. Les déchets fournissent trop de calories encore avec la graisse, la viande, les moelles. Il faut supprimer la livraison. Le surplus des Roux finira par s'en aller. Nous ne voulons pas détruire ces... ces êtres-là mais ils sont trop nombreux et peuvent devenir dangereux. Les nouveaux venus du sud sont de grande taille, robustes et plus agressifs que les autres, nous ne pouvons tolérer que l'ordre public soit menacé.

Une nouvelle fois, la situation devenait délicate à cause des baleiniers. Installés depuis longtemps dans la région, ils s'affirmaient comme les plus légitimes propriétaires de l'endroit et ne toléraient pas qu'on s'attaque à leurs privilèges. La nouvelle compagnie exportait toute leur huile et la nouvelle monnaie reposait sur ces ventes et celle du soufre. Il fallait donc éviter une rupture brutale.

— Je vous comprends, dit le Kid, mais il s'agit d'un rassemblement provisoire à caractère religieux.

— Ils prétendent que votre fils est leur Dieu... Vous n'allez pas quand même les encourager dans cette voie, s'écria le colosse avec indignation.

— Mon fils a été enlevé. J'ai cru qu'ils étaient les coupables mais ils sont innocents. Ils peuvent m'aider à le retrouver.

Les gens de la Guilde le regardaient avec des yeux ronds comme s'il divaguait.

— Comment voulez-vous qu'ils le retrouvent si l'enfant est en

Panaméricaine ? Vous leur prêtez bien des pouvoirs, ou alors vous croyez en leur magie ?

Il y eut des rires étouffés. Le Kid regarda Yal dans les yeux :

— Vous voulez la guerre ? Vous avez besoin de ma compagnie pour que l'huile de baleine soit expédiée aux quatre coins de la terre et vous le savez. Il suffit d'un incident pour que les stocks s'accumulent dans vos citernes.

Déjà il regrettait son coup de colère mais les Harponneurs paraissaient stupéfiés. Ils n'avaient jamais vu le patron de la Compagnie aussi menaçant.

— Hé, dit Yal au bout de quelques secondes, il n'est pas question de guerre... Mais les Roux vont poser un problème sous peu. Nous ne voulons plus leur livrer que la moitié des ossements.

— Que ferez-vous du reste ?

— Nous le traiterons nous-mêmes.

Le Kid ricana :

— Nous y voilà. Non contents d'empocher des bénéfices énormes vous avez encore l'audace de glisser un œil envieux sur les petits profits que réalisent les Roux en retraitant les déchets. Vous ne gagnez pas assez d'argent ? Que vous faut-il encore ? La production va encore augmenter alors que votre population de chasseurs évolue à peine. Vous allez encore plus vous remplir les poches quand nous détournerons d'autres troupes plus à l'est. Mais je vous mets en garde. Si vous me poussez à bout je crée une autre station baleinière du côté de Titan. Une station encore plus moderne que la vôtre. Nous avons ménagé là-bas des passages pour les troupes. Nous avons même des compteurs électroniques. Certains jours il passe plus de quatre mille baleines mais la moyenne est de mille environ. C'est-à-dire plus de trois cents mille. Vous n'en êtes qu'à cent mille avec l'espoir de deux cents mille bientôt. Mais nous progressons vers l'est, nous consolidons le vieux réseau dans cette direction, là où passent les plus énormes troupes que l'on puisse imaginer. Nous pouvons fabriquer de gigantesques nasses pour prélever un animal sur cent. On a vu un troupeau de plus d'un million de bêtes défiler en quarante-huit heures sur une largeur de quatre cents kilomètres.

Le chiffre les laissait pantois, frémissants d'envie. Leurs regards devenaient farouches et ils imaginaient cette masse de mastodontes des mers allant et venant entre le sud et le nord. Encore fallait-il aller là-bas sur cette banquise dangereuse. Seuls les travaux dirigés par le Kid le permettraient.

— Voilà ce que je peux faire si vous devenez trop prépondérants dans cette compagnie. Je ne nie pas votre droit de priorité sur le terrain, sur un certain terrain, mais vous n'êtes pas plus favorisés dans mon esprit que le reste de la population. Si nous arrivons à un accord je vous céderai des droits de chasse dans ces fabuleuses régions. Parce que vous savez bien que par ici vous ne pourrez jamais dépasser un certain chiffre et que ce sont les baleines les moins robustes, celles qui empruntent le chemin le plus court, qui passent à proximité de vos harpons.

— Nous sommes d'accord pour signer immédiatement ces accords nouveaux, dit Yal qui ne manquait pas de présence d'esprit.

— Rien n'est fait. Il faut que vous soyez un facteur de calme dans la population, que vous soyez un rempart entre les Roux et elle.

Visiblement ça ne les enchantait pas et l'un d'eux répondit que de toute manière les déchets ne pourraient pas nourrir plus de quinze mille Roux.

— Et nous approchons de ce chiffre. Ils n'arrêtent pas de brûler nuit et jour dans leurs chaudières et comme elles sont d'un très mauvais rendement ils gaspillent l'huile de combustion. Avec du matériel plus neuf ils en économiseraient la moitié.

— C'est tout de même mille à deux mille dollars qui s'envolent en fumée chaque jour, dit Yal. C'est-à-dire près de cinq cents mille en un an.

— Parlez en Calories, répliqua sèchement le Kid.

Yal grimaça :

— Nous, on préfère le dollar.

— Vous avez tort. Vous devriez surveiller les cours d'un peu plus près. Nous approchons de la parité et peut-être que l'an prochain nous serons en dessous. La Panaméricaine a de telles difficultés que notre monnaie apparaîtra comme la plus stable de la planète.

— Oui, répliqua Yal, vous avez peut-être raison mais grâce à qui cette consolidation sinon à l'huile de baleine ?

— En partie. Il y a le soufre, la silice et bientôt d'autres produits.

Seul, le Kid réfléchit à la situation nouvelle que posait la grogne des Harponneurs. Il devait leur donner un premier avertissement. Il y avait un moyen certain, la grève des cheminots. Les baleiniers accoutumés à remplir des wagons-citernes au fur et à mesure de leur production seraient pris au dépourvu. Il était temps d'introduire le machiavélisme dans son jeu politique.

CHAPITRE XII

Eloise se présenta très tôt à leur hôtel et les informa immédiatement de la nouvelle.

— Les Panaméricains exigent que vous leur soyez remis. Les gens libérés ont parlé de votre présence ici. Il est à craindre que de nouvelles complications ne surgissent entre nos deux Compagnies.

— Que vont décider vos dirigeants ?

— La situation est très grave. Nous craignons la VI^e flotte et ses missiles. Ils peuvent détruire Saint-Helen Station, les installations phoquières. Cette production d'huile, de fourrure et de chair est très importante pour nous.

— Et si je m'engage à trouver une solution pour votre cassure de la Banquise ?

Eloise s'assit sur le divan de la chambre. Il paraissait soudain plus âgé et son visage était plus gris que noir. Leouan prenait un bain à côté et chantonnait à mi-voix.

— Vous êtes le plus célèbre glaciologue du monde actuellement, mais les intérêts de notre compagnie sont d'abord politiques et nous dépendons si étroitement de la Panaméricaine que je crains que le Conseil d'Administration repousse votre proposition.

— Qu'a-t-on répondu à l'ultimatum de Lady Diana ?

— Que vous ne figuriez pas sur la liste des Panaméricains internés. C'est exact. Par chance la Milice a rédigé un deuxième bordereau et dès que j'ai appris qui vous étiez je l'ai fait mettre de côté.

— Que répond Lady Diana au sujet de Kapul, votre délégué à NY Station qu'elle a fait certainement abattre ?

Eloise sortit une boîte en bois, certainement un objet d'autrefois

très rare et commença de rouler une cigarette avec une feuille de tabac dans laquelle il répartit une poudre assez noire.

— Nous n'avons pas voulu lui demander des comptes.

— Vous la redoutez à ce point ? Kapul était un type fantastique, d'une honnêteté scrupuleuse, un personnage qui n'avait peur de rien. On l'a attiré dans un piège et malgré tout il faisait encore confiance à la Panaméricaine au point de reprendre contact avec les autorités de Magellan Station. Je n'admets pas que vous le passiez aux profits et pertes.

— Je sais, dit Eloise. Voulez-vous que je vous roule un brin ? C'est une drogue douce qui apaise...

Lien refusa. Il était mécontent d'avoir vanté les mérites de Kapul, craignait que Leouan n'ait entendu. Il avait été jaloux de cet Africanien au point de ne pas faire grand-chose à Magellan Station pour le retenir. Lorsqu'ils étaient tous les trois dans les solitudes montagneuses et glacées de Patagonie, Leouan avait décidé qu'elle serait à l'un et à l'autre pour éviter les conflits sexuels, et il ne l'avait jamais admis. Il se trouvait très hypocrite en ce moment.

— Nous pourrions vous évacuer discrètement vers l'inlandsis mais les Panaméricains ont des espions partout. Vous le savez bien. Nous risquons gros, très gros.

— En somme vous souhaitez que je me rende de moi-même, que j'aille à la mort ?

— Nous... La Milice et le chef de station qui est quand même l'autorité supérieure dans cette zone pensent que des garanties pourraient vous être accordées...

— J'ai compris, dit Lien.

Leouan sortait de la petite salle de bains enveloppée dans un drap de bain qui cachait sa particularité de Femme Rousse. Dans les yeux d'Eloise brilla une admiration non déguisée.

— Désolée, dit-elle, mais j'ai besoin de mes vêtements.

— Je vais partir, dit l'Africanien en se levant.

— Inutile, vous ne me gênez pas. J'ai tout entendu. Vous allez renvoyer Lien Rag chez cette folle mégalomane ? Et puis, croyez-vous que cela règlera le conflit ? Elle a fait disparaître les membres d'une commission d'enquête sur ses agissements en Patagonie où

les Accords n'étaient plus appliqués. Lady Diana est une dévoreuse d'énergie. Vous serez lentement absorbés, détruits, si vous n'y mettez pas le holà.

— Je ne suis pas le maître, dit Eloise.

— Aidez-nous à filer d'ici, dit la jeune femme.

Le Noir sursauta :

— Mais je suis fonctionnaire ferroviaire à haute responsabilité et je ne peux commettre une action...

— D'accord, dit-elle, mais alors donnez-nous des conseils. Nous voulons rejoindre la côte. C'est possible ?

— Il faudrait un train ou un loco-car et ils seront surveillés.

— Un bateau de pêche... Un phoquier, dit Leouan.

— Un phoquier ?

Il ne cachait pas son dégoût :

— Ce sont des engins puants difficiles à manier avec les vents contraires. Le moindre exige au moins trois personnes expérimentées... Oui, évidemment, sa présence passerait inaperçue puisqu'ils transportent les fourrures entre Saint-Helen Station et la Glace Ferme. Mais si je suis découvert je le paierai lourdement. Il y a dans notre Conseil d'administration des gens très favorables à Lady Diana qui doit les acheter. Ce sont eux qui aliènent notre indépendance en passant des marchés énormes avec la Panaméricaine. Nous fournissons déjà beaucoup de pétrole et les gens pauvres doivent se contenter d'huile de poisson pour se chauffer. Il y a chez nous aussi des violations des Accords dans lesquelles Lady Diana porte de lourdes responsabilités.

— Vous allez connaître des temps très rudes, le froid, la disette, si vous ne mobilisez pas l'opinion. Dans votre sphère il vous faut déjà résister sinon vous êtes tous perdus. Toute l'huile de phoque sera un jour détournée vers une centrale thermique panaméricaine pour la fourniture d'électricité. Puis elle vous achètera vos morts pour les convertir en combustible. Et votre Conseil d'Administration sera trop heureux de les vendre, faisant ainsi disparaître les preuves de sa corruption.

Eloise le regarda avec effroi, en oubliant de tirer sur sa cigarette. Il la ralluma machinalement en secouant sa tête aux cheveux crépus

déjà bien gris.

— C'est apocalyptique.

— C'est la situation en Patagonie et la contagion se répandra... Lady Diana et les Panaméricains méprisent votre couleur de peau. Leur racisme n'a jamais disparu même après des siècles de conditions nouvelles de vie. Ils vous méprisent et vos souffrances, vos morts ne les troublent guère. Ils ont sacrifié les Patagoniens à cause de leur peau brune, leurs cheveux noirs et huileux, ce n'est pas moi qui le dis mais la presse de cette Compagnie. Ils se moquent du reste de l'Humanité. Ils veulent réaliser leur effrayant projet, redescendre jusqu'au sol ancien de la planète parce qu'ils sont avides de richesses. Ils auront certainement des déceptions mais ils continueront. Eloise, vous devez faire quelque chose. Leouan et moi sommes des témoins importants, nous avons vu des choses, nous savons ce qui se passe dans ces fours crématoires où l'on injecte de la poudre d'homme, de femme et d'enfant mêlée à un peu d'huile pour fabriquer du courant électrique. Nous savons tout cela, nous avons rédigé des rapports. Il y a des photographies de stations absolument vides, désertes, des estimations de chiffres. Voulez-vous les voir ?

— Non, c'est inutile, je vous crois sur parole, se hâta de dire Eloise.

Mais n'était-ce pas la volonté de ne rien savoir de ces horreurs qui le poussait à refuser ?

— Un voilier des rails, Eloise, dit Leouan. Un petit voilier. Ça doit exister, non ? Avec des provisions, de l'huile pour se chauffer et rejoindre la Glace Ferme.

— Je n'ai pas le droit...

— Je suis certain que la Milice... Oui, la Milice, le chef de station fermeront les yeux. J'irai là-bas examiner votre cassure, Eloise, nous nous y retrouverons. Incognito je vous donnerai des conseils.

Le Noir se leva. Ses mains tremblaient alors qu'il refermait sa pelisse en peau de bébé phoque. Il était visiblement troublé.

— Je vais essayer de faire quelque chose...

— Nous avons confiance, dit Leouan avec un sourire charmeur.

— Lady Diana...

— Bon sang, rugit Lien Rag, ne pensez pas à cette bonne femme comme si elle régissait toutes les Compagnies ferroviaires.

Eloise hocha la tête, se dirigea vers la porte puis parut se raviser :

— Je vous ai apporté ce journal avec la photographie de cette femme ambassadrice de la Compagnie de la Banquise. Elle est très belle... Regardez... Elle s'appelle Yeuse...

CHAPITRE XIII

C'était un journal africainien datant de plusieurs semaines mais Lien Rag reconnut tout de suite le visage de son ancienne amie.

— Attendez, Eloise. Vous avez d'autres informations sur cette ambassadrice ? Il se trouve que je la connais. Elle vient dites-vous de cette nouvelle compagnie...

— La Compagnie de la Banquise. Des gens ont créé un consortium pour racheter les concessions multiples qui se partageaient la Banquise du Pacifique... Entre nous il fallait être culotté pour le faire. Depuis des dizaines d'années, plus d'un siècle, on a renoncé à utiliser cette banquise trop dangereuse. Il y avait des crevasses, des zones où les courants chauds, les volcans, les pressions énormes interrompaient la banquise pour laisser place à l'océan... Malgré la température extérieure... J'ai lu de vieux bouquins sur cette époque héroïque... Il y a même des Instructions ferroviaires sur les réseaux construits entre 2100 et 2160 mais ce fut un fiasco. Et maintenant deux types, deux associés veulent recréer une sorte d'empire. Ils exportent de l'huile de baleine, du soufre de volcan, de la silice... Ils ont créé une monnaie, la Calorie, ils envoient des ambassadeurs, des délégations commerciales surtout. Il y en a une chez nous à Niger Station. Ils négocient l'achat de matériel électrique pour la construction de centrales...

— Ces deux associés, qui sont-ils, vous avez des renseignements ?

Leouan s'approcha de Lien, posa sa main sur son bras, consciente de son trouble :

— Que se passe-t-il, Lien ?

Il ne lui accorda qu'un regard indifférent, supplia Eloise surpris

lui aussi par le changement subit de l'ingénieur glaciologue :

— Mais je ne sais que ce qu'on raconte quelquefois... Je m'intéresse à cette nouvelle compagnie parce qu'elle s'installe carrément sur la banquise la plus fantastique de notre planète, la plus dangereuse. C'est vraiment une aventure sans précédent. Je pensais même me rendre là-bas pour étudier la façon dont ils avaient résolu certains problèmes... Sur l'ancien Atlantique nous n'avons installé que de petites stations... Jamais de villes importantes ni à plus forte raison d'industries. Nous sommes même surpris que la Panaméricaine ose envoyer un bâtiment comme le cuirassé Rockefeller qui pèse des dizaines de milliers de tonnes...

— Vous parliez de deux associés ? insistait Lien, fébrile.

— Un certain Mikado, personnage fabuleux, invisible pour le commun des mortels. Il n'y a pas vingt personnes qui ont vu son visage. Il possédait une compagnie florissante puis s'est associé avec un certain Kid... Un inconnu qui possédait, lui, une toute petite compagnie ferroviaire dans la fédération Australasienne. On ne connaît pas grand-chose de lui sauf deux détails qui me paraissent inventés.

Lien attendait et Eloise échangea un regard étonné avec la jeune femme.

— On dit qu'il serait nain... et qu'il aurait travaillé dans un cirque en Sibérienne. C'est tout ce que je sais.

— Un nain de Sibérienne, répéta Lien. Vous êtes sûr, absolument sûr ? Et Yeuse serait son ambassadrice... Mais évidemment, imbécile que je suis ! Ces deux-là se sont bien moqués de moi. Ils étaient complices... Yeuse l'a rejoint à l'autre bout du monde et mon fils est avec eux.

— Ton fils, le petit Jdrien ! s'exclama Leouan.

— Vous avez un enfant ? demanda poliment l'Africanien.

— Elle m'aurait donc menti... Dix millions de dollars pour la sortir de ce train-bagne sibérien où elle croupissait. Dix millions et elle m'aurait menti.

— Lien Rag, je vous en prie, dit Eloise... Pour l'instant il s'agit de votre sécurité... Écoutez, on entend gronder les gros bâtiments de Lady Diana. Ils ébranlent la banquise à rouler sans arrêt devant

Saint-Helen. Nous devons faire quelque chose.

— Oui, dit Lien qui parut sortir d'un cauchemar... Oui... Je comprends.

— Je vais à la milice, à la station, essayer de voir dans quelles conditions nous pourrions vous procurer un moyen de quitter Saint-Helen.

— Non, dit Lien. Je vais me rendre à l'amiral qui commande la VI^e flotte. Il faut que je rentre en Panaméricaine, que je voie cette femme, Yeuse.

— C'est de la folie, dit Eloise en se dégageant et en allant vers la porte de la chambre-cabine. Je vous en prie, reprenez-vous. Ne commettez pas d'imprudences avant que je ne sois revenu. Promettez-le-moi.

— Je l'empêcherai, dit Leouan avec fermeté.

Elle alla refermer la porte et revint vers Lien :

— Je ne comprends pas tout mais tu penses que cette Yeuse sait où est l'enfant ? Il n'est cependant pas avec elle... Pour moi il se trouve là-bas dans cette Compagnie de la Banquise, avec ce Kid. Je me souviens très bien de ce que tu m'as raconté souvent... Le Kid, ce serait ce Gnome qui jouait dans le cabaret le rôle d'aboyeur mais qui faisait des sketches avec Yeuse ?

— Oui... C'est cela, dit Lien qui reprenait son sang-froid. Je pense que tu pourrais avoir raison... La troupe du cabaret *Miki* emprisonnée en Sibérie a pu s'évader... Le Gnome était un être étrange, il doit l'être toujours... Yeuse fut arrêtée pour le meurtre d'un officier sibérien qui allait découvrir que Jdrien était métissé de Roux. C'est du moins ce qu'elle m'a raconté et je n'ai aucune raison de douter de son récit. Pendant ce temps-là le Gnome se chargeait de l'enfant avec une certaine... Le nom ne me revient pas pour l'instant mais je finirai par le retrouver... La troupe a disparu dans l'immensité sibérienne durant près d'une année. Or c'est un gnome qui dirige la nouvelle Compagnie de la Banquise et Yeuse comme par hasard devient sa principale collaboratrice. Le poste d'ambassadrice à NY Station ne pouvait être confié qu'à une véritable amie, quelqu'un de sûr. Donc le Kid est le Gnome qui avec sa troupe dirige cette société ferroviaire récente.

— Mais l'enfant serait avec lui ?

— L'enfant a plus de trois ans. Trois ans que je ne l'ai pas revu. Je crois que le Gnome s'est attaché à lui et doit le considérer comme son propre fils. C'est-à-dire qu'il ne consentira jamais à me le rendre... Oui, c'est inutile que j'aie me livrer à Lady Diana... Échappons-nous d'ici et dans un mois nous pourrions atteindre cette ville... Comment l'appelle-t-on déjà ?

— Kamenepolis.

— Le Gnome, le Kid. Bien entendu c'est plus agréable de s'entendre appeler le Kid que le Gnome...

Il se jeta sur le divan et ferma les yeux :

— Je voudrais ressusciter son visage dans ma mémoire... J'ai appartenu à la troupe moi aussi, je jouais l'homme Roux... Quel succès !... Une fourrure postiche et un sexe si gros que les femmes ouvraient des yeux énormes...

— Tu as vraiment fait ça ? murmura Leouan.

Il rouvrit les yeux, la vit devant lui avec une expression de dégoût et eut un sourire d'excuse :

— Désolé pour les tiens, mais je l'ai fait... Je me cachais... On me recherchait justement pour m'être intéressé de trop près aux Roux... Je n'avais trouvé que cette ruse. Je sais, c'était odieux, d'autant plus que je misais sur le scandale d'une anatomie virile surprenante... Je ne faisais qu'entrer dans la paranoïa des gens du Chaud qui, lorsqu'ils lèvent la tête vers le toit de leur ville, grimacent de dégoût mais entretiennent leurs fantasmes.

Il se leva, poussa la jeune femme vers la fenêtre. Sur la coupole de la station, des Roux raclaient la glace. Des mâles et des femelles. Il était impossible d'éviter le spectacle de leurs entrejambes velus.

— Tu dois comprendre, murmura-t-il, que nous sommes tous conditionnés depuis notre tendre enfance, les hommes, les femmes, par ce genre d'images qui se trouvent en permanence au-dessus de nos têtes. Il est de bon ton dans les stations de marcher sans jamais lever la tête mais tout le monde le fait en cachette pour voir la verge, la vulve, pour les voir s'accoupler...

Leouan refusait de regarder là-haut, serrait les dents.

— Votre vie sexuelle si naturelle, si simple, alimentait la nôtre,

la dépravait en quelque sorte. Les Roux n'y sont pour rien. Les détraqués, c'est certainement nous qui vivons confinés dans nos bulles de verre ou sous nos verrières archaïques. Je sais ce que tu penses, que mon goût pour Jdrou, pour toi, vient de ma perversion plus forte chez moi que chez les autres. Peut-être, mais je peux te jurer que je n'ai pas que désiré Jdrou, je l'ai aimée. Je n'ai pas fait que te désirer, toi, je t'aime. Quand tu étais avec Kapul je devenais malade... Jaloux...

Elle se tourna vers lui, le regarda longuement puis plaça ses mains longues et fines de chaque côté de son visage. Elle avait la peau couleur de bronze dans les parties libres de fourrure. Une couleur qui était splendide. Elle approcha sa bouche de la sienne et l'embrassa avec passion, aspirant sa langue, la mordillant.

— Nous allons filer, qu'Eloise soit d'accord ou non. Tiens, tu vas prendre le fric que j'ai sur moi, tu vas tâcher de trouver un véhicule, n'importe lequel, à voile si possible pour ne pas se faire remarquer.

— Il faut que j'aille là-bas dans la station phoquière, dit-elle.

— Tu as peur ?

— Non, mais tant d'argent c'est risqué. Ne me donne que la moitié. Nous réglerons le reste plus tard. Je vais trouver, tu verras.

Elle dénoua son linge de bain en lui tournant le dos et il fut fasciné par ses reins, sa croupe à la fourrure luisante.

Étreindre un corps aussi proche de l'animal procurait des extases qui dépassaient la simple jouissance physique. Quand il pénétrait dans Leouan il redevenait lui-même un être primitif, un enfant de la Terre. Il ne savait comment exprimer son sentiment mais il n'avait jamais rien connu de tel avec une femme du Chaud.

— Je te ferai un enfant, dit-il soudain. Je veux que Jdrien ait une sœur.

— Ou un frère, dit-elle gaiement.

— Ce sera une sœur...

— C'est de la folie d'y songer. Jdrien ne s'en est pas trop mal tiré. Moi non plus mais j'ai eu des années très dures et nous fabriquerions un autre petit métis ? Tu ne crois pas que c'est de la folie ?

Il était en train de s'habiller lorsque Eloise revint.

— Vous êtes seul ?

— Leouan est allée se promener. Puisqu'elle est libre de ses mouvements. Vous avez du nouveau ?

— Nous attendons des ordres de Niger Station mais il est à craindre que le Conseil d'administration n'oppose pas de refus à Lady Diana. Ce mois, la permanence est assumée par un partisan du rapprochement avec la Panaméricaine.

— Ils vont me livrer à la VI^e flotte.

— Vous pouvez quelque chose pour moi ?

— Écoutez... J'ai essayé d'en parler au chef de la Milice, au chef de Station mais ils n'ont pas voulu comprendre mes allusions. Seul je n'ai pas assez d'audace pour vous aider. Tous mes déplacements, toutes mes démarches me seraient reprochés et je serais destitué.

— Je comprends, dit Lien.

— Tout ce que je peux faire, c'est que les choses traînent en longueur.

— C'est-à-dire ?

— Vingt-quatre heures ?

— Ça ira. Voulez-vous me vendre votre manteau de bébé phoque ? Je serais heureux d'en rapporter un en Panaméricaine.

— Mais..., commença Eloise. C'est un vieux manteau... Vous pourriez en trouver un dans le magasin sur le même quai... Ici ils ne sont pas d'un prix très élevé. Il y a une petite fabrique qui les sort pour dix fois moins cher que sur la Glace Ferme.

Puis soudain il se tut et hocha la tête. Sans un mot il ôta son manteau et le tendit à Lien qui l'enfila sur-le-champ.

— Il vous va très bien, dit Eloise sans émotion apparente. Vous avez la même taille que moi. Il suffirait de vous noircir le visage pour me ressembler. Il faudrait aussi cacher vos cheveux ou alors les teindre en gris et les boucler.

— Une toque en fourrure fera l'affaire, dit Lien. Vous allez prendre mon manteau en loup.

— C'est une excellente affaire. Ici ils sont rares. On trouve plutôt de l'ours blanc... Ils sont nombreux sur la banquise surtout à proximité des trous à phoques qu'ils attaquent pour se nourrir. Ce

sont des bêtes impressionnantes.

— Cela ne vous dérange pas d'attendre le retour de ma compagne ?

— Pas du tout. J'ai tout mon temps.

Lorsqu'elle rentra elle parut réticente mais Lien lui demanda carrément si elle avait trouvé un véhicule.

— Un cotre des rails... Un engin qui sert surtout pour la chasse aux ours. On dit qu'il est très rapide et qu'il remonte au vent. Je l'ai loué... Mais la caution peut être récupérée à Port-Angolan Station. Il y a des vivres, de quoi se chauffer et un cotre se manœuvre assez aisément, dit-on. Mais nous n'avons aucune expérience toi et moi. Il faudra sortir du sas-écluse au moteur, un diesel à l'huile de phoque qui fournit aussi le chauffage.

— Vous devriez partir, dit Eloise. Moi je vais me rouler une cigarette et attendre un moment ici. Mais tâchez de noircir votre visage, mon vieux.

CHAPITRE XIV

Un soir qu'il travaillait dans son petit bureau du Train Blanc, Miele frappa à sa porte et entra. Il croyait la découvrir en robe du soir mais elle portait un peignoir d'intérieur et, visiblement, ne s'apprêtait pas à sortir. Il en fut presque agacé, comme si elle ne respectait pas un certain ordre établi.

— Je croyais que tu aimais la danse. On dit que ces Ballets Africaniens sont superbes... J'ai vu des photos... Ce sont des artistes extraordinaires.

— Je ne sors pas, dit-elle. Tu sais pourquoi ?

— Non, mais je vais le savoir très vite.

— On t'accuse d'avoir vendu l'enfant. On dit que tu as eu un prêt à la Panaméricaine parce que tu as accepté de rendre cet enfant qui n'était pas de toi. Tu sais, les gens en savent plus que tu ne peux l'imaginer. Il y a des revues qui se vendent sous le manteau, des pamphlets... Tu vis en ignorant tout cela mais cela existe.

— Je le sais.

Il ouvrit le dernier tiroir et en sortit un paquet de magazines et de tracts. Elle ouvrit la bouche et secoua la tête avec indignation.

— Je suis au courant de tout mais je ne suis pas un dictateur. Il est juste que les gens médisent. Ils sont entièrement libres de le faire. Mais je n'ai pas vendu Jdrien.

— Comme par hasard les choses s'arrangent. On va signer les Accords de NY, on va recevoir de l'argent des banques internationales...

— Oui, je sais. Il n'y a pas de coïncidence. Lady Diana a fait enlever Jdrien, j'en ai la preuve. En échange elle me fait mille grâces et c'est habile. Elle pense m'anesthésier avec le fric, les accords,

ensuite elle espère me faire passer pour un sale personnage prêt à vendre un gosse pour sauver son bilan financier. Enfin elle aurait payé dix millions de dollars pour avoir l'enfant et s'en tire à bon compte. L'opération a coûté cent fois moins. Ne désirais-tu pas que Jdrien retrouve son père ?

— Lien Rag est mort.

— Disparu, simplement disparu et je ne crois pas à sa mort. Je suis certain que l'enfant est très heureux là-bas en Panaméricaine où la grosse Lady va lui donner une indigestion de son père. Elle doit avoir des films, des photographies. Jdrien sera heureux.

Elle le guettait mais la voix de son mari ne se brisa pas au bon moment comme dans les pièces de théâtre un peu sentimentales dont elle raffolait, et avec elle toutes les dames comme il faut de la ville. Il y avait une salle spécialisée qui ne désemplassait pas chaque soir.

— Tu n'as aucun chagrin ?

Il la regarda froidement :

— Dois-je sangloter, étreindre un mouchoir, me rouler sur le plancher pour le prouver ? Je suis bouleversé, amer, furieux. Si j'avais les moyens j'irais à la conquête de la Panaméricaine pour reprendre Jdrien. Je rêve de former des commandos de sabotage que j'enverrais là-bas pour détruire l'œuvre orgueilleuse de cette femme. Il suffirait de coups de laser pour faire effondrer son métro, ses tunnels. Je ne le ferai pas. Il faut que je construise cette compagnie.

— Tu deviens de plus en plus fou, dit-elle.

— Pour une femme aussi peu douée que toi c'est vrai, je deviens fou, mais je construis quelque chose... Je bâtis un empire. Et pas pour moi, pas pour mes descendants. Même pas pour Jdrien. Pour les gens du Chaud et pour ceux du Froid.

— Tu rêves, les Roux font parler d'eux et tout le monde les rejette. Ils ne seront jamais admis.

— Ici à Kamenepolis certainement. Cette ville est une erreur mais elle va bientôt changer.

— Que veux-tu dire ?

— Y vivre deviendra un tel problème que beaucoup finiront par

rejoindre Titanpolis.

— C'est ça ta folie. Tu veux imposer une ville. Celle d'ici t'a échappé. Elle s'est développée contre ton gré et tu ne lui pardonnes pas. Pourtant c'est la plus belle ville au monde, la plus exaltante, mais toi tu as un bandeau sur les yeux et tu ne la vois pas...

Il prit un dossier, l'ouvrit :

— Dix morts en moyenne par jour, cent vingt délits graves allant du vol à la prostitution. Il y a dix mille personnes qui vendent leur corps pour vivre, depuis des enfants de neuf ans jusqu'à des vieillardes. Il y a mille salles de spectacles mais sur ce chiffre énorme à peine vingt d'acceptables. Il peut y avoir une cassure dans la banquise du jour au lendemain mais personne ne veut payer pour l'empêcher. Il suffirait d'un dollar par habitant et par an. Je vais augmenter les impôts, on va créer d'autres centres de chasse à la baleine, ouvrir des usines là-bas à Titanpolis. Dans deux ans Kamenepolis sera une ville-fantôme.

— Tu... Je crois que tu es à l'image de ta difformité... Un monstre.

Soudain elle porta la main à sa bouche, réalisa ce qu'elle venait de dire pour la première fois depuis qu'ils vivaient ensemble. Elle l'avait peut-être pensé mais n'avait jamais osé le lui lancer ainsi au visage.

— C'est tout ? demanda-t-il sans émotion.

— Pardonne-moi... Je te jure que je ne pensais pas... L'histoire de Jdrien me préoccupe tant...

— Tu n'as jamais arrêté de sortir le soir, même lorsqu'il a disparu. Ce soir, la seule chose qui t'en empêche ce sont des ragots. Mais je ne supporterai pas que tu restes ici ce soir. Tu vas aller à ces ballets africaniens, te montrer. Sinon je te fais chasser de cette ville, de cette concession.

Elle paraissait statufiée. Il descendit de son siège trop haut perché, alla à la porte et l'ouvrit :

— Exécution.

Il referma derrière elle sans claquer le battant, se dirigea vers son fauteuil puis bifurqua vers le hublot. Depuis le Train Blanc toujours immobilisé sur un viaduc il découvrait une partie de la ville

mais beaucoup moins que depuis ses nouveaux bureaux officiels.

Oui, c'était une belle ville en apparence. Une ville brillamment éclairée, très bien chauffée puisqu'on pouvait s'y promener en robe du soir sans attraper froid. Titan fournissait des milliards de calories d'eau chaude pour cela et pourtant les habitants de cette ville méprisaient Titan. Il y avait des gens très riches, qui allaient souper après le spectacle dans des restaurants fameux. Il se créait chaque jour des serres nouvelles pour y élever des animaux délicats, y faire pousser des produits rares. On fabriquait un excellent caviar par exemple et leur vin synthétique n'était pas désagréable. Mais on en achetait en Transeuropéenne.

Avec des dollars.

Ces précieux dollars qu'il avait tant de peine à faire rentrer dans ses caisses. Un jour il pourrait payer en Calories, mais pas avant des années certainement. Il n'était qu'un vilain petit monstre. C'était vrai. Il ne s'était jamais habitué à le découvrir chaque matin dans le miroir devant lequel il se rasait.

Un monstre.

Et il n'avait pas encore réussi à créer quelque chose de merveilleux, de cristallin. Cette ville qu'on trouvait vivante, fastueuse, entretenait un cloaque. Deux, trois cent mille habitants, on ne savait pas, mais à peine quarante mille qui vivaient convenablement. Les autres crevaient de faim, de froid aussi. Il y avait des quartiers qui avaient poussé de façon anarchique. On détournait l'eau chaude pour alimenter les radiateurs bricolés mais c'était inefficace. Il y avait un milieu de truands, un autre de faux intellectuels, un autre de sectaires, un autre pour les Néo-Catholiques et un autre pour les Néo-Chrétiens réformés. Il y avait des dizaines de milieux qui se détestaient, s'épiaient. On volait, on tuait, on vivait dans des conditions affreuses. Il y avait des effondrements de banquise. Deux, trois wagons soudain engloutis rappelaient la fragilité du lieu mais curieusement c'était toujours dans les quartiers les plus pauvres puisque les riches étaient sur la partie épaisse de la Banquise. Elle pouvait craquer tout autour, ces gens-là seraient sur une île.

— Un monstre, répéta-t-il. Pas moi, cette ville.

CHAPITRE XV

Il n'y avait heureusement pas grand monde sur les quais de la station phoquière lorsque Lien Rag fit avancer le cotre des rails en direction du sas-écluse. Ce dernier se trouvait à l'est et il n'était pas sévèrement contrôlé. Ils suivirent un gros phoquier à trois mâts qui allait livrer des peaux et de l'huile sur la Glace Ferme.

— Il faudra bien mettre à la voile, murmura Lien. Avec le moteur nous ne ferions que la moitié du parcours et encore.

Dans le poste de pilotage il régnait une douce chaleur et la perspective de sortir pour hisser les voiles ne l'enthousiasmait pas. Il faisait une drôle de tête sous son maquillage noir et Leouan ne pouvait s'empêcher de rire. Ils étaient facilement sortis de l'hôtel puis de la station pour suivre le tunnel translucide conduisant à la station phoquière. On l'avait pris pour Eloise et on ne s'apercevrait pas de leur fuite avant des heures. Eloise avait promis d'orienter les recherches dans une fausse direction.

— Tu dois programmer ton schéma directeur de route. Il y a des voies réservées aux voiliers du rail. Les plus rapides sont prioritaires évidemment. Si tu es talonné tu dois trouver au plus vite une voie de garage.

— Je me demande si je saurais arrêter un tel engin, dit Lien.

Leur chance fut une voie entièrement libre sur des kilomètres et leurs nombreuses fausses manœuvres ne tirèrent pas à conséquence, même lorsque le cotre des rails, trop voilé, pencha terriblement sur ses bogies de droite et qu'il donna l'impression qu'il allait basculer.

Il réduisit la grand-voile, ne hissa qu'un seul foc. L'engin avança à dix nœuds à l'heure ce qui leur parut déjà énorme mais il était

« lège » et aurait pu avec un équipage plus expérimenté atteindre les quinze nœuds.

— Nous avons environ deux mille kilomètres à parcourir. Une centaine d'heures. Tu crois que la nuit...

— Nous veillerons à tour de rôle, annonça-t-il.

— Ça s'appelle prendre un quart ?

— Exactement.

Vers le soir, le vent forcit et il dut sortir sur le pont pour diminuer encore la surface de la grand-voile et changer le foc pour un plus petit. Il trouva du thé chaud à son retour avec de l'alcool de sucre et des galettes. Le radar, une heure plus tard, signala un obstacle à l'avant et il s'affola. C'était un très gros phoquier, pansu, qui naviguait toutes voiles dehors sur ses trois mâts mais devait être lourdement chargé.

— Normalement il doit te laisser passer, dit Leouan.

Mais l'équipage ne faisait pas mine de changer de voie. Pourtant ils avaient eu plusieurs voies de garage à leur disposition. Un signal de haute fréquence codé suffisait à déplacer l'aiguille.

— D'accord, dit Lien, c'est moi qui vais passer par la prochaine voie qui sera assez longue pour me le permettre.

— Ce sera imprudent, non ?

— Nous avons juste besoin d'un kilomètre.

Dès qu'ils furent sur la voie de garage il sortit sur le pont et déploya la grand-voile, mit un autre foc. Ils remontèrent le gros phoquier sur son tribord et aperçurent des gabiers, emmitouflés dans des fourrures énormes, qui leur faisaient des signes désespérés. Mais Lien tint bon.

— C'est du bluff ! Mais ils seront bien obligés de ralentir pour nous céder le pas.

L'aiguillage de sortie approchait et la voie de garage ne faisait pas le kilomètre deux cents annoncé par les Instructions Ferroviaires. Lien ressortit pour déployer un autre foc en toute hâte et ils gagnèrent une centaine de mètres sur l'énorme phoquier dont les haubans gainés de glace et les voiles énormes sifflaient dans le vent puissant.

— Ils vont mettre en panne, oui, jura Lien en retournant dans le

poste de pilotage. Ils pensent que nous n'aurons pas la priorité sur le système de commande.

Entre un convoi roulant sur la voie principale et un autre désirant sortir d'une voie de garage l'électronique choisissait toujours le premier, sauf s'il avait au moins deux cents mètres de retard sur le second et roulait moins vite. Il y avait aussi une question de taille et de poids. Le cotre des Rails pouvait passer l'aiguillage en une seconde, le phoquier en mettrait cinq.

Ce fut juste, mais ils passèrent. Dans les vapeurs glacées de la nuit, ils virent les feux du phoquier si près qu'ils crurent que jamais l'aiguillage ne leur serait favorable. Pourtant il y eut le couinement de voie libre ainsi que le feu vert sur le tableau de bord. Derrière eux les gabiers du phoquier couraient comme des fous pour libérer les écoutes et faire faseyer les voiles pour ralentir l'erre. Ils durent aussi lancer leurs moteurs car les roues multiples arrachèrent des gerbes d'étincelles. Mais bientôt ils le perdirent de vue et foncèrent dans la nuit à près de quinze nœuds.

— Vaudra mieux éviter de lambiner, dit Lien. Il va essayer de nous retrouver et de nous talonner. Il peut nous expédier en dehors de la voie sans même en souffrir.

Il assura le premier quart mais dut remonter sur le pont pour réduire la voilure et prendre une voie de garage. Un voilier des rails plus léger exigeait le passage. Comment avait-il fait, celui-là, pour doubler le phoquier récalcitrant ? Il trouva la voie de garage mais dut utiliser le moteur pour freiner puis pour repartir, ce qui réveilla Leouan.

— Va dormir, tu es mort de fatigue.

Il hésitait.

— Tu crois que...

— Serais-je incapable de gouverner ce cotre ?

Il alla s'allonger dans la petite cabine mais ne put s'endormir à cause des craquements insolites, des sifflements, des frottements. Les roues semblaient tourner très vite et parfois il y avait des secousses significatives. Le cotre des rails penchait à la gîte. Trop de toile. Leouan aurait dû monter sur le pont réduire.

Mais il s'endormit et au réveil constata avec effroi qu'il faisait

jour et que Leouan avait largement entamé son propre quart.

Elle était radieuse, frémissante et le cotre naviguait vent arrière, ses voiles déployées comme des ailes.

— C'est un oiseau et nous frôlons les vingt-deux nœuds, presque quarante kilomètres. Nous avons déjà rattrapé quatre voiliers très lourds qui se sont déroutés sans difficulté. Je crois que dans le tas il y avait un « navire » garde-côtes. Nous avons effectué quatre cent cinquante kilomètres, presque le quart.

— Va te coucher.

— Pas encore, c'est trop exaltant. Tu nous fais quelque chose de chaud ?

Il prépara une soupe prise dans la réserve réfrigérée par l'air ambiant, de la viande tendre, peut-être de bébé phoque. Elle ne paraissait pas trop huileuse. Il apporta le plateau à la jeune femme qui dévora.

— On devrait le garder, aller en Compagnie de la Banquise avec lui.

— En dehors de la banquise, je crois qu'ils sont interdits sur les réseaux importants. Il faudrait se renseigner.

— Lorsque je reviendrai chez moi je ferai des pieds et des mains pour convaincre le Conseil révolutionnaire que c'est notre avenir.

Dans la journée le vent se calma un peu et il trouva une autre voile à ajouter, une sorte de demi-ballon assez léger que l'on utilisait au vent arrière. Les loueurs avaient eu le soin de fournir un manuel très explicite sur l'utilisation des voiles. Le gros foc ballon s'enfla d'un coup et la vitesse remonta aussitôt.

— Je crois que le vent tourne, dit Leouan lorsqu'elle termina son quart en fin d'après-midi. Il vient de côté. Il faut dire que le réseau amorce une très grande courbe, insensible pour l'œil mais en trente ou quarante kilomètres nous nous retrouvons cap au nord-est. Il faut retirer le foc ballon et resserrer la voilure.

Sur le pont le froid était inhumain, peut-être moins soixante ; grâce à sa combinaison et la fourrure d'Eloise il n'en souffrait pas, mais les manœuvres étaient plus lentes. Soudain il y eut un claquement sec et la grand voile changea de bord à toute vitesse. Il n'eut que le temps de se coucher sur le pont qui s'inclinait

dangereusement à la verticale. Il roula sur lui-même, essaya de se raccrocher au bastingage mais il ne put y parvenir et fut brutalement éjecté entre les voies. Il se mit dans la position du fœtus et tourbillonna sans trop de mal mais cogna quand même avec son épaule contre une balise qui dépassait de trente centimètres, et soudain eut une impression de brûlure. Il sut tout de suite que l'air glacé pénétrait par une déchirure de la combinaison et certainement de la fourrure. Il ne pensa plus qu'à ça, posa sa main sur son épaule. Le froid diminua mais quelque chose coula dans sa combinaison, du sang. Le bourdonnement de l'air l'avertit à temps et il s'écarta d'un gros phoquier qui courait toutes voiles dessus dans un grondement continu. Il y en avait d'autres et il traversa les voies pour rejoindre des rails de garage.

Il savait qu'il n'avait qu'une chance sur cent d'en réchapper. Le temps de réagir et le cotre avait dû effectuer plusieurs kilomètres. Leouan l'immobiliserait sur une voie de garage mais dans combien de temps ? De toute façon elle ne possédait pas assez de technique ni de connaissance ferroviaire pour faire demi-tour et venir le chercher. Et lui-même ne pourrait jamais effectuer une si longue distance en marchant, peut-être sept, dix kilomètres.

C'est pourtant ce qu'il entreprit en pressant fortement sa main gainée de tissu isotherme sur la déchirure, mais le froid parvenait à pénétrer et le faisait souffrir. Le muscle allait geler, l'articulation aussi. Il y aurait des dommages irréparables. Pourtant il continuait d'avancer. Il atteignit le bout de cette voie de garage, décida d'aller jusqu'à l'autre sans s'arrêter.

CHAPITRE XVI

— Nous voulons fonder une grande station de pêche, lui avait dit l'aveugle une fois dans son bureau et le Kid n'avait pas répondu.

L'homme disait s'appeler Julius Ker et était accompagné de sa femme. Mais le Kid savait qu'il était le patron d'une équipe de huit autres personnes arrivées à Kamenepolis depuis huit jours. Il avait sollicité une entrevue et le Kid avait demandé une enquête discrète sur ces nouveaux venus qui prétendaient fonder une grosse entreprise de pêche dans le nord-est, au bout d'un réseau qu'ils disaient avoir découvert. Le même que le professeur Bouliev de l'Université locale recherchait avec ardeur sur d'anciens documents du siècle dernier.

— Nous voulons créer une station ultra-moderne. Nous avons des références.

Le Kid restait réticent. Ces gens-là n'étaient pas des pêcheurs. D'après la police, ils transportaient avec eux des caisses de matériel, tout un double wagon qui stationnait sur une voie de garage. Un matériel assez sophistiqué qui n'avait rien à voir avec la capture des poissons. Un rapport de police parlait aussi de caisses de livres scientifiques et Julius Ker avait plutôt l'air d'un savant que d'un pêcheur.

— Nous étions en Panaméricaine, mais nos options politiques nous rendaient suspects. Le libéralisme de cette nouvelle compagnie nous conviendrait mieux. Nous demandons une concession de mille kilomètres carrés à hauteur de l'équateur, et du méridien de longitude ouest de 160° à l'emplacement de l'ancien îlot de Jarvis. Ici. Mille kilomètres, c'est environ la cent millième partie de votre concession. Une goutte d'eau. Mais nous voulons en avoir

l'exclusivité et l'utilisation sans condition. Nos méthodes de pêche sont telles que nous voulons en garder le secret. Nous vous garantissons cinq mille tonnes de poisson l'an pour commencer.

— Mais, dit le Kid ironique, c'est une enclave que vous me demandez, une sorte de principauté ?

— Une concession pour quatre ans. Nous sommes prêts à verser au Trésor de la Banquise une somme correspondante. Nous proposons cent mille dollars. Si vous estimez que c'est insuffisant, nous pouvons réétudier l'affaire.

Le Kid aurait bien aimé lui demander comment il avait perdu la vue mais pensa que l'homme éluderait la question. Sa femme était encore d'une très grande beauté malgré, et peut-être à cause de ses cheveux gris, de la finesse de ses traits et de son regard grave et intelligent. Elle fixait le Kid avec insistance comme pour fouiller dans sa pensée.

— Vous avez réellement retrouvé le réseau du 160^e méridien ?

— Il se compose de tronçons importants avec des ruptures faciles à réparer. Le raccordement s'effectue cent kilomètres à l'est de cette ville. C'est là que se situe la plus grande cassure longue de quatre-vingts kilomètres. Mais vous possédez des machines poseuses de rails qui peuvent rétablir la continuité d'une voie en une semaine, m'a-t-on dit. Je sais que cela coûte cher et outre les cent mille dollars pour la concession j'ajoute cent mille pour les travaux.

— Pour cinq mille tonnes de poisson qui vous rapporteront entre un million et deux millions de dollars c'est un bon investissement. Mais vous aurez ici la concurrence des chasseurs de baleines.

— Nous ne pêcherons que du poisson de qualité supérieure et non du tout-venant. Nous ferons une livraison tous les deux jours avec un convoi automatique qui fera la navette.

— Quatre mille kilomètres, dit le Kid. Sur la banquise, sur une voie de fiabilité médiocre... Vous prenez des risques considérables.

— Nous comptons doubler le tonnage en deux ans.

— Vous venez de Panaméricaine ? Où étiez-vous installés ?

— Plus au nord... Toujours sur la banquise du Pacifique mais

beaucoup plus au nord.

— Et vous êtes partis pour des raisons politiques ?

— Je vous l'ai dit. Nous formons une communauté libre, autogérée et le Conseil d'Administration de cette compagnie ne le tolérerait pas.

C'était un bon argument mais le Kid n'y croyait pas. Ces gens-là avaient quelque chose à cacher. Il ignorait encore quoi mais finirait par le savoir. Cependant ils apportaient une révélation extraordinaire sur le réseau du 160^e parallèle que le professeur Bouliev ne parvenait pas à retrouver sur ses anciennes cartes. Le Kid pensait que toute une région de la banquise allait pouvoir être exploitée, que l'on pourrait créer des postes d'observation et de comptage pour les troupes de baleines vers le sud.

— Cette concession sur la banquise comporte des flous, dit-il à ses visiteurs. Nous avons racheté de petites sociétés qui se partageaient le territoire mais il existe des concessionnaires inconnus qui peuvent se manifester un jour prochain. En Australasienne, en Sibérienne et même en Panaméricaine.

— En principe, cette dernière a des prétentions jusqu'au 20^o parallèle. Toujours sur le 160^e méridien.

— Je n'ai aucune confiance dans cette déclaration. Un jour la Panaméricaine peut envoyer ses garde-côtes, ses avisos plus loin. Leurs machines peuvent construire trente kilomètres de voies par jour sur la banquise pour des unités légères.

— Pour l'instant c'est la Compagnie de la Banquise qui détient ces concessions ? Bon, alors je traite avec vous, dit Julius Ker. Ma, veux-tu démontrer que nous ne sommes pas des plaisantins.

Ma Ker prit alors le sac qu'elle avait posé à ses pieds, un gros sac et s'approcha du bureau. Elle le posa sur le coin, l'ouvrit et en tira des liasses de dollars :

— Cent mille pour la concession sur quatre ans. Cent mille pour la réfection de la voie jusqu'à notre concession de mille kilomètres carrés.

Les liasses s'empilaient.

— D'autre part nous allons déposer cinq cent mille dollars convertibles en monnaie locale dans la Banque de la Compagnie.

Nous vous faisons confiance.

Sept cent mille dollars. En liquide. En fait une goutte d'eau mais le Kid prévoyait déjà la publicité qui serait faite à ces versements. De quoi renforcer la Calorie. Point par point on se rapprochait de la parité décidée au départ. Et c'était ce genre d'opérations qui le permettait. Bientôt il y aurait les prêts des banques intercompagnies.

— Je fais étudier l'affaire par mes conseillers, dit-il cependant prudent.

— Combien de temps devons-nous attendre votre décision ?

— Huit jours.

— Nous attendons du matériel. Des loco-cars confortables, des groupes électrogènes. Pourrons-nous acheter de l'huile de baleine un bon prix ?

— Je peux intervenir auprès de la Guilde des Harponneurs pour qu'elle vous fasse de bonnes conditions. Mais vous avez pu réaliser votre station de pêche en Panaméricaine pour disposer d'un tel capital ?

— Oui. Nous l'avons revendue un bon prix. Elle fournissait un wagon de cent vingt tonnes par semaine. Vous voyez que nous ne sommes pas des plaisantins.

— Vous n'avez pas l'air de pêcheurs, rétorqua le Kid.

— De pêcheurs ordinaires, non. En fait nous sommes des techniciens, des spécialistes. Nous avons une technique révolutionnaire dont nous garderons le secret le plus longtemps possible. Je tiens à mettre les choses au point. Une fois dans notre concession, nous n'accepterons pas que des curieux viennent mettre le nez dans nos affaires.

— Dans ce cas je crains que ce ne soit pas possible, dit le Kid en repoussant les liasses.

— Sauf vos garde-côtes, bien entendu.

Le Kid sourit :

— Facile à dire, puisque tout le monde sait que nous n'avons pas de garde-côtes, juste un embryon de police dans cette ville, quelques gardes ailleurs.

— Vous pourrez venir vous-même contrôler nos installations.

— Je n’y manquerai pas, dit le Kid, et je viendrai même avec une équipe scientifique. Notre université, bien que jeune et peu connue, compte désormais des hommes et des femmes de valeur. Eux aussi ont fui des Compagnies trop dictatoriales pour venir vivre chez nous.

Julius Ker resta impassible mais le Kid aurait juré que cette précision ne lui faisait pas plaisir. Ces gens-là fourniraient leurs cinq mille tonnes de poisson l’an mais ils s’occuperaient en même temps d’autre chose et le Kid n’avait aucune idée de ce que ce serait. Pouvait-il cependant refuser sept cent mille dollars ? Il suffisait d’une vingtaine d’affaires similaires pour que la cote de la Calorie atteigne un niveau intéressant et fasse son entrée sur le marché mondial. Un jour ils pourraient payer leurs achats avec ces devises-là et deviendraient une grande compagnie.

— Je voudrais que vous rencontriez le professeur Bouliev qui recherche depuis des mois le fameux réseau du 160^e méridien. Vous ferez ainsi la preuve de votre bonne volonté et cela me permettra de convaincre mon associé qui est partie prenante dans l’affaire.

En fait le Mikado ne verrait que les sept cent mille dollars déposés en banque et les royalties que procurerait la station de pêche. Cinq mille tonnes de poisson, c’était cent mille dollars pour la caisse de la Compagnie. Si ce genre de concessions se multipliaient on pourrait consolider d’autres réseaux. Mais le Kid pensait surtout aux nodules sous-marins. Un milliard de dollars pour les ramasser, avait dit l’ingénieur Olgarev qui se trouvait en Panaméricaine en train d’acheter sa fabrique de silicium.

— Dans huit jours alors, dit l’aveugle en se levant. Je vous remercie de nous avoir reçus et écoutés. Vous ne le regretterez pas.

Dès qu’ils furent sortis le Kid téléphona au Chef de Station de Kamenepolis pour lui demander des précisions sur les wagons arrivés en gare de marchandises.

— Un double wagon bourré de caisses contenant des instruments inconnus mais fragiles. Un autre vient d’arriver ce matin. En provenance d’Africana mais il est d’origine panaméricaine.

— Vous avez relevé leurs compteurs kilométriques ?

— Oui. Un chiffre assez fabuleux. Trente-huit mille kilomètres,

ce qui prouverait qu'ils ont roulé à hauteur de l'équateur en grande partie.

— Vous exercez une surveillance discrète et vous me tenez au courant régulièrement, je compte sur vous.

Il se rendit ensuite au Dépotoir où la situation se dégradait de jour en jour. Les Roux devenaient bizarres et l'accusaient d'avoir vendu l'Enfant-Dieu. Comme d'ailleurs les habitants de la ville. Ram le responsable des tribus refusait désormais de le rencontrer et à nouveau la Guilde des Harponneurs parlait de ralentir la fourniture des ossements de baleines pour tarir l'afflux des Roux. On parlait de quatorze mille. Le chiffre fatidique de quinze mille poserait des problèmes d'alimentation. On ne pourrait plus tirer trois mille calories par jour et par personne des ossements de baleines, et le Kid pensait qu'il faudrait acheter de la viande de baleine pour nourrir les Hommes du Froid aux dépens de l'exportation.

La ville fermentait, le Dépotoir devenait un foyer d'agitation inquiétant et lui devait retourner auprès de Titan pour surveiller les derniers travaux de la gigantesque centrale. Sa mission économique en Africaania avait grand espoir de trouver le matériel adéquat et d'obtenir des conditions de paiement intéressantes. Des prêts et la moitié de la somme réglable en Calories.

Depuis sa draisine anonyme il regarda la multitude rousse parmi le cimetière géant de baleines. On avait multiplié le nombre de chaudières pour accroître la production.

CHAPITRE XVII

Il avait atteint cette autre voie de garage mais au prix d'un tel effort qu'il ne pouvait plus marcher. Il avait creusé non sans mal une sorte de siège dans une congère et il était là, à essayer de ne pas céder au sommeil. Il gardait sa main droite sur son épaule gauche pour colmater la déchirure de sa combinaison isotherme. La fourrure de phoque avait elle-même été endommagée au même endroit par la chute et par la balise. Râpée, déchirée. Et sa main à force de coller cet endroit devenait solidaire et il ne pouvait même plus la retirer. Mais ça n'empêchait pas le froid d'attaquer la déchirure à coups de fines aiguilles qui transperçaient les muscles de son épaule jusqu'à l'articulation. S'il s'en sortait, il aurait de graves séquelles.

Le cotre des rails devait se trouver plus au nord-est, sur une autre voie de garage. Leouan s'était-elle rendu compte tout de suite de sa chute ? Seule pour manœuvrer le voilier des rails elle avait dû perdre du temps. Il estimait qu'elle avait réussi à stationner à dix kilomètres au minimum et c'était une distance énorme qu'il ne pourrait jamais parcourir.

Les Hommes du Chaud, pensait-il, les Hommes du Chaud sont devenus des épaves, des êtres mous, sans forces, à quelques exceptions près. Jadis, aux premiers temps de la nouvelle ère glaciaire, ils devaient parcourir des distances énormes pour chasser, retrouver un abri, un embryon de civilisation. Mais depuis que les Compagnies fournissaient un minimum de chaleur et de nourriture l'homme devenait un avorton. Dix kilomètres, même par moins cinquante ou soixante, avec une combinaison isotherme c'était faisable. Quatre ans plus tôt avec le lieutenant Skoll, un métis de Roux lui aussi, il avait erré des jours dans le Grand Nord entre la

Transeuropéenne et la Sibérienne. Il était encore actif à cette époque, il se déplaçait avec une équipe pour sonder la glace, faire des études. Lady Diana l'avait transformé en une taupe qui dans son bureau sous la glace supervisait les travaux, ne bougeait pratiquement plus, bouffait et buvait trop.

Des convois passaient sur le réseau. Un toutes les cinq minutes. Là-bas c'étaient les trains à traction diesel, électrique ou à vapeur. Mais il y avait des voiliers des rails. Moins fréquents. De gros phoquiers, de gros tankers remplis d'huile de phoque.

Il essaya de penser à son fils Jdrien pour lutter contre le sommeil. Il se leva et fit quelques pas. Ailleurs il ne ressentait pas trop le froid mais son épaule était insensible et le sang avait dû geler. Il essaya de décoller sa main droite mais n'y parvint pas.

Un grand voilier de trois mâts passa lentement. Il devait être lourdement chargé. Il y avait des lumières à ses hublots mais personne sur le pont. Il hurla mais le vent emporta ses cris ailleurs.

Il tournait en rond, revenait s'asseoir. L'eau de condensation coulait le long de ses jambes et emplissait le fond de ses bottes spéciales. Quelque part le système de dégivrage ne fonctionnait pas. L'eau aurait dû s'évacuer sous forme de vapeur à hauteur de ses genoux. Mais le système avait souvent des carences lorsqu'on marchait trop.

Un petit voilier des rails qui filait, plein sud-ouest, le surprit mais il ne put agiter son bras libre. C'était un cotre comme le leur, plus fin peut-être, plus rapide. On lui avait raconté que de riches Africaniens quittaient la Glace Ferme de l'inlandsis pour partir ainsi à l'aventure avec des amis ou leur famille. Ils se risquaient très loin sur la banquise, allaient chasser l'ours ou les loups et naviguaient des jours et des nuits avant de rentrer reprendre leurs activités professionnelles. Il avait l'impression que la vie en Africana n'était pas aussi difficile qu'en Transeuropéenne ou Panaméricaine. Les injustices sociales existaient bien sûr mais les habitants paraissaient plus libres de leurs faits et gestes. En Panaméricaine seuls les riches possédaient une certaine autonomie. En Transeuropéenne la Sécurité Militaire et les Castes de Cheminots réglementaient à peu près tout. Même avec de l'argent il fallait obtenir des autorisations pour tout. D'après Yeuse, en Sibérienne, la vie était aussi difficile.

Yeuse. Yeuse ambassadrice du Gnome. De la Compagnie de la Banquise. Le Gnome qui lui avait volé son fils Jdrien. Il ne voulait pas mourir du froid sur cette banquise pourtant fréquentée. Il voulait aller à l'autre bout du monde pour retrouver son enfant.

Il marcha un peu, retourna s'asseoir mais il savait que désormais il ne pourrait plus se lever. Sa combinaison se détraquait peu à peu. L'eau de condensation devenait solide dans ses pieds et il commençait à sentir le froid monter le long de ses jambes.

Il se mit à perdre connaissance par périodes lorsque le cotre inconnu qu'il avait aperçu revint après avoir fait demi-tour. C'était un voilier des gardes-côtes africaniens et la vigie avait aperçu la silhouette de Lien sur la voie de garage.

Il assista sans pouvoir parler à son sauvetage, fut transporté à bord du garde-côte spécialement équipé pour secourir les naufragés. Les gabiers tombaient souvent des mâtures des phoquiers et les gardes-côtes avaient l'œil. Ils recevaient aussi des messages-radio qui les alertaient, mais pour cet homme-là de race blanche ils n'avaient pas été prévenus. Comment pouvait-il se trouver sur la banquise en train de mourir ?

Il fut plongé dans un bain d'huile chaude, fut en même temps placé sous perfusion et on s'occupa de son épaule nécrosée, on lui fit plusieurs piqûres.

— Le cotre, murmura-t-il. Le cotre... Plus loin, nord-est, sur voie de garage.

— Que dit-il ? demanda le commandant de bord au médecin.

— Il est tombé d'un cotre.

— Nous en avons repéré un sur une voie de garage à vingt kilomètres d'ici...

Il se pencha vers Lien Rag et lui demanda le nom et l'immatriculation de son bâtiment mais le glaciologue ne s'en souvenait pas. Il se laissait aller à une douce somnolence, sachant que dans ce bain d'huile chaude elle n'était pas dangereuse.

— On n'a pas eu d'appel de détresse...

— Ce sont des contrebandiers panaméricains, vous croyez ?

— Possible. Ou des trafiquants de drogue. Mais avec le blocus je me demande comment ils auraient pu emprunter le Réseau.

Lien Rag rêvait de son fils. C'était un solide garçon à la chevelure flamboyante qui courait vers lui en tendant les bras.

CHAPITRE XVIII

La tribu des Roux marchait sans trêve, ne dormant que quelques heures, ne faisant, le jour, que de très brèves haltes. Le corps de Jdrou posé sur une peau de loup était tiré à tour de rôle sur la glace et l'on approchait de la petite Banquise méditerranéenne. On avait déjà changé de peau de loup une fois mais on avait réussi à en tuer deux en cours de route. On avait conservé la viande car celle de baleine avait depuis longtemps été dévorée.

Ram-Ou était fier et heureux d'avoir réussi dans sa mission. Mais ce n'était pas son idée, c'était celle de Ram son père qui depuis longtemps conservait dans sa grande mémoire le souvenir des récits des tribus nomades. Il admirait son père d'avoir imaginé cette longue course jusqu'au bout du monde à travers mille dangers. Il y avait d'autres banquises à traverser avant de trouver la plus grande de toutes, puis le Dépotoir où Ram les attendait sans impatience.

Ram-Ou n'aimait pas les réseaux, essayait de s'en écarter le plus possible. Il avait honte quand il rencontrait ces tribus aux fourrures marron, ternes, qui recherchaient leur nourriture dans les détrit. Lui était fier de la couleur dorée de la sienne. Ils n'étaient pas des esclaves mais des hommes libres.

Sa méfiance envers les Hommes du Chaud s'amplifia lorsque avec les siens il assista à une scène horrible non loin d'un ensemble de chemins construits par ceux-ci. Ils avaient vu une tribu occupée à fouiller des tas de glace se trouver brutalement encerclée par des êtres revêtus de fourrures épaisses. Et sur les rails il y avait un convoi de wagons-cages qui attendait ses proies. Ram-Ou savait où on conduisait ses frères. Sur le toit des cités pour y gratter la glace contre un peu de nourriture. Les Hommes du Chaud ne pouvaient effectuer aussi bien ce genre de travail.

Il s'écarta un peu plus des réseaux mais ce ne fut facile qu'une fois sur la petite Banquise que les Hommes du Chaud redoutaient. La glace n'y était pas très sûre et se trouvait souvent mêlée d'eau. Il y faisait beaucoup moins froid qu'ailleurs à cause des montagnes de feu sous la mer.

Ensuite ce serait la glace dure puis à nouveau une autre banquise très grande. Ram-Ou avait appris à s'orienter sans jamais commettre d'erreur et la tribu lui faisait confiance. Il tirait aussi la peau de loup quand c'était son tour.

Le soir, quand ils s'arrêtaient pour dormir quelques heures, il semait du sel sur la glace, creusait un grand trou dans lequel il plaçait le corps de Jdrou. Méfiant il craignait d'être attaqué dans la nuit et de perdre à jamais le cadavre. Il le plaçait sous un pan de glace seulement.

Ils usèrent trois peaux de loup avant d'atteindre la Glace Dure. Et ne rencontrèrent plus de loup à tuer. Il fallut trouver autre chose et la tribu resta immobilisée pendant près d'une semaine. Ram-Ou décida alors de partir seul à la recherche d'une peau et la trouva dans une station puante qui faisait le commerce de peaux de vaches.

Celle qu'il ramena résista mieux au frottement et les conduisit jusqu'à la première des grandes banquises, mais en route ils avaient retrouvé des loups et possédaient une bonne provision de peaux.

Mais au fur et à mesure qu'ils progressaient le bruit se répandait dans les tribus nomades que ceux-là transportaient la mère d'un nouveau Dieu, ce Jdrien dont ils avaient déjà entendu parler. Bientôt ils grossirent les rangs de la petite troupe et se relayèrent pour tirer la peau sur laquelle était placé le corps. Ram-Ou fut considéré comme un personnage important, un demi-dieu et il en tira un grand orgueil. La tribu séjourna plusieurs jours dans une cuvette où des centaines de Roux péchaient leur nourriture. Ils avaient besoin de refaire leurs forces et de manger beaucoup. Ils furent reçus avec un grand respect.

C'est grâce à ces pertes de temps que le vieux Jdrui qui avait connu Jdrou vivante, presque assisté à la naissance de Jdrien et même à sa procréation par un homme du Chaud, rejoignit la tribu.

Ram-Ou le présenta alors en disant qu'il restait le Témoin de cette merveilleuse histoire et dès lors Jdrui passa des heures à

raconter ses souvenirs. Il finit par les enjoliver lorsqu'il prit goût à la parole. Les Hommes du Froid se rassemblaient autour de lui par dizaines dans un silence total et lui il racontait. On allumait des feux pour donner de la lumière et chacun croyait voir revivre Jdrou, imaginait l'Enfant-Dieu.

Jdrui recevait de grands présents, surtout des bijoux et de la nourriture qu'il distribuait ensuite autour de lui. Lorsque Ram-Ou s'éloignait avec la tribu et le cadavre de Jdrou sur sa peau de loup il suivait à distance, désormais tout blanc de poil.

CHAPITRE XIX

Lorsque son train pénétra dans la bouche énorme du tunnel glaciaire, Yeuse ferma les yeux. Elle revivait la même scène que des mois auparavant. Lorsqu'elle avait pour la première fois pénétré sous l'inlandsis c'était avec Lien, après sa libération de ce train-bagne sibérien. À l'époque elle était trop épuisée, trop heureuse de sa liberté retrouvée pour s'effrayer de s'enfoncer sous des mètres, des centaines de mètres de glace.

Aujourd'hui elle avait peur. Son train privé roulait à vitesse moyenne mais c'était encore trop vite à son gré. Elle aurait voulu qu'il reparte en arrière, qu'il fasse demi-tour. La descente dans ce puits central du futur axe sous glaciaire Nord-Sud se faisait par paliers où étaient installées des stations de manœuvres et de régulation, de véritables cités où des gens vivaient, dormaient, devenant les taupes de cet univers étrange où la moindre lampe accrochait des éclairs aux parois. Chose étonnante, la température y était plus supportable qu'en surface et elle pouvait voir ces habitants vêtus simplement de fourrures avec le visage découvert.

La descente se poursuivait parfois en spirale autour d'un trou immense que Lady Diana avait tenu à baptiser Lien Rag Station du vivant du glaciologue. Il était à la jonction du super métro Est-Ouest et de la future liaison Nord-Sud. La spirale comportait déjà des dizaines de voies où roulaient des convois, de marchandises surtout, à des allures effrayantes. Elle essaya d'évaluer le diamètre de ce trou énorme, fut prise de vertige.

Le cauchemar continua lorsqu'elle se retrouva dans l'immense galerie roulant vers le sud. L'éclairage insensé qui devait dévorer une énergie immense, l'effet de miroir, d'éblouissement parfois, que créaient les parois éloignées, empêchaient de distinguer le plafond

et c'était un monde nouveau très loin de la grisaille brumeuse de la surface, très loin du froid, mais encore plus effrayant, artificiel. Elle apercevait des pans de roc, des forêts pétrifiées encore incluses dans la glace, des ruines de bâtiments, parfois le vert sombre de prairies dont seule la couleur persistait après des siècles.

À coups de laser on avait attaqué la glace dans tous les sens, on avait retrouvé le sol de la planète mais c'était un sol desséché, nu, atroce. Elle se souvenait de vieux films mais ici tout était différent. Pourquoi venir si bas rechercher les origines de l'homme pour ne trouver que cela ?

Lady Diana l'attendait à Mont Rushmore Station.

C'était la fin de ce tunnel gigantesque. À moins d'un kilomètre s'élevait la muraille des glaces, fantastique, attaquée par des dizaines de gros lasers. On disait que l'eau de fusion était pompée à la fois vers le Pacifique et l'Atlantique pour éviter une trop brutale montée du niveau sous les banquises ; que l'on devait souvent arrêter les travaux pour que l'eau soit toute évacuée. On avait dû creuser d'énormes canaux cylindriques, réchauffer l'eau sur son parcours pour que ne se forment pas de bouchons.

Yeuse fut surprise de voir Lady Diana sur le quai et cet honneur insigne et inattendu la remplit d'un malaise tel qu'elle ne put s'en débarrasser durant tout son séjour. La grosse femme portait un manteau de fourrure noire à bandes blanches, avait le visage nu. Il faisait moins cinq à l'extérieur et Yeuse n'eut que le temps de se débarrasser de sa combinaison isotherme et d'enfiler des vêtements moins chauds.

— Merci d'être venue, dit la principale actionnaire de la Compagnie.

En fait c'était par euphémisme qu'on la désignait ainsi. Il n'y avait dans toute la Panaméricaine personne qui puisse présenter au conseil d'administration autant d'actions que cette femme. Elle détenait la majorité sans que l'on sache exactement à combien se montait son pourcentage et elle veillait à ce que ni une personne ni un groupe ne puissent acquérir des actions de petits porteurs et ne représentent un danger, certes mineur, mais un danger tout de même. Mais elle respectait les règles de la Société anonyme, réunissait le conseil pour de grandes décisions, écoutait chacun avec

patience. En Transeuropéenne par exemple il y avait de gros porteurs, le chiffre n'était pas connu et se situait entre vingt et trente, une grosse masse d'actionnaires moyens, puis une foule de petits porteurs et certaines assemblées réunissaient des milliers de gens.

— Vous avez fait un beau voyage ? Vous ne connaissiez pas cet endroit ? Vous allez découvrir des choses extraordinaires. Déjà nous avons retrouvé une ancienne mine de lignite qui était à ciel ouvert et que nous allons pouvoir exploiter d'ici un an. Nous avons découvert une réserve d'Indiens. Imaginez-vous qu'ils sont restés sur place à attendre la mort, en costume d'apparat, autour d'un feu certainement. Nous allons les dégager de la glace actuelle trop épaisse, trop opaque pour les inclure dans une nouvelle très transparente. Ce sera une attraction touristique extraordinaire et déjà j'ai des dizaines de demandes pour la concession.

Elle la conduisit dans son train luxueux, jusque dans un salon panoramique à la décoration trop riche, lui désigna un canapé moelleux et s'assit en face d'elle. Yeuse sentit le regard inquisiteur de cette femme sur elle lorsqu'elle ôta son manteau de fourrure pour apparaître en simple robe qui la moulait peut-être un peu trop. Elle devina une sorte de convoitise dans cette insistance mais était habituée à être désirée par les deux sexes.

— Vous êtes très belle, dit Lady Diana, et je comprends l'émoi des membres de la Commission des Accords. Vous avez beaucoup de succès auprès d'eux et c'est mérité. Je vous ai fait venir pour discuter de certaines choses. Je sais que vous avez signé des protocoles d'accords pour certains prêts, certaines fournitures, le tout pour près de cinq millions de dollars. C'est un bon chiffre. Ni trop fort ni trop faible. Le professeur Bouliev qui vous a rejointe depuis peu a pour sa part obtenu le matériel pour créer son usine de silicium... Je ne vois pas d'un mauvais œil vos succès. Au contraire. Je suis même prête à vous faire certaines propositions.

Yeuse se demanda brusquement si elle n'en serait pas le prix. Aussi froidement que possible elle essaya d'imaginer ce que pourrait être une heure amoureuse avec ce monstre de chair mais n'y parvint pas. Elle s'était prostituée en majorité avec des hommes mais le plus horrible pouvait, le plus souvent, offrir un minimum de gentillesse.

Elle ne pensait pas que Lady Diana en fût capable.

— Je veux vous acheter votre actuelle production d'huile de baleine. Un million de tonnes par an. C'est une huile excellente d'un haut rendement calorifique. Je vous en propose double tarif pour chaque baril. Ce n'est pas une proposition en l'air. On peut signer aujourd'hui.

— Mais, dit Yeuse surprise, nous avons nos contrats... Pour plusieurs années. Nous pensons doubler la production d'ici douze mois. Si vous voulez l'exclusivité de cet excédent je peux en parler à mon Conseil d'Administration.

Lady Diana sourit et se pencha en avant. De son décolleté montait un parfum très raffiné. Elle devait s'en inonder. Yeuse fut fascinée par cette masse que formaient ses seins.

— Il n'y a pas de conseil d'administration. Il y a deux associés et en fait le Kid dirige tout. Le Mikado se contente de toucher ses dividendes et ne s'aventure jamais trop longtemps sur la banquise qu'il déteste. Il n'est jamais allé jusqu'au volcan Titan par exemple, sous prétexte que le réseau n'a pas assez de voies pour son horrible temple hindou.

— Vous êtes bien renseignée, persifla Yeuse sans entrain.

— Toujours. Vous le savez bien. Lien Rag a dû vous en parler.

— Je ne puis traiter sur-le-champ cette affaire.

— Je peux vous payer une année d'avance. Cash... En dollars ou en matériel à votre convenance. Je peux mettre à votre disposition un système de transmission de message qui vous apportera la réponse du Kid en quarante-huit heures. Ici même...

— Le Kid ne sera peut-être pas tenté de répondre rapidement, dit la jeune femme.

Lady Diana examina ses diamants incrustés dans ses doigts boudinés. On ignorait si la monture était enrobée par la graisse ou si vraiment c'était à la suite d'une opération chirurgicale qu'ils tenaient ainsi. On disait aussi qu'elle en avait ailleurs sur le corps mais ce devait être une légende.

— Pourquoi le Kid serait-il réticent ?

— À cause du fils de Lien. Le Kid m'a informée que vous l'aviez fait enlever et qu'il se trouverait auprès de vous.

— Il n'est pas plus son fils que le mien. Lui-même le détenait illégalement. Lien Rag est mort et je me sens moralement tenue de superviser l'éducation de cet enfant.

Yeuse baissa les yeux, essayant de maîtriser sa colère. Elle ne devait pas oublier son rôle d'ambassadrice. Le Kid lui faisait entièrement confiance. Il lui avait dit qu'elle était sa seule amie désormais. Il ne paraissait pas considérer Miele comme une personne de confiance, même pas comme une épouse.

— Si vous avez enlevé cet enfant, ce n'est pas en souvenir de Lien Rag, dit-elle avec le maximum de sérénité dont elle était capable. Lien Rag a disparu dans des conditions douteuses et à NY Station on émet des hypothèses assez étranges. On dit que Lien serait vivant, qu'il serait entré dans l'opposition clandestine et que l'Enfant ne serait qu'une sorte de monnaie d'échange.

— Un moyen de chantage ?

Yeuse ne répondit pas.

— Vous êtes plus polie qu'autrefois, dit Lady Diana. Quand nous avons dû payer dix millions de dollars pour vous sortir de ce train-bagne sibérien, vous étiez l'arrogance même. Lorsqu'on vous a envoyée ici auprès de la Commission des Accords, j'ai trouvé que c'était culotté. Vous vous étiez enfuie en quelque sorte. Vous savez que ces pelisses synthétiques achetées aux Sibériens pour vous faire libérer se vendent très mal ? On a récupéré deux millions avec peine. Si bien que vous nous devez toujours huit millions de dollars.

— Lien Rag remboursait sur son salaire, répliqua Yeuse.

— Tiens, j'oubliais. C'est vrai. Mais reste sept millions. Si vous faites signer au Kid un accord sur dix ans je vous en tiens quitte.

— Et l'Enfant ?

— Il ne peut en être question ici.

— Lien est toujours vivant, n'est-ce pas ?

— Venez, nous allons déjeuner là-haut dans la mezzanine vitrée. Le train va rouler un peu et vous allez découvrir l'une des merveilles de jadis.

Yeuse s'installa en face de Lady Diana et ce fut un maître d'hôtel qui vint les servir. Elle ne put s'intéresser vraiment à cette nourriture rare et sophistiquée. Elle se sentait humiliée, incapable

de tenir son rôle, il aurait fallu d'abord qu'elle rembourse cette somme avant d'accepter ce poste. Comment le Kid avait-il pu l'envoyer?... Ou alors lui aussi montrait une disposition secrète pour les combines pas très reluisantes.

— En fait je suis disposée à acheter toute votre production d'huile et plus tard même devenir votre principale cliente.

— Pourquoi ne pas nous fournir une centrale électrique au lieu de cet argent ou d'un matériel dont nous n'avons pas un besoin urgent ?

— Nous ne pouvons plus exporter ce genre de fabrications. Tout est réservé à notre concession. Pour continuer cet ouvrage nous avons besoin de dizaines, de centaines de centrales sur son parcours. Votre million de tonnes d'huile de baleine alimentera une seule de ces centrales. Nous achetons n'importe quoi à n'importe quel prix.

— Mais votre monnaie va se déprécier. Il y aura trop de dollars en circulation.

— Nous pouvons fournir de la nourriture. Ici nous allons pouvoir cultiver des céréales spéciales dans des serres ultra-modernes. Il faudra bien nous acheter de la farine de soja ou de la viande. Savez-vous qu'on a trouvé des troupeaux entiers dans cette région ? Des bœufs par milliers pris dans la glace ? Nous allons devenir les principaux exportateurs de viande fossile bien que ce soit une expression impropre. Viande glaciaire conviendrait mieux. Avec elle on peut nourrir des volailles, des poissons d'élevage. Elle est même consommable par l'homme dans des proportions raisonnables.

— On a relevé des cas d'intoxication.

— Oui, mais très rares. Ici on autorise certaines entreprises de nourriture industrielle à l'inclure pour vingt pour cent dans leurs produits. Nous obtenons ainsi une série d'articles à un prix très bas. Pour les cantines d'aciéries, pour les entreprises de surface surtout. Dans ce tunnel nous garantissons une nourriture différente.

— Vous n'utilisez plus de Roux ?

— Depuis le départ de Lien ils refusaient de travailler. Nous avons dû les renvoyer en Zone Occidentale... Pas tous mais la

majorité.

Disait-elle vrai ? Yeuse doutait de chacune des paroles qui sortaient des lèvres peintes de la grosse femme.

— D'ailleurs nos techniques sont si sophistiquées désormais que nous pouvons nous passer d'eux. Savez-vous par exemple que nous allons équiper des usines hydrauliques sur les canaux qui évacuent l'eau vers les océans ? Ainsi nous récupérerons une partie de l'énergie gaspillée par les pompes. Nous construisons aussi des éoliennes itinérantes sur nos principaux réseaux. Vous devriez en parler au Kid. Il doit y avoir beaucoup de vent sur la Grande Banquise.

Yeuse cherchait comment ramener la conversation sur Jdrien sans commettre de gaffe diplomatique. En face d'elle Lady Diana s'empiffrait, ses grosses joues n'arrêtaient pas de trembler au rythme de sa mastication.

— Vous n'avez pas beaucoup d'appétit... Vous avez peur de grossir et de perdre votre charme naturel ?

— Je suis impressionnée par cette œuvre colossale et je fais de la claustrophobie.

— Pourtant n'est-ce pas merveilleux ? On peut sortir avec une simple fourrure, on bénéficie d'une lumière très vive. Ne me dites pas que vous préférez vivre dans le glauque par moins soixante ?

— N'est-ce pas la destinée de l'humanité désormais ? Nous sommes des millions à vivre sur la glace et non en dessous. Allez-vous entasser vos compatriotes dans ces tunnels et abandonner la surface ?

— Certainement pas. Ah, nous arrivons là où je voulais vous conduire. Regardez.

Yeuse tourna la tête vers la gauche et vit les quatre têtes, énormes, taillées dans le roc d'une montagne complètement dégagée de la glace et éclairée par des projecteurs.

— Quatre présidents des anciens États-Unis d'Amérique. Washington, Jefferson, Roosevelt et Lincoln, taillés dans le roc par on ne sait plus qui... Cent cinquante pieds de haut... Extraordinaire... Une attraction de plus pour les touristes et nous allons en céder la concession pour un million de dollars sur dix ans,

plus un pourcentage sur les recettes. Nous allons ainsi peu à peu remonter notre histoire...

— Vous ne pouvez pas creuser indéfiniment sans risques, dit Yeuse. Il y aura un jour un fantastique éboulement et...

— Taisez-vous, gronda Lady Diana. Toutes les précautions sont prises.

CHAPITRE XX

Lien Rag se retrouva dans un train-hôpital de Port-Angolan Station où l'on essayait de sauver son épaule à l'aide de greffes. Finalement on avait retrouvé le cotre des rails et Leouan, aidée par les gardes-côtes, avait pu rejoindre cette station où elle faisait des démarches pour obtenir qu'il ne soit pas rapatrié en Panaméricaine. Mais le consul de cette compagnie paraissait avoir une très grande influence. La preuve : Lien Rag était surveillé par quatre miliciens, de nuit comme de jour. Seule Leouan était autorisée à pénétrer dans sa chambre.

— De toute façon tant que tes greffes n'ont pas pris ils ne te renverront pas. Ce ne sont pas des sauvages et les Panaméricains du Consulat admettent ce sursis.

Elle se pencha comme pour l'embrasser :

— J'ai gardé la location du cotre des rails.

Lien haussa les épaules.

— On ne pourra pas traverser l'inlandsis africain avec lui, c'est interdit. Les voiliers des rails sont réservés à la banquise.

— Justement. J'ai une carte des limites de la Glace Ferme et de la banquise.

Elle la sortit de son sac. C'était une carte sur papier très fin, très résistant. Elle la déploya sur le lit et Lien Rag crut voir une ancienne carte de l'Afrique.

— Il y a moyen de contourner tout l'inlandsis par le sud. Bien sûr, aucun réseau ne suit la limite mais en faisant des détours ici, et encore ici... Ce sont des stations de pêche, des centres phoquiens... On y arriverait, non ? Ensuite ce sera la banquise de l'est contre l'Africana et l'Australienne. Là il faudra remonter vers le nord à

cause du réseau de l'Antarctique qui appartient aux Panaméricains et s'étend assez haut dans ce coin.

— Des mois, soupira Lien, il me faudra des mois. Tu sais, je me souviens maintenant... J'ai rencontré un prêtre des Néo-Catholiques un jour. Il m'avait dit que Jdrien se trouvait avec le Gnome et Miele... En Sibérienne. Donc il n'y a aucune raison pour qu'il ne soit pas là-bas à Kamenepolis. Mais si je dois passer des mois à bord de ce cotre des rails...

— Plus au sud nous pouvons abandonner le cotre et prendre un train pour l'est. Mais pour quitter Port-Angolan Station ce sera la meilleure solution. Discrètement je vais acheter des billets pour la station la plus orientale en Africa. Mais bien sûr ils le découvriront quand tu te seras évadé.

— Je dois rester encore quelque temps dans cet hôpital.

— Pas plus d'une semaine, dit Leouan.

— Je ne serai pas assez solide pour la manœuvre d'un voilier des rails.

— Moi si. Je me suis débrouillée seule quand tu es passé par-dessus bord. J'ai pu ralentir, trouver une voie de garage, partir à ta recherche.

Elle avait parcouru des kilomètres à pied pour le retrouver. Parce qu'elle était née d'une Femme Rousse et pouvait supporter un froid intense. En fait c'était le cotre des gardes-côtes qu'elle avait rencontré.

— Il faudrait un matelot, proposa-t-il.

— Pas question. On ne peut faire confiance à personne. Le cotre se trouve dans une petite station voisine. Par précaution. Moi je multiplie les fausses pistes. Je raconte que je vais rentrer en Zone Occidentale.

— Tu ne le fais pas ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Pas pour l'instant. Je reste auprès de toi. Tu verras. Nous réussirons. Je ne pense pas que nous mettions plus de cent jours pour atteindre Kamenepolis.

— On ne peut pas rouler partout avec un voilier des rails. Il doit y avoir des interdictions.

— Je vais me renseigner. Ne t'inquiète pas. Je pense à tout. Déjà

il y a à bord du cotre de la nourriture pour six mois et j'ai acheté d'autres voiles.

Le même jour le Consul de la Panaméricaine demanda à le voir mais il feignit d'être fatigué et les médecins interdirent toute visite. Il n'avait pas envie d'entendre un Panaméricain lui rappeler qu'il avait un contrat avec la Compagnie, qu'il s'était comporté comme un traître et autres boniments. Il possédait un passeport panaméricain mais pouvait également revendiquer son origine transeuropéenne. Mais là-bas ce serait encore pire à cause de l'état de guerre avec la Sibérienne. Il avait déserté et risquait la peine de mort si jamais il revenait sur la concession de cette compagnie.

Le lendemain, Leouan arriva très inquiète.

— Tu es fatigué, m'a-t-on dit ? Je ne peux pas rester plus de cinq minutes.

Il lui expliqua la raison de cette fausse faiblesse.

— Tu devrais le recevoir. Pour donner le change. Sinon ils vont se douter que nous préparons ton évasion.

— Je vais y réfléchir. Ce n'est qu'un petit fonctionnaire égaré dans ce trou et je sais que ça ne servira à rien de toute façon.

Le Consul se présenta le lendemain et cette fois Lien Rag accepta de le recevoir dans sa chambre-cabine. Il fut surpris que son visiteur, un certain Humil, porte l'uniforme de la Compagnie, avec le grade de Maître-Aiguilleur de première classe.

— Je suis chargé du trafic panaméricain dans cette zone, de régler les litiges, de coordonner le trafic en direction de la Panaméricaine et en même temps je suis le représentant de la compagnie. J'ai beaucoup entendu parler de vous, Lien Rag, et je sais que vous êtes un des plus grands spécialistes en Glaciologie.

Il déposa un petit paquet sur le lit.

— Des douceurs de chez nous, dit-il. Je veux ignorer vos différends avec la Compagnie. J'ai reçu des instructions précises vous concernant. Au début je devais vous faire arrêter par les Africaniens et vous remettre à un chef de train panaméricain qui vous aurait rapatrié chez nous.

— Les choses ont changé ?

— Oui. Je suis chargé d'une mission plus agréable, de

conciliation. Une mission tout à fait dans mes cordes. Je n'aime pas la violence... Lady Diana m'a chargé de vous dire que vous pouvez rentrer en toute liberté. Aucune charge n'est retenue contre vous.

— Pourquoi suis-je donc gardé par les Africaniens ? Il y a quatre miliciens à ma porte.

— Pas depuis ce matin, Lien Rag. Faites vérifier.

Lien regarda le bonhomme qui avait une tête rassurante. Une tête ronde, chauve, des yeux de myope protégés par des lunettes.

— Lady Diana vous offre de reprendre votre poste sans tarder avec une augmentation de cinquante pour cent de vos émoluments. De plus elle m'a chargé de vous remettre cette lettre. Je l'ai reçue ce matin.

— Mais le blocus ?

— Il est levé depuis quarante-huit heures. Lady Diana a pu faire passer un train spécial qui apportait ce pli. Vous voyez que les choses s'arrangent.

— Même au sujet de la commission d'enquête disparue en Patagonie ?

Humil soupira et secoua la tête.

— Désolé, mais je ne m'intéresse pas à ces choses-là. Je fais mon travail et il consiste à arranger les choses, pas à les compliquer. Un accord a dû intervenir puisque sur le réseau du 15^e parallèle la circulation a repris avec intensité et on rattrapera le retard en quelques jours.

— Je suis donc libre de mes mouvements ?

Humil sourit :

— Absolument. Je suis chargé de vous aider à rentrer chez nous dans les meilleures conditions. Il y a un train privé très confortable qui peut vous amener auprès de Lady Diana en une quarantaine d'heures. Il bénéficiera de toutes les priorités. Vous n'aurez aucune formalité à accomplir, je me charge de tout...

— C'est vraiment merveilleux, dit Lien avec une pointe d'ironie.

— Votre compagne... Cette jeune femme qui est avec vous... est autorisée à vous accompagner... Il y a un passeport provisoire à son nom... Une fois là-bas sa situation pourra être complètement régularisée.

— Eh bien, c'est merveilleux, maître-aiguilleur de première classe Humil. Vous avez un uniforme superbe et cette casquette à haute coiffe est vraiment seyante.

Humil rougit discrètement.

— C'est un uniforme d'apparat. Je voulais vous faire honneur. Mais je ne le porte pas tous les jours.

L'uniforme était inspiré par celui des cheminots américains du XIX^e siècle. Il était gris et rouge et ne manquait pas d'allure malgré la ridicule casquette à coiffe très haute.

— Je suis chargé d'enregistrer votre réponse.

— Puis-je bénéficier d'un délai de réflexion ?

— Bien évidemment. Je peux repasser demain matin par exemple. Lady Diana vous informe qu'un train-hôpital poursuivra les soins que vous avez reçus ici. Les Africaniens ont été vraiment à la hauteur et je les féliciterai officiellement. Je regretterai de quitter ce pays, cette station, mais comme je passe maître-aiguilleur hors-classe je vais changer de fonction. Je dois retourner chez nous et j'en suis ravi.

— Mes félicitations, dit Lien.

— Je vais vous laisser. Si vous avez besoin de quoi que ce soit... Votre compagne pourrait être conduite dans un train-hôtel beaucoup plus luxueux que celui où elle se trouve.

Lien sourit de la naïveté du bonhomme qui était parfaitement renseigné sur les allées et venues de Leouan. Naïf ou habile ?

— Je vous rendrai ma réponse demain.

Le maître-aiguilleur s'inclina et sortit de la chambre-cabine. Lien soupira, regarda la lettre de Lady Diana et haussa les épaules. Il se doutait de ce que la grosse femme pouvait écrire.

Pourtant il décacheta la lettre et dès les premiers mots devint très pâle.

CHAPITRE XXI

C'était la première aciérie de la Compagnie de la Banquise et le Kid avait tenu à la visiter. Le Mikado l'avait rachetée en Australasie ainsi qu'un stock important de métaux de récupération, de quoi remplir plusieurs milliers de wagons. L'Iron-Factory Train n'occupait que cinq voies, mais le Kid visita avec joie ses installations remises en état. Bien sûr le Mikado se réservait un gros pourcentage sur les bénéfices mais la petite aciérie ne coûtait pas grand-chose et fournissait du travail à deux cents personnes. Pour l'instant elle ne produirait que des rails destinés principalement à la reconstruction du Réseau du 160^e méridien. Puisque Julius Ker avait payé d'avance le raccordement des voies anciennes au Réseau de la Banquise.

Tout le fer provenait du sous-sol australien que des récupérateurs fouillaient sans relâche. Il y avait aussi des mines de fer mais une des compagnies les possédait intégralement.

Le Kid assista à la coulée d'un haut fourneau dans les moules des futurs rails et éprouva une joie enfantine à la pensée que cette mini-aciérie allait désormais rouler à petite vitesse sur le réseau. Elle pourrait alimenter la Compagnie en n'importe quel point et n'était pas trop lourde pour la banquise. De plus les Accords de NY étaient strictement respectés. Ces Accords, dans la crainte d'une sédentarisation de certaines grosses usines, et notamment les métallurgiques, exigeaient que l'ensemble roule au moins à dix kilomètres à l'heure.

Le même jour il reçut Julius Ker l'aveugle et sa femme qui le remercièrent du démarrage des travaux. Il avait aussi de bonnes nouvelles de Yeuse. Il avait convoqué la Guilde des Harponneurs pour lui faire part du contrat que la Compagnie allait signer avec

Lady Diana pour la fourniture d'un million de tonnes d'huile.

— Nous devons créer une deuxième station baleinière, dit alors le chef de la Guilde, Yal. Sans tarder. Plus à l'Est. Là où passent les plus grosses prises. Il faut fermer les issues par quelques rampes sur la glace. Nous pourrions alors produire plus d'un deuxième million de tonnes.

— Je ne peux pas mettre en danger le viaduc porteur du réseau, répondit le Kid. Il suffit qu'un troupeau vous échappe pour que toute l'installation soit détruite par ces monstres. Vous savez qu'on a signalé des animaux extraordinaires de trois cents tonnes, soit le poids de trois wagons lourdement chargés. Cent bêtes de cet acabit et il ne restera rien de nos réseaux.

— Nous ne pouvons pas aller trop loin sur la banquise, rétorqua Yal. Le danger est trop grand.

— Nous reconstruisons le réseau du 160^e méridien. Patientez quelques mois. Nous doublerons, puis triplerons les voies.

Il y eut un silence. Les Harponneurs devaient penser que le Kid voulait les éloigner de Kamenepolis pour reprendre la ville en main. Ils n'avaient pas tout à fait tort mais les risques de destruction étaient aussi une raison importante. On avait déjà eu des ennuis sur le viaduc, un troupeau ayant endommagé plusieurs piles grosses comme des icebergs.

— Tous les frais d'installation seront à la charge de la compagnie, dit le Kid. De toute façon ici la chasse plafonne à cent mille têtes par an. Et la moyenne de production d'huile est de dix tonnes alors que ces bêtes monstrueuses pourraient produire cinq à sept fois plus.

— Avez-vous toujours derrière la tête cette idée de construire votre propre station de chasse ? demanda Yal avec un air de défi.

— Très certainement, mais encore plus loin vers l'est, dans les nouvelles glaces que nous conquérons chaque jour.

— Ce n'est pas demain la veille, fit remarquer un harponneur. Vous ne progressez que d'un demi-kilomètre par jour.

— Pour l'instant c'est vrai. Mais dans un an ou deux nous irons beaucoup plus vite. Certainement dix ou vingt kilomètres. Il y a une zone très fragile où la banquise ne fait que deux mètres d'épaisseur.

Nous créons des icebergs artificiels comme piles de notre viaduc, nous les amarrons à la banquise. Ça demande du temps mais c'est un ouvrage qui tiendra des siècles.

— Nous allons réfléchir, dit Yal brusquement. Mais si vous signez seul le contrat nous ne nous sentirons pas engagés.

Lorsqu'il dit au Mikado qu'il avait dans l'idée de distribuer des actions gratuites à chaque personne vivant sur la concession, son associé le regarda comme s'il devenait fou.

— Des actions gratuites ? Mais c'est contraire aux principes. Nous allons créer une compagnie puissante et déjà vous voulez la réduire à l'impuissance.

— Non. Au départ il y aura dix actions par personne, ce qui donnera un droit de vote. Certains, par leur mérite, leur travail, leur dévouement pourront en acquérir d'autres. Mais sans droit de vote, uniquement pour le dividende.

— Et moi là-dedans ? J'ai droit à la moitié de l'ensemble des futures actions gratuites. Je suis votre associé, ne l'oubliez pas.

— Tout ce que nous créons n'est pas fait que pour l'argent, répondit le Kid. Il s'agit d'instaurer une société démocratique et je n'ai pas d'autres moyens de le faire comprendre rapidement aux gens. Depuis trois siècles tout est dirigé par des sociétés anonymes par actions. Il faut donc utiliser le système pour appliquer une politique de libéralisation.

— Il y a quatre cent mille habitants pour l'instant ? Cela représente quatre millions d'actions. De quel nominal ?

— Ni trop faible ni trop fort. Mettons cinq dollars.

— Ça représente donc vingt millions de dollars. Si vous me réglez la même somme je suis d'accord. Sinon je ne ferai qu'opposer mon veto et vous savez que les Accords de NY me donnent raison.

— Vous savez que ces quatre cent mille personnes produisent de la richesse et que nous ne pouvons même pas leur garantir un minimum de chaleur ou de nourriture. Dès la signature des Accords nous y serons tenus. Quinze degrés, quinze cents calories.

Le Mikado grimaça :

— Dans ma compagnie je ne me sens pas lié par les accords sur ce point précis.

— C'est une minuscule compagnie comme il y en a plusieurs en Australasienne, mais la Compagnie de la Banquise sera une grande compagnie, peut-être la plus grande.

— C'est de la folie que de distribuer dix actions même à des bébés. Et les Roux, ils ne recevront rien ?

— Ils sont décomptés, répliqua le Kid.

— J'ai toujours pensé que vous étiez un dangereux idéaliste.

— Oubliez-vous vos origines ? demanda doucement le Kid.

Il y eut un silence puis le Mikado soupira :

— Comptez-vous me faire chanter parce que je suis métissé de Roux ?

— Absolument pas. Mais les Roux sont des habitants comme les autres.

— C'est méconnaître leur organisation tribale. Ils ne voudront pas devenir électeurs.

Le Kid ne jugea pas utile d'insister alors que le Mikado venait d'offrir la mini-aciérie à la Compagnie et annonçait des milliers de wagons de fer de récupération pour l'avenir. Il suffisait d'un peu de patience.

À Titan la situation n'était guère exaltante. On avait des ennuis avec les pompes à eau chaude qui puisaient l'eau bouillante dans les environs du volcan pour l'expédier vers Kamenepolis, cette ville qui dévorait de l'énergie inutilement. Chaque fois le Kid enrageait contre cette ville, la seule ville de la Compagnie qui devenait monstrueuse, capricieuse et inefficace sur certains points. Partout ailleurs on allait prendre l'habitude de la considérer comme la capitale et cela le Kid n'en voulait à aucun prix.

— Ne pompez plus que la moitié d'eau chaude, décréta-t-il devant les techniciens. Réparez vos pompes. Il faudra bien que les habitants de Kamenepolis comprennent qu'il est temps de vivre différemment.

Mais vingt-quatre heures plus tard il reçut des messages affolés de l'administration municipale et de la Guilde des Harponneurs. Le manque de chaleur devenait catastrophique et les Harponneurs menaçaient d'intervenir violemment pour faire fondre leur gras de baleine.

— Commencez de réinjecter un peu plus d'eau chaude mais progressivement. Nous ne devons tenir compte d'aucun chantage.

Tous les techniciens se rendaient compte que la fourniture de cette eau chaude à la grande ville de l'ouest absorbait tous les efforts, tous les crédits et tout leur temps de travail. On aurait pu créer des mini-centrales pour poursuivre le viaduc vers l'est ou traiter sur place certains produits, même l'eau de mer qui contenait des métaux précieux.

Le Kid se surchargeait de travail, allait et venait entre ces deux pôles d'attraction qu'étaient le volcan et la ville, essayait de ne dormir que lorsqu'il n'en pouvait plus. Mais alors il rêvait de Jdrien, se réveillait en sursaut et ne pouvait rester au lit. Il y pensait constamment. C'était une douleur qui ne le quittait jamais, un mal noir qui nécrosait son corps et son âme. Il supportait seul cette peine car Miele le fuyait de plus en plus. Ils ne se voyaient presque plus et parfois il ignorait si elle était dans le Train Blanc ou ailleurs. Pour ses déplacements il utilisait un autre train moins voyant, plus rapide aussi.

Lorsqu'il retourna à Kamenepolis, la ville avait déjà oublié que durant quarante-huit heures elle avait été moins bien chauffée, privée d'électricité. La fureur de vivre et de bien vivre emportait tout dans un tourbillon d'insouciance qui effrayait le Kid. Que pourrait-il construire avec ces gens-là ? Il avait beau lire des récits sur San Francisco et sa création, regarder des films sur le même sujet, il ne parvenait pas à se rassurer. Il ne connaissait personne qui puisse émerger du lot pour créer d'autres entreprises. Personne ne paraissait sentir l'odeur d'huile de baleine qui imprégnait les maisons mobiles, les bars et les maisons de joie. Il était peut-être le seul à la flairer et à ne pas pouvoir la supporter.

Un matin le chef de la police des Roux, Gola, vint lui annoncer qu'ils étaient quinze mille et que déjà il y avait des problèmes de ravitaillement.

CHAPITRE XXII

Leouan replia la lettre de Lady Diana et la replaça dans son enveloppe parcheminée. Elle parut examiner les sceaux mais en fait elle surveillait Lien Rag qui fumait en regardant droit devant lui.

— Elle bluffe, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Elle ne prouve pas qu'elle détient ton fils.

— Tu peux être certaine qu'elle ne ment pas. Si elle le dit, c'est que Jdrien est auprès d'elle sans qu'elle soit forcée d'envoyer une photographie ou un témoignage quelconque.

— Comment a-t-elle fait ?

Lien haussa les épaules :

— Le Gnome, enfin le Kid a dû vendre l'enfant pour obtenir des dollars, du matériel. On ne crée pas une compagnie avec rien. Il a besoin de la Panaméricaine. Je ne dis pas qu'il y a eu troc véritable mais le résultat est le même. Il va pouvoir se développer. Quel imbécile ! Il va se développer et Lady Diana le forcera à lui vendre de plus en plus d'huile de baleine, de produits énergétiques... Et quand le réseau à travers la banquise sera terminé, consolidé, elle enverra ses avisos d'abord, puis ses cuirassés plus tard. Il est dans un engrenage et la vente de Jdrien, comme s'il s'agissait d'un esclave, ne lui portera pas bonheur.

— Alors il aurait sauvé cet enfant en Sibérienne, l'aurait gardé des années auprès de lui pour finalement le vendre une poignée de dollars ?

— Pas une poignée justement. Pas une poignée.

— Tout de même, il l'aimait, non ?

— On n'en sait rien. Personne ne sait comment il a traité mon fils durant ces trois ans. Dès qu'il a su combien l'enjeu était important il a préparé son coup.

Leouan s'assit en face de lui et attendit. Il finit par regarder le beau visage lisse de la jeune femme, sa peau dorée et soudain la désira ardemment. Il était étendu sur le dos avec interdiction de bouger. On avait eu beaucoup de mal à trouver un donneur de race blanche et la première greffe n'avait pas tenu. La seconde par contre donnait satisfaction.

— Viens.

Elle comprit et se leva. Peu lui importait qu'on entre et les surprenne. Lien avait besoin de briser son angoisse, d'atténuer sa douleur et elle acceptait de lui donner son plaisir. C'était une thérapeutique comme une autre, pensait-elle en se dénudant. Elle rejeta le drap et enjamba son compagnon, le fit lentement pénétrer en elle. Il ferma les yeux, se cambra et jouit peu à peu.

— Désolé, dit-il plus tard, mais c'était irrésistible.

— Aucune importance, je sais comment me faire rembourser au centuple.

Il sourit mais sans grande gaieté. Elle remit sa robe, se rassit. Ils auraient pu entrer, voir cette femme velue des cuisses aux épaules s'acharner sur le malade.

Leouan aurait compris leur stupeur, leur indignation et leur puritanisme mais rien de tel ne s'était produit.

— Tu vas rentrer.

Il ne parut pas entendre puis tourna la tête vers elle indigné :

— Je ne céderai pas au chantage. Elle ne peut rien lui faire, n'osera pas.

Il eut un petit rire :

— Elle doit connaître de grosses difficultés avec son tunnel. Des nodules. La glace trimbale n'importe quoi. Des maisons, des églises, des pétroliers, des déchets nucléaires, des cadavres. Il y a comme des fleuves dans la glace qui drainent ces nodules. On appelle ça des nodules même lorsqu'il s'agit d'une colline entière que le gel a décollée et qui balade dans l'inlandsis des millions de tonnes. Il faut les déceler, les retrouver, les détruire et ça je sais le faire. Je suis un

des rares. Et elle croit que je vais rentrer pour me mettre docilement au travail.

— Pourquoi a-t-elle voulu te tuer en Patagonie ? Avec la commission d'enquête ?

— Un coup de fureur sanglante. Elle en a. On dit qu'elle a émasculé un garçon avec ses dents dans une crise d'hystérie. On le dit. Est-ce vrai ? Elle a des coups de folie criminelle, c'est certain. Tant de puissance mais aussi de désir de grandeur ne peuvent que monter à la tête. Elle n'échappe pas à la mégalomanie. Mais elle y a droit en quelque sorte. Je préfère sa mégalo à celle du Kid. Je suis clair ?

Leouan hocha prudemment la tête.

— S'il a vendu mon gosse pour des équipements, des dollars, je le retrouverai et je le tuerai. Il faudrait que je voie Yeuse. Voilà ce que je vais faire. Je vais demander à ce Maître-Aiguilleur de première classe de faire venir Yeuse ici comme négociatrice.

— C'est ton ancienne femme ?

— Oui, c'est elle.

— Elle viendra ?

— Pourquoi ne viendrait-elle pas ?

Leouan le regarda :

— Tu penses que ceux et celles qui, une seule fois, un seul jour, t'ont connu doivent sur-le-champ répondre à tes appels. Pourquoi cette Yeuse le ferait-elle ? Tu crois qu'il existe encore un lien entre vous, un lien fait de nostalgie, de souvenirs ?

— D'amitié peut-être.

— Tu veux la revoir parce que tu l'as soumise à ta volonté et que tu espères peut-être la reconquérir ?

— Jalouse ?

— Non, mais je ne te comprends pas toujours.

Le Maître-Aiguilleur de première classe Humil abandonna toutes ses occupations pour se présenter sur-le-champ au train-hôpital et prit note des désirs de Lien Rag.

— Je transmets le plus rapidement possible. Lady Diana sait qui est cette Yeuse ?

— Oui. Spécifiez, ambassadrice de la Compagnie de la Banquise si vous voulez.

— Je fais le nécessaire.

La réponse arriva le lendemain ; Yeuse était en route pour l'Africana à bord d'un train spécial frété par Lady Diana.

— Je vais t'arranger un peu, dit Leouan. Sinon, elle pensera qu'une primitive de mon espèce ne prend pas soin de toi.

Elle le rasa un peu, lui laissant la barbe et la moustache. Elle le lava sans qu'il ait à bouger et le changea entièrement.

— Depuis quand ne vous êtes-vous pas rencontrés ?

— Des mois. Elle a quitté un jour la Panaméricaine pour aller travailler en Africana. J'ignore comment elle a atterri à l'autre bout de la planète.

Lorsque Yeuse arriva, Leouan n'était pas là. Elle avait décidé d'aller jeter un coup d'œil au cote des rails. Peut-être allait-elle devoir résilier le contrat de location si Lien décidait de rentrer.

— Mais comment as-tu atterri dans cet hôpital ? demanda-t-elle.

Elle était belle, sculpturale, peut-être plus que jamais, avec un teint de brune, des yeux dont il ne se souvenait plus qu'ils fussent aussi pleins de tendresse. Elle l'embrassa sur la bouche mais sans insister, s'assit en face de lui. Elle avait choisi de s'habiller très chic et montrait ses jambes lorsqu'elle s'asseyait. Soudain il l'imagina en train de se dénuder et de l'enfourcher comme Leouan l'avait fait. Il se demanda si son désir était visible sous le drap. Yeuse avait une grande habitude des hommes.

— Que me veux-tu ?

— Que sais-tu sur mon fils ?

— Bien. Lady Diana l'a fait enlever. Il était avec le Gnome qui se fait appeler le Kid désormais. Tu sais cela ? Bon. Elle avait déjà essayé mais nous avons pu arrêter le kidnappeur, un agent secret qu'elle avait envoyé.

— Le Gnome a vendu mon fils, dit Lien.

— Non, il aime trop Jdrien pour faire une chose pareille. Il a été très malheureux.

— La Panaméricaine va reconnaître sa compagnie, lui fournir des avances de dollars. C'est comme s'il l'avait vendu.

— Tu connais Lady Diana ? Elle a du génie pour compromettre les gens. Tout le monde pense comme toi. Mais le Kid ne peut pas refuser ce qu'elle offre et se compromet salement. Je pensais que tu le comprendrais.

— Le Kid n'a jamais donné de ses nouvelles. Il misait donc sur l'enfant puisque j'étais devenu le bras droit de Lady Diana.

— Il l'aimait, voulait le garder pour lui. Il te hait.

— Il me hait ?

Lien fut effaré de l'apprendre. Il n'avait jamais supporté qu'on puisse même le détester.

— Il me hait ? Je le connais si peu.

— Tu es le père véritable de Jdrien et ça suffit. Lui aussi voudrait être son père. Et depuis, cette haine a guidé son ambition. Il a commencé par acheter une petite compagnie minuscule puis a découvert la banquise, le vieux réseau. Il a eu le courage d'aller là où personne n'allait plus depuis au moins un siècle et il a trouvé Titan le volcan. Il veut créer une compagnie sur la banquise, sur plus de cent millions de kilomètres carrés. Pour devenir le plus puissant de la planète, pour que tu ne sois plus qu'un être ridicule à côté de lui. Ainsi, pensait-il, Jdrien le préférerait.

— C'est enfantin.

— Le Gnome a la taille d'un enfant. Même si son cerveau est celui d'un génie, il a un psychisme, une sensibilité d'enfant. Il est très complexe.

— Tu sais où est Jdrien ?

— Non, mais il est vraiment en Panaméricaine. N'en doute pas. Je dois négocier ton retour, si j'ai bien compris ?

— Je ne sais pas encore. Je ne veux pas céder à Lady Diana.

Leouan entra. Finalement elle n'avait pu résister au désir de voir cette femme qui avait accompagné Lien des années, qui avait été la mère adoptive de son fils, jusqu'à tuer pour le protéger. Elle se savait intruse mais elle n'aurait jamais pensé aimer autant un seul homme et surtout un Homme du Chaud.

CHAPITRE XXIII

La colonie des pêcheurs quitta discrètement Kamenepolis un matin avant l'aube et, à bord de son train, rejoignit le réseau du 160° méridien récemment relié au Réseau de la Banquise. Ils emportaient tout un matériel mystérieux enfermé dans quatre wagons.

Ils étaient dix dans le wagon-salon de leur mobil-home et discutaient prudemment. Le personnel ferroviaire n'était pas très curieux à leur égard mais ils se méfiaient. Le Kid devait être perplexe à leur sujet.

— Nous serons sur place dans deux jours et nous pourrons nous mettre rapidement au travail, disait l'aveugle. Je pense que nous avons quitté à temps notre dernière position. Ce patrouilleur qui ne cessait de nous rendre des visites devenait très inquiétant.

— Nous allons reprendre sur des bases plus solides et dans une sécurité meilleure. Mille kilomètres de concession c'est déjà bien. Nous installerons un système d'alerte et nul ne pourra pénétrer dans notre enclave sans être repéré. Cela nous laissera entre une demi-heure et une heure pour nous organiser. Mais nous aurons d'autres détecteurs vers le sud. À mille kilomètres, puis à cinq cents. Puis tous les cent kilomètres.

— On va installer des compteurs de baleines dans le coin, répondit Ker à celui qui venait de parler, un certain Helmatt. Peut-être même une station de chasse.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour renouveler notre exploit, provoquer cet éclair qui a été vu sur un quart de la surface de la banquise ?

— Un an, répondit l'aveugle. Nous aurons une grosse

génératrice, un laser puissant.

Une jeune femme apporta du thé et le servit tout en demandant :

— Le Kid sait-il que nous sommes des Rénovateurs du Soleil ?

— Mais bien sûr que non, protestèrent les autres.

— Je n'en suis pas aussi sûre que vous. J'ai comme l'impression qu'il nous a percés à jour. C'est indéfinissable, mais cet homme est très intelligent.

— Croyez-vous qu'il sache seulement ce que sont les Rénovateurs du Soleil ? Dans cette zone on n'en parle guère. Notre plus féroce ennemi, c'était Lady Diana et nous voilà loin de ses griffes, de ses polices et des primes qu'elle offrait pour avoir des renseignements sur nous.

— Oui mais, dit Greog Suba, nous nous coupons de nos amis, de tous ces gens qui nous soutenaient moralement, financièrement. Désormais chaque groupe de Rénovateurs va poursuivre un travail solitaire et peut-être stérile. Nous ne pourrons plus échanger nos recettes, nos découvertes.

— Nous ne serons pas constamment menacés, dit Julius Ker. Mais ce ne sera qu'une fausse sécurité. Lady Diana a promis des millions pour qu'on nous trouve. Et bientôt elle enverra ses agents dans tous les coins du monde. Je ne pense pas que nous puissions rester plus de deux ans à Jarvis Station. J'en suis désolé pour vous mais il nous faudra émigrer ensuite. Le mieux ce seraient d'anciennes montagnes de l'Inde, un endroit perdu où même le rail n'arrive pas.

Cela fit sensation et jeta un froid. Un endroit où le rail n'arrivait pas ne pouvait être qu'une sorte d'enfer. Tous avaient l'habitude de ce cordon ombilical qui apportait la vie, le chaud, la nourriture, même s'il fallait le payer très cher aux compagnies. Julius Ker comprenait leur réticence, leur effroi même. Ils étaient les enfants du rail, ils avaient toujours vécu dans leur environnement. Leur dissidence n'était jamais allée jusqu'à blasphémer au sujet des rails et à les rejeter. Ils appartenaient aux Rénovateurs du Soleil mais c'était plus par option intellectuelle que sentiment affectif. Ils ne pouvaient imaginer ce qu'était le soleil, une planète sans glaces. Lui le pouvait et encore plus depuis qu'il était aveugle. Un an

auparavant ils avaient pu à coups de laser écarter un instant les couches de poussières lunaires qui isolaient la terre de son soleil et ce dernier, en quelques secondes, parce qu'il avait eu la sottise de le fixer à travers un télescope ordinaire, avait brûlé sa rétine.

— Il faudra donc aller jusque-là ? demanda Anne Suba oppressée. Devenir des sortes d'hommes et de femmes primitifs, sans attaches, sans liens avec le reste de l'humanité, comme des Roux, comme des marginaux ?

— Oui, il le faudra peut-être, sinon Lady Diana nous fera disparaître comme elle en a fait disparaître d'autres. Je pense cependant créer une liaison avec nos frères de Panaméricaine et d'ailleurs. On dit qu'en Transeuropéenne le mouvement se développe et que des savants estimés prennent au sérieux la possibilité d'un retour du soleil.

Le train roulait à travers la banquise vers le nord, vers la solitude la plus profonde.

CHAPITRE XXIV

Lien ouvrit les yeux, les vit toutes les deux. La brune, la Rousse avec ses cheveux d'or. Il était surpris mais ravi, aurait volontiers accru son air maladif pour qu'elles s'occupent de lui. Mais ce fut une brève faiblesse. Ils avaient tant de choses graves à évoquer.

— Lady Diana m'a demandé d'accepter cette mission.

— Quoi, tu refusais ? s'exclama Lien.

Leouan eut un petit sourire amusé.

— Je savais que je risquais gros. Elle m'a promis que si j'échouais rien ne serait changé. Elle croit que tu m'es toujours très attaché... Elle m'a dit crûment tout ce qu'une fille comme moi pouvait faire pour convaincre un homme. C'était drôle et sinistre à la fois.

— Que fera-t-elle si je refuse ?

— Elle enverra quelqu'un d'autre, te fera surveiller.

— Elle a des difficultés avec son tunnel ?

— On dit tellement de choses contradictoires... Des ragots, des informations non vérifiées. Les gens ont peur que tout ne s'effondre et ne provoque une catastrophe en surface. Il se répète qu'il y a de nombreux morts, qu'on découvre des monstres dans la glace. Mais les gens les plus sérieux pensent que le rendement de cette opération démentielle ne sera pas évident avant cinquante ou cent ans, que les privations risquent de s'étaler sur ce laps de temps avant que les anciennes richesses, surtout minières, ne soient toutes redécouvertes. Enfin il y aurait d'énormes problèmes techniques et c'est pourquoi Lady Diana espère que tu vas rentrer avec moi.

— Des difficultés techniques ?

— On parle de sources chaudes qui auraient fusé, de mini-

volcans, de masses inconnues qui erreraient dans la glace et gêneraient la progression. Je suis descendue à Lien Rag Station, j'ai suivi le tunnel jusqu'à Mont Rushmore Station. C'est impressionnant, mais mon opinion est celle d'une femme qui a peur de ce genre d'endroit, tu le sais bien.

Leouan observait cette femme avec attention, lui trouvait un charme fou. Comment Lien avait-il pu l'aimer, elle, après avoir connu Yeuse ? Elle était attirante même pour une femme et Leouan se surprenait à la déshabiller. C'était la première fois qu'elle éprouvait une émotion aussi équivoque. Sa part venue du Chaud était-elle attirée par la perversion ? Mais il existait autant d'homosexualité chez les Roux que chez les autres. Avec plus de naturel peut-être.

— Lady Diana dit que Jdrien vivrait avec toi dès que tu serais de retour.

— Dans un puits sous la glace, ricana Lien, lui un fils de Jdrou, d'une femme qui aimait les grands espaces ? Ce serait criminel.

— Tu sais à Kamenepolis il vivait auprès de Miele et du Kid dans un train particulier. Mais il était très attiré par les Roux qu'il voyait à l'extérieur. Sa télépathie ne cesse de se développer et parfois il faut insister pour qu'il exprime sa pensée par la parole. C'est tellement facile sinon pour lui.

— Parle-moi de lui.

— C'est un enfant tendre, merveilleux, délicat qui sait ce qu'il veut. Après la tentative manquée du premier enlèvement il m'en a voulu car il pensait que l'agent secret de Lady Diana allait l'amener auprès de toi. Il me détestait. Il conserve une image très précise de sa mère, de toi, des souvenirs intacts de sa vie pourtant encore bien courte, mais je crois que sa mémoire est différente de la nôtre. Elle possède des possibilités infinies. Il sait projeter ton image dans l'esprit des gens et c'est ainsi qu'il s'enquiert de toi, qu'il pose sa petite question émouvante. Ensuite avec beaucoup de tact il fouille ta pensée, récolte tout ce que les gens peuvent alors émettre sur toi, même les choses défavorables et il en fait une sorte de condensé qu'il conserve dans son esprit. Par exemple il se souvenait de votre fuite dans le train en Transeuropéenne quand tu devais cacher son origine aux gens. Il se souvient de ton angoisse quand quelqu'un

essayait de se pencher sur lui.

— Il aime le Kid ?

— Oui, il l'aime, mais ces derniers temps il ne cessait de supplier pour deux choses. D'abord pour qu'on le ramène auprès de toi et ensuite pour qu'on le conduise auprès des Roux. Lorsqu'il s'en approchait il vivait vraiment. Il diffusait une sorte de passion, un amour, une vénération pour eux. Et eux sentaient que l'enfant les aimait...

Elle marqua une hésitation que Lien, plongé dans ses pensées, ne remarqua pas immédiatement. Il finit par être gêné par le silence de Yeuse.

— Qu'y a-t-il ?

— Il se produit depuis quelque temps d'étranges événements. Les Roux prétendent qu'un Enfant-Dieu leur est né depuis trois ans, un enfant qui a une mère Rousse et un père du Chaud.

— Tu veux dire que ce serait Jdrien ?

— Une sorte de prophète ou de messie. Le Kid pensait que ce n'étaient pas les Roux qui avaient imaginé cette histoire mais qu'on la leur avait soufflée. Mais qui ? Pourquoi ?

CHAPITRE XXV

Ce n'était pas une tribu du Sel et elle occupait un grand territoire sur cette Banquise. Elle se disait la tribu du Feu parce qu'une grande Flamme montait du sol au centre de son domaine et éclairait la nuit. Une flamme comme Ram-Ou n'en avait jamais vu même à Kamenepolis, quand les Chasseurs de baleines faisaient fondre leur huile dans de grandes chaudières.

La tribu du Feu avait construit un grand socle sur lequel ils avaient étendu Jdrou la Déesse de la Glace, comme on commençait de l'appeler au fur et à mesure que le retour s'effectuait parmi un rassemblement de tribus qui accouraient de partout, si bien que Ram-Ou n'avait plus aucun problème pour tirer Jdrou sur la peau de loup. Les hommes, les femmes et les enfants se disputaient pour le faire, même sur quelques pas. Et le vieux Jdrui, le seul témoin de la naissance, n'avait plus de retard sur la tribu. Quand il était fatigué il y avait toujours quelqu'un pour le charger sur son dos, puis un autre et un autre et il arrivait à l'étape frais et dispos pour raconter sa merveilleuse histoire.

Ram-Ou se demandait où le vieillard qui n'avait plus qu'une main allait chercher tout ça. Au début l'histoire ne durait pas longtemps, peut-être pas assez car chacun restait sur sa faim, mais désormais le récit s'étirait chaque jour un peu plus et nul ne s'en plaignait. Ram-Ou pensait qu'une fois à Kamenepolis le vieux Jdrui mettrait une semaine pour en venir à bout et encore. Mais les gens renaient des noms, celui de Lien qui avait fécondé Jdrou, celui de Purple Station où l'enfant avait vu le jour sur le toit d'une ville des hommes du Chaud.

— Alors, disait Jdrui, Lien a rejoint la femme et l'enfant pour le nourrir.

— Quoi, s'exclamaient les gens, ce Lien a donc des mamelles pleines de lait !

Ram-Ou se souvenait d'avoir posé la même question et Jdrui avait répondu que non. Mais voilà que maintenant il disait que Lien avait des mamelles pour nourrir l'Enfant-Dieu, ce qui était un miracle de plus et que grâce à ce lait l'enfant avait pu prospérer deux fois plus vite que si sa mère seule l'avait allaité.

— Je me souviens, disait le vieux en évitant de regarder Ram-Ou, je me souviens de ce spectacle merveilleux du père allaitant son fils. Aucun homme du Froid ne pourrait faire la même chose, ce qui prouve bien que l'enfant est sacré.

Ram-Ou finissait par y croire lui aussi, enfouissant dans l'oubli son scepticisme du début et son indignation devant tant de mauvaise foi. Et lui aussi s'asseyait pour écouter l'histoire de Jdrui. Il avait l'impression que c'était une sorte de sac qui s'emplissait et devenait énorme, si énorme que Jdrui bientôt ne pourrait plus le traîner et qu'il aurait besoin de gens qui l'aident à transporter son paquet d'histoires jusqu'au bout.

Ce soir-là, une flamme étrange jaillie du fin fond des glaces éclairait le cadavre de la jeune femme sur son socle et quand Jdrui se tut, il y eut les mélopées jusqu'à l'aube. Ram-Ou gavé de nourriture dormait pesamment mais désormais le retour du cadavre de la Mère vers le Fils n'était plus une corvée, mais une agréable promenade au milieu d'une foule pétrifiée de vénération.

CHAPITRE XXVI

Lorsque Lien Rag lui fit part de sa décision irrévocable, Yeuse resta impassible, comme si depuis sa nomination en tant qu'ambassadrice elle avait appris à dissimuler ses véritables sentiments. Le glaciologue se levait depuis quelques jours et pouvait aller et venir dans sa petite chambre-cabine.

— J'ai choisi d'entrer en guerre contre le projet de Lady Diana depuis ce que j'ai découvert en Patagonie. Je ne peux m'associer à cette entreprise. Demain ce sera l'Africana qui fournira les cadavres, toute son énergie disponible.

— Et Jdrien ?

Le glaciologue appuyait son front contre le hublot de sa cabine. En face du train-hôpital il y avait un train-jardin où les gens se promenaient. On y trouvait beaucoup de plantes, des arbres, quelques animaux. Des animaux d'autrefois. Lien se souvenait qu'à une époque, il habitait la Transeuropéenne, il avait dû travailler dans un zoo pour échapper à la Sécurité Militaire. Il avait consacré des heures, des nuits à sauver un rhinocéros. Y avait-il un rhinocéros dans le train-jardin de Port-Angolan Station ? Des gens amenaient les enfants et il imagina la douceur de la main, de Jdrien dans la sienne.

— Il n'est pas en danger. Son chantage est limité à la vie de l'enfant. Si elle le faisait mourir, elle me perd à jamais et malgré sa monstruosité c'est une femme qui a le sens des réalités. Elle n'est jamais cruelle pour le plaisir, sauf peut-être dans sa recherche du plaisir. On le dit, je n'ai jamais vérifié. Tant qu'elle aura espoir de me voir revenir auprès d'elle, Jdrien sera en sécurité.

— Que dois-je lui dire ?

— Simplement que je veux encore réfléchir, prendre de la distance avec les événements. Dis-lui que je veux voyager un peu, que pour l'instant je suis incapable de me remettre à mon travail de glaciologue.

Il se retourna vers elle :

— Tu me trouves hypocrite. Moi aussi j'ai appris à ne jamais bousculer les gens. J'évite les ruptures brutales, les prises de position. Mais il faut que les autres Compagnies apprennent le danger qui les menace. L'exemple de la Patagonie est édifiant. Seules les grandes stations ont survécu, tant bien que mal et dans des conditions très dures. Mais tout autour il ne reste plus personne à quelques rares exceptions près, juste quelques stations stratégiques.

— Si tu lui fais dire que tu veux réfléchir et que dans le même temps tu entres en lutte sourde contre elle, que tu fais de la propagande anti-panaméricaine, elle le saura vite et dès lors ton fils sera menacé. Y as-tu réfléchi ?

— Je ne vais pas aller de station en station pour faire des meetings et des conférences, mais je pense effectuer un travail beaucoup plus subtil et plus efficace. Je ne resterai pas en Africa. Je veux me rendre dans la Compagnie de la Banquise.

Cette fois, Yeuse perdit de son flegme.

— Mais tu n'as pas compris ce que je te disais ? Le Kid te hait, c'est viscéral chez lui. Aller là-bas c'est te jeter dans la gueule du loup. C'est pire que de revenir en Panaméricaine.

— Je veux savoir la raison exacte de cette haine, et je suis certain qu'elle n'existe plus maintenant que Jdrien est entre les mains de Lady Diana. Nous allons nous entendre au contraire, faire front commun. Le Kid a besoin de moi et j'ai besoin de lui.

— Tu es fou. Encore plus que lui.

Lien secoua la tête :

— Peut-être, mais ce type peut produire de grandes choses et je suis certain que le Kid veut tout bouleverser dans le monde des glaces et des puissantes compagnies ferroviaires. Oui, je lui fais confiance alors que je sais qu'il me déteste. Il a choisi la voie la plus difficile mais en fait c'est un rusé, un type lucide et habile. S'il avait

essayé d'étendre sa petite compagnie on l'aurait combattu, abattu. En choisissant la plus grande Banquise du monde, celle de l'ancien Pacifique, il commence par rassurer, par faire hausser les épaules. On le plaint, on le traite d'illuminé mais c'est lui qui a raison. Il va progresser, construire son empire sans inquiéter et un jour les autres découvriront sa puissance.

— Il n'a pas l'éternité devant lui. Il a fallu trois siècles aux compagnies pour se partager le monde.

— Le Kid bénéficie des enseignements de l'histoire de cette lente prise de pouvoir. Il connaît les erreurs à ne pas commettre, il peut éviter certains pièges. Tu sais, au début, il y avait quelques types qui possédaient une vieille loco et quelques voies ferrées dans un coin perdu. Les glaces ne cessaient de s'épaissir et ils ne se sont pas découragés. Pour eux c'était le seul moyen de survie. Une loco, un ou deux wagons, des rails légers qu'on pouvait facilement déplacer quand la couche de glace se modifiait. On dit qu'ils fuyaient vers le sud à petites étapes avec une vingtaine de famille entassées. Ils se croyaient les seuls. La loco avait un moteur nucléaire. Une folie. Un danger permanent mais aussi une très grande autonomie, un combustible peu encombrant. La moitié de ces gens sont morts des radiations, d'ailleurs. Seulement ils ont réussi à précéder la descente des glaciers et en quelques mois ont trouvé le moyen de faire face. Les autres fuyaient toujours vers le sud. Mais si la glace descendait du nord, elle montait aussi du sud et des milliards d'êtres humains se sont trouvés coincés sauf le petit groupe avec sa loco maudite, ses rails de voie étroite, son culot. Ils ont choisi un centre ferroviaire important des États-Unis d'alors, Kansas-City. Avec ses centaines de locos, ses milliers de wagons, ses tonnes de matériel. De plus Kansas-City c'était le grenier du pays. Parc à bestiaux, céréales, produits laitiers. Au lieu de fuir, ils ont empêché la glace d'envahir trop vite la ville abandonnée par les autres. Ils ont lutté des mois mais ont sauvé l'essentiel et les gens transis qui rôdaient dans le *no man's land* glacé ont commencé à affluer. On avait besoin de main-d'œuvre, il y avait de quoi manger et se chauffer. Voilà comment est née la première Compagnie des Glaces. Mais ailleurs d'autres avaient eu cette idée. Parce que c'était le seul moyen d'échapper au froid. Une loco produit au moins de la chaleur. C'est d'abord une

chaudière. Il y avait surtout des motrices électriques mais enfin il restait pas mal de machines à vapeur, des diesels. Au départ on luttait contre le froid. On attelait des dizaines de wagons, on aboutait les conduits de chaleur. On avait maintenu des puits dans la glace pour continuer à exploiter le charbon, les stocks de pétrole. Aucun autre dispositif ne pouvait fournir la chaleur indispensable. Ceux qui ont cru s'enfermer dans les derniers étages des gratte-ciel avec une provision de fuel et de charbon sont morts sans pouvoir lutter contre la montée des glaces. Plus tard l'accroissement s'est ralenti mais il suffisait de déplacer les voies menacées d'être englouties. On dit qu'en Europe c'est en Suisse, sur les hauteurs, qu'un groupe a pensé aux locos-vapeur alimentées au bois. En Africana c'est dans une mine à ciel ouvert.

— Tu devrais écrire l'histoire générale de la nouvelle Ère Glaciaire.

— Pourquoi pas ? dit Lien. Mais, pour en revenir au Kid, il a choisi la seule chance qui s'offrait encore. L'endroit le plus terrifiant du monde, celui que l'on peuple de monstres préhistoriques que le retour du froid aurait réveillés dans les profondeurs de l'océan. En fait, il y a trois siècles, ne restait que quelques dizaines de millions d'hommes. Entre vingt et soixante, on ne sait exactement. On a chassé certaines espèces animales, pour se nourrir mais les autres se sont développées en toute tranquillité, même les plus rares. On dit qu'il y aurait au moins cent millions de baleines actuellement. Elles se sont adaptées à la glace, comme les phoques, et pas mal d'animaux. Les autres ont disparu. Les oiseaux sauf trois ou quatre espèces en général prédatrices : corbeaux, albatros, goélands... Une baleine de deux cents tonnes en train de ramper péniblement sur la banquise, voilà de quoi faire fuir les premiers qui l'ont vue et qui ont répandu les bruits les plus effarants sur les monstres.

— Le Kid ne te laissera pas entrer dans sa concession.

— Je suis sûr du contraire. Il a besoin d'un glaciologue pour construire son gigantesque viaduc qui reliera les deux inlandsis australien et péruvien. D'après ce que tu me dis, il fabrique des icebergs en guise de piliers, gaspillant de l'énergie et du temps. On peut utiliser une autre technique, insuffler de l'air dans la glace qui deviendra encore plus porteuse à moindres frais.

Yeuse ne comprenait pas. La pensée que le Kid et Lien pourraient s'unir, se comprendre, s'apprécier, sinon s'aimer, lui avait toujours paru saugrenue. Inconcevable.

— Il a voulu te prendre ton fils, dit-elle à bout d'arguments. Tu l'oublies ?

— Il l'a sauvé, nourri, aimé. Il a été meilleur père que moi durant trois ans. Pendant ce temps je devenais l'esclave bien nourri d'une femme beaucoup plus dangereuse. C'est elle qui me hait, pas le Kid. Lady Diana hait tous les hommes. Je crois que le Kid les aime, lui.

— Il s'est trompé. Kamenepolis est une ville démentielle, une cité qui lui échappe totalement. Un rassemblement de truands, de putains, de trafiquants, des gens qui se donnent des alibis culturels en créant des théâtres, des salles pour des ballets, des opéras. Il y a des bibliothèques, une Université ambitieuse avec même une section chargée de l'histoire des Roux, une autre qui établit la carte de tous les réseaux ferroviaires construits en trois siècles et dont la moitié est abandonnée.

— J'aime cette folie qui paraît inutile. Le Kid a raison d'encourager ces initiatives.

— Mais la Compagnie ne peut pas encore garantir quinze degrés de chaleur et quinze cents calories.

— Crois-tu que ce soit respecté ailleurs ? En Patagonie ? En Transeuropéenne, en Sibérienne ? Je ne parlerai pas d'Africana car je suis leur hôte.

— Je vais retourner à NY Station, dit Yeuse avec une certaine tristesse.

Peut-être avait-elle envisagé de le ramener, qu'ils auraient pu vivre tous les trois, Jdrien, elle et lui comme une famille normale.

— Tu crains que ta mission pour le Kid ne soit remise en question ?

— J'ai déjà reçu de l'argent et des équipements, du matériel sont en route vers Kamenepolis. Je pense qu'elle évitera de me tourner le dos. Je reste le seul lien entre elle et toi puisque l'amour de ton fils n'a pu te faire fléchir. Elle va essayer de comprendre cette situation nouvelle à laquelle elle ne s'attendait pas. Quand je l'ai quittée elle

rayonnait visiblement, certaine que j'allais revenir avec toi.

CHAPITRE XXVII

Le cotre filait vers le sud-ouest, empruntant une voie secondaire utilisée seulement par des voiliers du rail et faisant partie d'un réseau de quatre. Il n'y avait guère de convois réguliers sur cette ligne, juste quelques trains de marchandises. C'était l'une des voies qui allait, plus au sud, se raccorder aux Réseaux Antarctiques Panaméricains. On pouvait la quitter en plusieurs endroits mais Lien pensait que mieux valait atteindre la station la plus australe pour bénéficier des vents très forts et très réguliers qui soufflaient à hauteur du quarantième parallèle.

Il se rétablissait lentement, mais c'était Leouan qui sortait sur le pont pour modifier la voilure. Jusqu'à présent ils avaient été gâtés par le temps. À part quelques bancs de brume givrante plus au nord, ils avaient toujours bénéficié d'un vent régulier, en général de travers, parfois à la limite du vent debout, mais un coup de moteur permettait de franchir les passages trop délicats.

— Il faudrait des ballasts, dit Lien alors qu'il acceptait une tasse de café. Des ballasts communicants qui permettraient d'équilibrer le voilier à la gîte. On sent très bien que les roues au vent décollent et le cotre devient difficile à tenir. C'est à cause d'un coup de gîte que j'ai été balancé par-dessus bord l'autre fois.

Depuis leur départ, une semaine auparavant, ils avaient fait deux escales dans des stations de pêche ou de chasse. C'étaient des endroits assez sordides, empuantis par les odeurs de graisse de poisson ou d'huile de phoque, occupés par des gens rudes, presque hostiles. Une majorité d'hommes surtout et aucun ne vivait en famille. Les femmes étaient pour la plupart des prostituées, des serveuses de bistrots. Ils n'avaient rencontré qu'une fille, adjointe du chef de station, qui était ravissante, mais qui s'enlaidissait

volontairement pour vivre dans ce milieu inquiétant. Leouan avait provoqué une petite émeute la première fois où ils avaient cru possible d'aller manger dans une taverne et désormais ils prenaient leurs précautions.

— L'ennui, c'est que lorsque nous déciderons de changer de ligne il faudra obligatoirement faire halte dans la station choisie pour obtenir un plan de roulage. Les formalités risquent de durer et depuis que les Africaniens m'ont confisqué mon pistolet-laser je ne suis pas rassuré.

— Je vais essayer de me faire passer pour un homme, dit Leouan. Je vais me fabriquer une barbe.

— Une barbe ? Mais comment ?

— Devine, fit-elle amusée.

Elle tailla dans sa toison pubienne des boucles qu'elle colla patiemment entre elles pour former un postiche mais elle dut en rajouter pour cacher ses pommettes hautes, sa bouche trop belle pour appartenir à un homme. Elle y parvint cependant mais se plaignit à la pensée de la supporter des heures.

Dans le milieu de la deuxième semaine ils eurent un coup de vent si rude qu'ils durent s'immobiliser sur une voie de garage perdue, en pleine banquise. La force du vent était telle que des blocs de glace roulaient depuis l'horizon très bas et lorsqu'ils virent ces boules, ces cylindres – en quelques kilomètres les blocs en s'usant prenaient ces deux types de forme – ils furent terrorisés.

Une boule énorme, dix mètres de diamètre, traversa les rails devant eux, arracha le levier d'un aiguillage et disparut vers la nuit.

— Si nous en prenons une dans la coque, elle éclatera, dit Lien.

Il y en avait des dizaines qui arrivaient et lorsqu'un train de marchandises passa dans l'autre sens, un cylindre énorme vint percuter quatre wagons et les coucha sur la ligne. Le train s'immobilisa plus loin et la loco dut manœuvrer pour dégager les rails des débris de glace et de wagons. La cargaison était répandue dans tous les sens, des barils d'huile de phoque.

— Ils vont en laisser, dit Lien. Nous en récupérerons deux ou trois. Nous compléterons notre provision.

L'armement du bateau pour une telle course avait vidé leur

réserve d'argent. Le loueur avait exigé une forte caution et, en principe, ils n'avaient pas le droit de sortir des réseaux africaniens à l'est. Lien espérait que d'ici là ils auraient trouvé une solution.

Le train repartit dans la nuit, une fois la ligne libérée. C'était la règle impérative. Les motrices étaient équipées de treuils, de chasse-glace pour faire face à ce genre de nécessité.

— Demain à l'aube nous irons récupérer ces barils, dit Lien. On va dormir en attendant. Si on peut.

Le vent fou, l'anémomètre montait jusqu'à deux cent cinquante kilomètres à l'heure, secouait le cotre sur ses bogies. Ils n'étaient pas assez chargés, pensait Lien, pour résister à ces coups de boutoir. Ils ne parvenaient pas à dormir et Lien se leva dans la nuit. Le cotre glissait lentement mais sûrement et s'ils avaient dormi ils se seraient réveillés dans un déraillement désastreux. Lien lança le moteur pour essayer, entre deux bourrasques, de remonter dans le vent, dut attendre une demi-heure pour y parvenir. Le cotre glissait, sur ses roues bloquées par les patins de freins, de plus d'un mètre seconde. L'aiguillage d'entrée approchait et ne permettait pas de sortir dans ce sens. Enfin il réussit à regagner toute la distance perdue. Leouan laissa choir deux ancres qui se fichèrent solidement entre les rails sur les traverses et le cabestan tendit les câbles.

— On va prendre le quart, dit Lien.

— Va dormir, dit-elle, tu es encore fatigué.

— Je suis en pleine forme au contraire.

Il veilla jusqu'à l'aube. Le vent soufflait avec moins de rage déjà et commençait à tourner. Dans moins de deux heures il pourrait aller rouler ces barils d'huile si précieuse pour leur diesel. Avec trois barils dans la cale ils ne craindraient plus les jours de calme ou le vent debout.

Il s'endormait sur le tableau de bord quand il vit l'espèce de vieux voilier des rails qui approchait. Un bâtiment assez étrange, très effilé. Il naviguait vent arrière mais sut stopper très vite lorsque le timonier aperçut les barils parmi les débris de wagons. Par chance, durant la nuit, des blocs de glace moins importants que ceux de la veille s'étaient accumulés contre la voie de garage et cachaient en partie le cotre. Il n'y avait que le mât qui dépassait. Pourtant Lien pris d'un pressentiment alla décrocher l'un des fusils

qui faisaient partie de l'équipement pour la chasse aux ours blancs. Il alla réveiller Leouan qui arriva pour voir une vingtaine de gaillards en combinaison de peau retournée en train de rouler les fûts. Ils portaient, pour se protéger le visage, un curieux masque et Lien finit par en isoler un dans ses jumelles et tressaillit.

C'était un masque en forme de tête de mort, certainement en plastique mais l'effet était saisissant et lorsque Leouan les aperçut elle fut elle-même frappée par ce symbolisme primitif, qui aurait été un peu ridicule dans d'autres circonstances. En fait, elle n'avait vu qu'une seule fois une véritable tête de mort et son esprit n'était pas comme celui de Lien nourri par des légendes et des histoires. La glace conservait indéfiniment les cadavres désormais et personne n'avait la moindre chance de voir un squelette.

— C'est d'autant plus curieux, dit Lien, chuchotant malgré lui comme si les étrangers pouvaient les entendre. Cela prouve une volonté de frapper les esprits. Ils ressemblent à des spectres qui hanteraient la banquise.

— Souhaitons qu'ils ne nous voient pas. Je n'ai pas envie de leur tirer dessus.

— On pourrait rouler au moteur mais l'aiguillage est certainement bloqué et il faudra des heures pour le remettre en état. Notre cotre est plus rapide que leur barcasse qu'ils sont en train de surcharger.

— Ils doivent nous voir puisque nous les voyons.

— Le rouf est juste à la hauteur des congères. Ils peuvent prendre le mât pour un signal.

— Tu crois me rassurer en disant cela ?

En attendant ils travaillaient dur et Lien, la rage au cœur, pensait qu'ils ne laisseraient pas un seul baril. Ils les roulaient sur le côté du voilier des rails et les hissaient à l'aide d'un palan qui les déchargeait ensuite dans la cale.

— Il y en a au moins cent.

— Une belle prise... Ce doit être un bateau de pirates. Ils attaquent certainement les stations perdues, les fermes d'élevage...

Puis il se tut.

— Continue, dit-elle ironique. Ils doivent aussi attaquer les

voiliers isolés, les trains particuliers ou même les convois mal protégés. Ce sont des hommes du Chaud. Tu crois qu'ils viennent d'Africana ?

Le travail s'achevait. Il ne restait qu'une vingtaine de barils à embarquer et certains hommes fouillaient les débris de wagons de chaque côté de la voie, d'autres regardaient autour d'eux et tôt ou tard il y en aurait un pour éprouver de la curiosité pour ce poteau qui se dressait dans les airs, leur mât.

— Il y a un autre fusil, dit-il, des boîtes de cartouches et aussi des harpons à air comprimé. On peut quand même tenir le coup assez longtemps. Ils ne vont pas s'attarder au risque d'être surpris par un voilier ou un garde-côtes. S'ils nous attaquent nous n'aurons qu'une heure ou deux à passer à nous défendre.

— Ils nous encercleront. Ils ont des armes peut-être plus perfectionnées... Des missiles qui ouvriront le cotre en deux dès le premier coup.

— On ne peut rien faire d'autre qu'attendre, dit Lien.

— Si on sortait pour s'abriter derrière les congères avant qu'eux-mêmes n'aient l'idée d'organiser notre siège en les utilisant ?

Lien Rag regarda la jeune femme d'un air soupçonneux :

— Toi, on dirait que tu as fait la guerre une partie de ta vie.

CHAPITRE XXVIII

Le vieux Ram accueillit le Kid dans le cimetière des baleines au Dépotoir, assis sur une vertèbre énorme avec plusieurs représentants des tribus présentes. Parmi eux quelques femmes. Le Kid avait entendu parler de tribus qui suivaient la règle matriarcale mais elles étaient rares. Jusqu'ici la plupart vivait sans chef. Ram n'était qu'un porte-parole et les décisions étaient prises en commun, après des discussions nombreuses, des attentes, une longue patience.

— Jdrien a été enlevé par d'autres Hommes du Chaud et nous savons que tu ne l'as pas vendu. Nous ne savons pas encore où il se trouve mais il faudrait marcher longtemps pour le rejoindre.

Le Kid accepta une bouteille de bière chaude. Sinon les Roux la suçaient comme de la glace.

— Toi, tu sais où il se trouve ?

— Oui. C'est la plus puissante compagnie ferroviaire qui me l'a volé.

Mais c'était encore trop compliqué pour que tous les assistants puissent comprendre. Certains venaient du fin fond de la banquise et n'avaient que quelques dizaines de mots à leur disposition, parlaient surtout par gestes, grognements. La vue lointaine des coupoles de la ville les effrayait et ils n'osaient s'en approcher. Quant aux convois qui venaient déverser au Dépotoir de pleins wagons d'ossements mal équarris ils les faisaient fuir au loin les premiers jours.

— Tu dois le leur demander.

— Ils diront qu'ils ne l'ont pas.

— Donc ils ne l'ont pas volé, dit une des femmes.

Ram et quelques autres savaient ce qu'était le mensonge, notion absolument inconnue des autres tribus. Sinon elles n'auraient pas pu survivre aussi pacifiquement depuis si longtemps. Personne ne pouvait affirmer qu'il y ait eu quelque part une seule guerre entre tribus de Roux.

Ram expliqua que la Panaméricaine mentait et ses amis découvrirent cette perversion avec autant de stupeur que les locomotives et la ville. En fait ils doutaient encore du bon sens de Ram.

— Tu dois aller là-bas et le demander, dit Ram. L'enfant doit t'être remis. Et toi, tu nous le rendras.

Le Kid aurait bien voulu lui expliquer que Jdrien n'avait aucune résistance au froid, du moins pas comme eux, qu'il était habitué à d'autres nourritures, à d'autres mœurs. Mais ce n'était pas une nécessité urgente. Il répondit qu'il ne pouvait aller là-bas et abandonner sa tribu ! C'est-à-dire la Compagnie de la Banquise. Qu'il ne pourrait rien faire d'autre pour retrouver Jdrien que ce que faisait Yeuse. Il essaya de décrire la Panaméricaine par rapport à Kamenopolis mais il y renonça. Les Roux ne pouvaient imaginer des réseaux aussi larges, aussi longs, des villes aussi nombreuses.

— Un jour nous saurons, dit Ram, mais il faudra beaucoup de jours. Plus que pour qu'une femme mette un enfant au monde. Mais nous saurons.

D'après ses renseignements, le Kid aurait pu répondre qu'il ne restait guère de tribus libres dans la concession panaméricaine, sauf dans l'extrême-sud et dans l'extrême-nord, mais il préféra le taire.

— Pourquoi êtes-vous si nombreux ici maintenant ? dit-il. Vous n'avez plus assez de viande, d'huile de baleine. Vous ne vendez plus que de la poudre d'os. Bientôt il n'y aura plus rien à manger. Et ma tribu ne veut pas que vous deveniez aussi nombreux.

Jamais de mémoire d'homme on n'avait assisté à un tel rassemblement de Roux. La police estimait que le chiffre de quinze mille était largement dépassé et le professeur Ikar, qui étudiait l'histoire du Peuple du Froid, ne trouvait pas trace d'une réunion aussi importante de tribus. Certaines avaient dû franchir au moins cent degrés à hauteur du Tropique pour arriver jusque-là, peut-être même plus.

— Puisque l'enfant n'est plus ici, pourquoi rester ? Je crains que les gens du Chaud ne s'impatientent, dit le Kid.

Tout son langage était à revoir. L'impatience ne voulait rien dire pour la plupart et comment leur faire admettre qu'ils pourraient se trouver en danger ? Que des excités pourraient venir les frapper, les tuer même ? Seul Ram pouvait être le relais de son inquiétude mais le vieux porte-parole n'avait jamais assisté à une chasse aux Roux, à leur extermination comme dans certaines régions.

— Nous devons rester ici, dit Ram avec une expression têtue que le Kid connaissait bien.

— Toi et ta tribu, oui, dit le Kid, mais les autres ne vont-ils pas retourner sur leurs terrains de chasse ou de pêche ? Qu'attendent-ils ici ? L'enfant reviendra peut-être un jour mais plus tard, beaucoup plus tard.

— Nous attendons la Déesse de la Glace, dit Ram avec un frémissement joyeux, et tous les autres parurent aux anges.

Le Kid n'avait jamais entendu parler de cette Déesse de la Glace. Il craignait de faire une mauvaise traduction. Ram employait le mot jaon pour dire dieu. Il l'associait au mot kren qui signifiait femme. Mais il avait d'autres traductions. Un enfant en bas âge était aussi un kren, le plaisir, celui de manger, d'être bien et pas seulement le plaisir sexuel s'appelait kren. Ça voulait dire aussi la mère.

— Je dois partir, dit-il.

Il demanderait au professeur Ikar ce que signifiait cette Déesse des Glaces que les Roux paraissaient attendre. Ça l'inquiétait tellement qu'il fit un détour par l'Université et trouva le professeur dans la bibliothèque qui s'accroissait peu à peu d'ouvrages de référence sur les Roux. Des ouvrages très rares. Il n'y avait pratiquement qu'en Africana et en Australienne que l'on pouvait étudier, écrire sur les Roux.

— Une déesse des Glaces ? Voilà qui est curieux, dit le professeur. Je n'ai jamais rien relevé de tel dans les ouvrages que j'ai lus ou parcourus mais je ne les possède pas tous.

— Je crains qu'il ne s'agisse d'une sorte de phénomène physique. Comme la rupture de la banquise, la naissance d'un volcan ou un accroissement du froid par exemple.

— Ils en auraient le pressentiment... C'est possible, murmura Ikar d'un air songeur. Tout est possible avec les Roux. On dit qu'ils peuvent communiquer par télépathie sur des distances énormes. Peut-être sont-ils simplement capables d'émettre des sons que nous ne pouvons entendre. On dit bien que les baleines communiqueraient entre le nord et le sud... Je vais essayer d'avoir d'autres renseignements sur la question et dès que j'ai du nouveau, je vous en aviserai.

Il y avait désormais des pétitions contre les Roux et les trois journaux quotidiens de la ville prenaient position eux aussi contre l'afflux des Hommes du Froid au Dépotoir. Jusqu'à présent tout incident sérieux avait pu être évité mais tout pouvait arriver dans les prochaines heures.

Ce même jour, le directeur de la banque de la Compagnie le pria de le recevoir tout de suite. Le Kid se demanda ce qui pouvait motiver une telle urgence. Le directeur était un homme calme, peu enclin à s'affoler pour un rien. La Calorie se maintenait à un bon cours, même si les espoirs du Kid étaient un peu déçus, la monnaie locale n'étant pas encore proche des cinq cents pour un dollar.

— Cette communauté de pêcheurs... celle de Jarvis Point...

— Oui, ce groupe dirigé par cet aveugle Julius Ker. Eh bien ?

— Ils ont déposé sept cent mille dollars dans nos caisses et ont de plus loué un coffre où je pense il y a aussi une forte somme. Cet argent...

Il reprit son souffle :

— Cet argent a été volé dans des conditions dramatiques en Panaméricaine, province de San Diego. On a tué les convoyeurs et emporté entre trois et quatre millions de dollars.

Le Kid resta impassible. Ce n'était pas le premier argent volé qui venait se faire « blanchir » dans sa compagnie mais cette fois la somme était énorme.

— Ces pêcheurs seraient donc les bandits qui ont fait le coup ?

— Je l'ignore, dit le directeur, mais ils disposent de beaucoup d'argent et le reste de la somme a pu être converti en matériel. Je sais qu'ils en attendent d'autre prochainement. Cet argent ne peut pas être conservé dans les caisses d'une banque de la Compagnie. Ce

serait fâcheux pour notre réputation, désastreux même.

— Que peut-on en faire ?

— Le bloquer pour le moment, puis plus tard essayer de l'écouler par petits tas. Dans des endroits très différents. Le mieux, ce serait en Australasienne. Mais plus tard... Vous savez ce qu'ont écrit les journaux panaméricains au sujet de ce hold-up.

— Vous lisez des journaux panaméricains ? s'étonna le Kid. Je ne savais même pas qu'il en arrivait à Kamenepolis.

— Des journaux financiers... Pour ma documentation professionnelle... Des voyageurs m'en apportent quelquefois et il se trouve que j'ai eu dans les mains le récit du hold-up, voici quelques mois. Je l'avais oublié totalement...

— Qu'écrit-on à ce sujet ?

— Que le hold-up serait l'œuvre de cette secte, les Rénovateurs du Soleil... Vous savez ? Ceux qui veulent faire fondre les glaces et nous noyer tous... Des fous, des illuminés...

— J'en ai vaguement entendu parler, dit le Kid sans s'inquiéter, mais je connais les méthodes des autres compagnies. La Panaméricaine voudrait cacher qu'il existe chez elle des gens marginaux, des gens qui n'ont même pas le minimum calorique et le minimum chaleur comme elle l'affirme cependant. Et pour détourner l'attention elle a monté cette histoire de Secte des Rénovateurs du Soleil.

— Vous n'y croyez pas ?

— Non. Si Julius Ker et les siens ont fait le coup, ce sont des bandits, des gangsters mais pas autre chose et ils essayent de faire fructifier leur argent de façon honnête pour égarer les recherches.

CHAPITRE XXIX

Ils avaient réussi à s'installer dans un trou situé très en avant du cotre dans les congères. Ils pouvaient surveiller tous les endroits à la fois. Ils disposaient des deux fusils de chasse, de cartouches, de vivres et de Thermos de thé et de café.

— Il était temps, dit Leouan en montrant trois hommes qui approchaient de la voie de garage, mais Lien en vit d'autres qui contournaient plus au nord pour prendre le voilier à revers. Et d'autres commençaient de suivre le mouvement.

Lien Rag visa dans le plus avancé des pirates et tira. La balle souleva un petit geyser de glace devant les pieds de l'homme qui se jeta au sol, l'arme déjà épaulée. Mais on leur tirait dessus, avec l'intention de les tuer.

— Tant pis, dit Lien, plus d'avertissement cette fois. Et je vais m'en prendre aux gars qui regardent depuis le pont du deux-mâts là-bas.

Il tira très rapidement et toucha deux matelots, le troisième comprenant vite et disparaissant. Les assaillants furent surpris de cette tactique. Lien Rag prit un chargeur de balles incendiaires et le vida en direction du voilier. Il crut que ce serait sans effet mais soudain il y eut de la fumée vers l'arrière.

Leouan, elle, tirait posément vers ceux qui tentaient de les encercler. Comme il n'y avait pas de congères assez proches pour se dissimuler, les pirates devaient ramper le long des rails surélevés et n'étaient guère abrités. Lien remarqua qu'elle ne touchait personne.

— Je ne veux pas tuer, dit-elle.

— Quand ils s'en rendront compte, tu les verras se lever et foncer vers nous.

Il tira sur une silhouette proche et la toucha. Pendant quelques minutes ce fut la trêve générale mais Lien remarqua le volet qui se soulevait sur le flanc du navire, se souvint de la locomotive-pirate de Kurts qui possédait des sabords de tir pour ses missiles et réagit sur-le-champ en vidant son chargeur dans cette direction.

— Ils vont essayer de toucher le cotre, dit-il. Ou de l'incendier.

— Il ne passera donc pas un train ?

Il en passa un, de marchandises, venant d'Africanica. Avec près de cinquante wagons mais lancé à toute vitesse et les chauffeurs ne se rendirent même pas compte du drame qui se déroulait. Les pirates crurent profiter de l'intermède pour se rapprocher mais cette fois Leouan se décida à faire mouche. Néanmoins là-bas un autre sabord plus éloigné se soulevait à son tour et Lien n'y pouvait rien, même en l'arrosant de balles.

— J'attaque, dit-il. Ils vont réagir... Si je réussis à les faire reculer ils n'enverront pas de missiles de crainte de toucher les leurs.

— D'accord, dit Leouan, je te couvre.

Il fonça vers une congère en arrosant tout devant lui et ce fut la surprise pour les attaquants qui soudain quittèrent les précaires abris des rails pour refluer et le missile resta dans le sabord du gros voilier. Lien réussit à se rapprocher encore tout en restant à couvert et comme Leouan n'arrêtait pas de tirer, les pirates durent reculer assez loin. Ils arrosèrent frénétiquement la voie de garage, le cotre et les congères en poussant des hurlements horribles mais ils étaient repoussés entre le cotre et leur navire. Lien pouvait désormais viser l'ouverture du sabord et il se mit à tirer méthodiquement dans cette direction. Du coin de l'œil il surveillait la jeune femme, commençait à s'inquiéter car elle avait disparu au milieu des congères.

Au bout de quelques minutes il l'appela mais elle ne répondit pas et il éprouva une peur atroce. Mais il était coincé par les rafales nourries des pirates qui l'avaient localisé et faisaient sauter les congères avec des balles explosives. Il leur faudrait assez de temps pour éparpiller la glace mais peut-être qu'ils avaient l'éternité devant eux. Un autre train passa, de voyageurs celui-là, avec quatre wagons et des gens qui regardaient par les hublots-fenêtres. Il eut

beau faire des signes, le convoi disparut vers l'horizon après un coup de sifflet qu'il trouva incongru.

— Leouan ?

Elle ne répondait pas et il ne la voyait toujours pas. Si jamais ils l'avaient touchée il les poursuivrait jusqu'au bout du monde.

— Leouan, hurla-t-il en vidant son chargeur à une vitesse record et soudain il se retourna, croyant être pris à revers mais c'était la jeune femme, le regard brillant, qui approchait.

— J'ai débloqué l'aiguillage. Il doit répondre. Je vais ramper jusqu'au cotre, mettre le moteur en route. Tu rouleras sur toi-même de façon à grimper à tribord à l'abri des balles.

— Tu crois que le mécanisme obéira ?

— Il le faudra bien sinon nous sommes cuits. Là-bas les congères ne sont pas trop épaisses pour notre chasse-glace de proue.

— D'accord, je les occupe.

Une minute plus tard il entendit gronder le diesel et roula sur lui-même de l'autre côté des rails. Le cotre avançait déjà assez vite et il saisit au passage le filin terminé par une boucle qui se balançait, se laissa traîner un peu dans le cas où l'aiguillage ne fonctionnerait pas. Mais il entendit le déclic du servomoteur et se hissa à bord. Il tira son dernier chargeur vers les pirates qui couraient furieux en hurlant entre les rails.

Il rejoignit Leouan qui pilotait à l'intérieur.

— Je ne pense pas qu'ils nous poursuivent. Il leur faudrait trop de temps pour faire demi-tour, obtenir la libre utilisation des aiguillages.

— Nous l'avons échappé belle.

— Grâce à toi, dit-il. Je regrette les barils d'huile que nous aurions pu embarquer gratuitement. Une telle occasion ne se renouvellera pas.

C'était l'argent qui leur manquait le plus et il n'avait pas osé demander un prêt à Yeuse. Il leur faudrait rendre le cotre avant de quitter l'Africana. Ils récupéreraient la caution, mais leur permettrait-elle d'acheter des places pour la Compagnie de la Banquise ? Même en voyageant dans les conditions les moins

confortables ?

Deux jours plus tard ils atteignaient une de ces stations où se croisaient deux lignes et qui s'appelaient toutes Junction-Station, ou Cross-Station avec un indicatif numérique ou un nom local. Celle-là c'était Cross-Station-Lucky sans que personne puisse expliquer pourquoi.

CHAPITRE XXX

Un mois plus tard, ils se trouvaient dans une assez grande ville australe, Espérance-Station, où ils venaient de rendre le cotre et d'empocher la caution. Le représentant de la compagnie avait retenu un gros pourcentage en prétextant que le cotre des rails avait été endommagé durant la location. Lien faillit se battre avec lui et finalement ils parvinrent à un accord raisonnable.

Ils s'installèrent dans un hôtel médiocre de la périphérie, là où la verrière avait le plus souffert des dernières tempêtes. Il faisait froid, l'hôtel était mal chauffé et leur cabine mesurait deux mètres cinquante sur un mètre cinquante avec deux couchettes superposées. Le moral était au plus bas chez Lien et Leouan respectait son mutisme. Ils allèrent dîner dans un restaurant pour « marins ». Jamais comme dans cette ville, ils ne se rendirent compte de l'antagonisme entre les gens qui roulaient sur des « voiliers du rail » et les cheminots de l'Africana. Les premiers ressemblaient à des clochards grandes gueules, contestataires, alcooliques et bagarreurs, les seconds gagnaient bien leur vie, constituaient une classe sociale supérieure et se montraient très puritains.

Le troisième jour, dans ce petit restaurant minable, ils firent la connaissance d'un capitaine qui se nommait Cant Noï. C'était un gros Asiatique chaleureux qui avalait des quantités de bière alcoolisée avec des tartines de beurre de poisson très salé. Il leur expliqua qu'il était propriétaire d'une jonque à trois mâts qui pouvait emporter deux cent cinquante tonnes de marchandises.

— Je n'ai plus que trois membres d'équipage. Les autres ont filé parce que je n'avais même plus de quoi les nourrir tous. Et pourtant je pourrais acheter aujourd'hui même deux cents tonnes de bon

alcool de soja qui, dans les petites compagnies d'Australasienne, me rapporteraient vingt fois plus. À condition d'échapper aux milices de ces petites compagnies. Ce sont des bandits qui vous rançonnent jusqu'à l'os.

— Vous connaissez l'Australasie ? demanda Lien qui essayait de ne pas trop rêver.

— Je vais souvent jusqu'à China-Voksal dans le Nord.

— Jamais à Kamenepolis ?

— Les trains-voiliers sont interdits de circulation et pourtant là-bas c'est la plus grande, la plus belle des banquises, la plus dangereuse également. Je navigue à hauteur des quarantièmes puis je remonte au moteur jusqu'à China-Voksal.

— Combien vaut cette cargaison d'alcool ?

— Vingt mille dollars mais avec quatre mille j'emporte le morceau. On me connaît, on me fera crédit jusqu'à mon retour si je prends une assurance.

Ils allèrent voir la Jonque. Lien ne savait pas quel genre de bateau était ainsi désigné autrefois avant les Glaces, mais le véhicule de Cant ressemblait plus à une épave qu'à un voilier du rail.

— Venez boire une bière à bord.

Une longue caisse en bois, plastique, fer, cuivre, aluminium posée sur six bogies à doubles roues, l'un moteur, un autre aussi mais en panne. L'avant avait une vague forme d'étrave pour fendre le vent debout, l'arrière très haut sur rails abritait la partie habitable, quatre cabines, une cuisine, un salon. Une fois à l'intérieur l'impression changeait. Il y faisait bon grâce au fourneau de cuisine qui nuit et jour diffusait de l'air chaud. Le capitaine expliquait qu'il avait soigné l'isolation.

— Chargés, on file nos six nœuds. Gratuitement. La cale est vaste.

— De combien auriez-vous besoin ?

— Deux mille pour la cargaison, cinq cents pour l'assurance, cinq cents pour le ravitaillement.

Lien venait de récupérer quatre mille dollars de caution. S'ils devaient voyager par les réseaux normaux ils dépenseraient cet argent et arriveraient sans un dollar à Kamenepolis.

— Je peux récupérer combien ? Si je vous les prête ?

— Me les prêter, dit le capitaine soudain moins jovial, et pourquoi le feriez-vous ?

— Pour que vous nous transportiez, ma compagne et moi, jusqu'à China-Voksal.

— Les cinq cents dollars de l'assurance seraient pour votre cabine, les cinq cents autres pour votre nourriture, c'est la règle. Reste les deux mille dollars. Là-bas je vous remettrai vingt mille dollars. Mais ce n'est pas une navigation de tout repos. Surtout pour une femme.

— Allons voir cet alcool, dit Lien qui restait méfiant.

Il se demandait si la Jonque était en état de s'éloigner d'Espérance-Station sur la banquise de l'ancien Océan Indien. Il vérifierait tout avant de prêter son argent.

— La cargaison est à côté. Dans des vieux barils de bois d'autrefois. J'ai oublié, il faudra cent dollars pour les dockers de la Manutention.

CHAPITRE XXXI

L'endroit s'appelait Amertume-Station et devait cette dénomination désabusée à tous ceux qui attendaient désespérément un visa pour pénétrer dans la concession de la Compagnie de la Banquise. Ce n'était même pas une ville, juste un vaste ensemble de voies de garage, une grosse tumeur sur le réseau qui desservait Kamenepolis, une varice en forme de fuseau, avec des dizaines et des dizaines de voies de garage ajoutées un peu au hasard, des viaducs branlants, des sauts de mouton, un enchevêtrement de rails anarchique. On y louait n'importe quoi, des wagons plates-formes sur lesquels les émigrants construisaient des igloos que l'on réchauffait avec des poêles faits avec de vieux bidons. Un émigrant faisait fortune en les fabriquant à la chaîne avec trois compagnons.

Lien Rag et Leouan y arrivèrent une nuit, deux mois après avoir quitté Espérance-Station à bord de la Jonque de Cant Noï. Ce dernier les avait débarqués à China-Voksals comme convenu, où ils avaient pris un billet intercompagnies pour Kamenepolis sans savoir qu'il leur faudrait un visa pour franchir la frontière de la concession. Mais on leur avait dit aussi que s'ils pouvaient montrer dix mille dollars ils l'obtiendraient rapidement.

Le voyage à bord de la jonque ne s'était pas trop mal passé mais ils avaient dû travailler dur pour aider à la manœuvre et en conservaient des séquelles. Des brûlures faites par les vents polaires, des cicatrices aux mains, une intoxication alimentaire qui les avait tous cloués sur leur couchette, sur une voie de garage perdue de la Banquise de l'Océan Indien, au milieu d'un troupeau d'éléphants de mer gigantesques qui ne cessaient de gratter leurs corps contre la coque en faisant basculer dangereusement le véhicule à voiles. Pour finir, ils avaient quand même récupéré

quinze mille dollars grâce à la revente de l'alcool. En contrebande. Cant Noï s'était révélé un excellent compagnon mais un capitaine bien piètre une fois plein de bière. Et il commençait à boire le matin si bien que Leouan et Lien avaient dû le remplacer la plupart du temps, comprenant pourquoi il ne trouvait plus d'équipage. Ils arrivaient épuisés, un peu hébétés dans cette dernière étape, payèrent un prix fou une minuscule cabine dans un vieux wagon pullmann rescapé de la période chaude.

Les Cheminots de la Banquise, le lendemain, épluchèrent leurs passeports, furent surpris par celui de Leouan. Ils ne connaissaient pas la Zone Occidentale et elle évita de leur dire que c'était le nouveau pays des Roux. Même pas une compagnie mais un territoire conquis par la force entre la Transeuropéenne et la Panaméricaine.

— Que venez-vous faire dans la Compagnie de la Banquise ?

— Travailler, dit Lien. Certainement fonder un commerce.

— Vous en avez les moyens ?

— Je possède dix mille dollars.

Il dut montrer les billets. Le Cheminot les compta avec soin.

— Kamenepolis a déjà trop de commerces. Je vous accorde un visa temporaire de trois mois. Si vous acceptez de vous installer dans une région moins saturée vous pourrez rester définitivement.

— D'accord, dit Lien Rag.

— Je dois vous changer sur-le-champ mille dollars en Calories. Mais vous pourrez tout régler avec cette monnaie. Vous devez également verser cinq mille dollars à la Banque Centrale. Vous pourrez disposer d'un carnet de chèques une fois là-bas. Si vous quittez le pays on vous restituera cette somme avec un intérêt de vingt pour cent l'an.

Lien était assez surpris de ces conditions mais il les accepta et deux heures plus tard ils roulaient dans un train rapide à bord d'un compartiment-couche confortable. Ils atteindraient Kamenepolis le lendemain matin.

— Tu crois que le Kid ne te fera pas expulser ?

— Je ne le pense pas. Je n'ai pas triché, essayé de me faire passer pour un autre. La seule chose dont je me sois abstenu, c'est

de préciser ma spécialité de glaciologue.

— Si nous n'avions pas eu dix mille dollars ils nous auraient refoulés comme ces milliers de pauvres gens qui attendent un visa dans Amertume-Station. Le peu que j'en ai vu m'a suffi. On doit y mourir par paquets. Et les survivants ont-ils même une chance ? Tu ne trouves pas ça odieux cette réserve de main-d'œuvre à la frontière d'un pays ? On la laisse crever de faim et de froid et de temps en temps on en accepte une centaine pour des travaux pénibles.

Le lendemain matin ils découvrirent au loin les coupoles de Kamenopolis. Six coupoles dans cette matière vitreuse que sécrétaient des bactéries, une nouvelle technique encore peu utilisée.

— Le Kid prend des risques, murmura Lien. Mais ce n'est pas pour me déplaire.

La gare des voyageurs se trouvait dans le centre de la Cité sur plusieurs niveaux, une véritable fourmilière.

CHAPITRE XXXII

Dans ses nouveaux bureaux le Kid décrocha son téléphone et appela le service d'immigration.

— Vous ne m'avez pas envoyé la liste des arrivées pour cette semaine... Je sais, mais je la veux sur-le-champ, dans une demi-heure maximum.

Il raccrocha, sauta de son siège haut perché et s'approcha de la baie pour contempler la ville.

Un employé ferroviaire apporta la liste des visas et il découvrit le nom de Lien Rag très vite. Il était accompagné d'une certaine Leouan. Il avait démontré qu'il possédait bien dix mille dollars, en avait échangé mille, déposé cinq mille à la Banque Centrale. Tout était en ordre.

— But du voyage, création d'un commerce... Visa temporaire... Tout est en règle...

Il renvoya l'employé et se mit à marcher le long des cloisons. Lien Rag était donc là-bas, dans cet Hôtel Star qui sans être luxueux était très confortable. Que lui voulait Lien Rag ? Venait-il réclamer son fils en ignorant que Jdrien avait disparu ? Par Yeuse, il savait que le glaciologue avait survécu à l'attentat de Patagonie, qu'il refusait de rentrer en Panaméricaine mais il n'avait jamais imaginé que le glaciologue aurait le culot...

Il s'immobilisa d'un coup :

— Glaciologue...

Jamais il n'avait reçu cette évidence comme un coup de poing. Lien Rag, qu'il considérait comme son ennemi mortel, était en fait le seul homme capable de le seconder efficacement, de résoudre ses problèmes avec la Banquise. Pendant des années il avait été aveuglé

par la haine, la jalousie, à cause de Jdrien, de Yeuse peut-être qu'il avait secrètement désirée en sachant qu'elle restait fidèle à Lien Rag, envieux de sa réussite sociale auprès de Lady Diana.

Voilà que cet ennemi venait tranquillement à Kamenepolis. Il n'agissait pas comme un homme arrogant.

Il décrocha son téléphone :

— Appelez l'Hôtel Star s'il vous plaît, un client nommé Lien Rag.

Tout au début de l'après-midi Lien Rag et sa compagne pénétrèrent dans le bureau du Kid. Ce dernier fut soufflé par la beauté de cette femme et sut tout de suite qu'elle était métissée de Roux. Ainsi Lien Rag revenait à ses anciennes amours et délaissait complètement Yeuse. Le Kid en fut secrètement ravi et il sauta joyeusement de son fauteuil pour aller au-devant de ses visiteurs. La jeune femme, il la surveillait, n'eut pas la moindre expression de surprise en découvrant sa petite taille, ses toutes petites jambes. Si courtes qu'on disait de lui que son sexe, normal lui, lui servait de canne.

— Quelle surprise !... Je n'en croyais pas mes yeux ce matin et j'ai fait vérifier... Vous avez fait un si long voyage alors que vous saviez que Jdrien n'était pas ici... N'y était plus ?

— Je voulais venir dans cette compagnie, dit Lien... Je suis venu me mettre à votre disposition.

Où était le piège ? Et si les aventures récentes de Lien Rag n'étaient qu'une habile mise en scène destinée à le présenter comme un proscrit, une victime de Lady Diana ? Pour obliger le glaciologue à jouer cette comédie qu'elle aurait peaufinée en prenant Jdrien en otage ? Lien Rag serait donc un agent secret, un saboteur ? Il serait obligé de le surveiller de près si jamais il acceptait que l'ingénieur travaille pour lui.

— Je ne veux plus travailler au projet monstrueux de tunnel Nord-Sud, dit Lien. Je ne veux pas participer au génocide.

Ils racontèrent. L'un et l'autre. Les horreurs qu'ils avaient découvertes en Patagonie. Comment Lady Diana procédait pour détourner non seulement l'énergie d'une région mais pour faire mourir les gens, récupérer leurs corps et les transformer en combustible.

— D'après mes calculs, il lui faudra plus de la moitié de l'énergie produite actuellement dans le monde, sur une période de dix à vingt ans. Ce sont des chiffres minimum. Mais il y a d'autres dangers. Pour se débarrasser de la glace il faut la réchauffer, en faire de l'eau à quatre degrés minimum pour ne pas avoir d'ennui, la déverser dans l'Atlantique ou le Pacifique sous la banquise. Des milliards de mètres cubes d'eau réchauffée qui finiront par faire monter le niveau des océans. De quelques centimètres seulement mais ce sera suffisant pour mettre en péril toutes les installations ferroviaires des banquises et par voie de conséquence toute votre concession. Je crois d'ailleurs que le niveau ne s'équilibrera pas immédiatement partout et qu'il y aura des différences notables de l'ordre de plusieurs mètres surtout dans le Pacifique. Vous êtes directement menacé par ce Grand Œuvre diabolique.

Le Kid avait beau se méfier de Lien Rag, cet exposé le bouleversait. Il n'y avait jamais réfléchi. Des milliards de mètres cubes d'eau...

— Autrefois l'Amazone, le plus grand fleuve de la terre, avait un débit de cent vingt mille mètres cubes seconde. Imaginez dix, vingt Amazone... Actuellement... Lady Diana qui combat avec acharnement les Rénovateurs du Soleil ne fait pas autre chose avec son tunnel. Elle met la survie de l'humanité en péril parce qu'elle veut détruire les Glaces sur sa concession. Parce que, dans sa mégalomanie, elle ignore les autres habitants du Globe, veut ressusciter le pays d'autrefois, dans toute sa puissance.

Le Kid retourna à son bureau et Leouan évita de le regarder lorsqu'il grimpa pour s'asseoir.

— Vous voulez la combattre ?

— De toutes mes forces.

— Si je vous accepte dans ma concession je prends un risque énorme. Ne va-t-elle pas me poursuivre de sa vengeance, ruiner mes projets ?

— Vous êtes très loin d'elle. Pour le moment. Mais chaque kilomètre de viaduc que vous construisez vers l'est vous en rapproche. Pourtant c'est la seule expansion raisonnable pour vous, et il faut en courir le risque.

Le Kid restait silencieux. Possible que Lien Rag soit sincère, que

le Projet de Lady Diana l'épouvante. Mais s'il n'était qu'un espion, un vulgaire espion ? Comment le mettre à l'épreuve, dévoiler son imposture ?

— Je pense pouvoir mettre à jour un nouveau procédé pour construire votre viaduc. Vous gagnerez du temps, de l'argent si mes expériences réussissent.

— Je vais y réfléchir, dit le Kid, mais je crois que je pourrai vous prendre dans mon équipe. Sans pouvoir vous verser autant d'argent que Lady Diana cependant.

CHAPITRE XXXIII

Lien Rag essayait de garder son calme et évitait de regarder Leouan mais il n'aimait pas tellement cette sortie nocturne. Le Kid était venu les chercher en grand secret à bord d'une draisine anonyme pour les emmener en dehors de la ville vers une destination inconnue. Il faisait beaucoup de secrets sur le but de cette promenade, tellement que l'ingénieur se demandait si le Gnome ne gardait pas une sourde rancune contre lui au point de vouloir le faire disparaître mystérieusement.

Et puis ils aperçurent les points lumineux, des dizaines puis des centaines. Peut-être des milliers. La draisine commençait de grimper lentement une rampe en spirale qui les rapprochait de ces points lumineux.

— Où sommes-nous ?

— C'est le Dépotoir. Vous en avez entendu parler ?

— Oui, dit Lien. Toute la ville paraît très excitée par ce qui s'y passe. Un rassemblement de Roux ?

— Vingt mille Roux se trouvent sous les ossements de baleines qui forment des arcades, des allées, des labyrinthes. Ils sont en train de fêter un événement considérable. Je ne l'ai appris que depuis quelques heures. J'ignorais de quoi il s'agissait et je pense que vous serez intéressé. Non seulement vous, Leouan, à cause de vos origines mais vous aussi, Lien, pour une raison différente.

Ils se trouvaient en hauteur et dominaient le spectacle. Muets de stupeur, ils pouvaient voir des milliers de Roux qui portaient des torches, si bien qu'on y voyait comme en plein jour.

— Les Roux primitifs détestent le feu, dit Lien.

— Oui, mais désormais pour eux c'est un symbole, le

commencement d'une ère nouvelle. Vous penserez peut-être ne voir dans ces scènes que l'expression d'une religiosité exacerbée, une superstition de plus, mais moi je sais que c'est la naissance d'une religion, d'une civilisation nouvelle. Que l'on soit hostile ou simplement attentif on ne peut le nier et ces torches symbolisent ce rapprochement des Hommes des Glaces avec les Hommes du Chaud.

— Vous voulez parler de ce culte nouveau qui aurait pour origine la naissance d'un nouveau Dieu... Un enfant de trois ans, qui ne serait autre que Jdrien. Nous n'en avons pas encore parlé mais je trouve cette histoire absurde et dangereuse pour mon fils. Ne me dites pas que vous encouragez ces pauvres gens dans cette voie.

— Je n'y suis pour rien, Lien. La légende, récente ou ancienne, créée de toutes pièces dans un but peut-être maléfique, peut-être bénéfique, ou venue du fond des âges, est en train de devenir une réalité.

— Où vont-ils ? demanda Leouan. Ils se dirigent vers un endroit précis, vers cette sorte de socle de glace là-bas...

— Nous pouvons nous rapprocher nous aussi en suivant cette voie sur la gauche.

La draisine roula lentement mais bientôt ils purent voir le socle de glace haut de vingt mètres en forme de pyramide tronquée.

— Il y a une forme humaine au sommet, dit Lien... Ne me dites pas qu'il s'agit d'un sacrifice.

— C'est une femme, dit Leouan... Je la vois très bien.

— Une femme morte depuis trois ans, dit le Kid la gorge serrée.

Lien tressaillit et saisit les jumelles que le Kid lui tendait. Il savait. Mais c'était trop fantastique pour que sa raison, même son imagination, puissent l'admettre.

— Une statue, murmura-t-il, à son effigie... Ce n'est pas elle parce que c'est impossible... Elle a disparu à des milliers de kilomètres d'ici... On ne sait même pas ce que son corps est devenu.

— Un témoin savait, un certain Jdrui, murmura le Kid. Ils sont allés chercher son cadavre pour le ramener ici auprès de son fils. Ils l'appellent la Déesse des Glaces.

Maintenant il distinguait le visage de Jdrou, ce visage

d'adolescente et il se souvenait.

— Pour l'instant il est préférable qu'ils ignorent que le père de Jdrien est ici. Vous comprenez ?

Lien ne pouvait pas répondre. Il pleurait et comprenait pourquoi il était là en train de contempler le visage d'une jeune morte. Il comprenait enfin le sens de cette force obscure qui l'avait poussé vers l'est alors qu'il aurait souhaité, lui, retrouver son fils. Mais qui d'autre que Jdrien lui aurait soufflé cette volonté ? L'Enfant avait dû utiliser, sans qu'elles s'en doutent, Lady Diana, Yeuse, pour lui faire parvenir son message mental.

Fin du tome 10